

A photograph of an archaeological excavation site. In the foreground, a woman in a red shirt and white shorts is kneeling on the ground, working with a trowel. In the background, another woman in a blue shirt is also kneeling, looking down at the ground. The ground is reddish-brown soil with some debris and tools scattered around. The overall scene is brightly lit, suggesting an outdoor setting.

PATRIMOINES

Une archéologie pour le développement

Coordonné par
Jean-Christophe Galipaud
et Dominique Guillaud

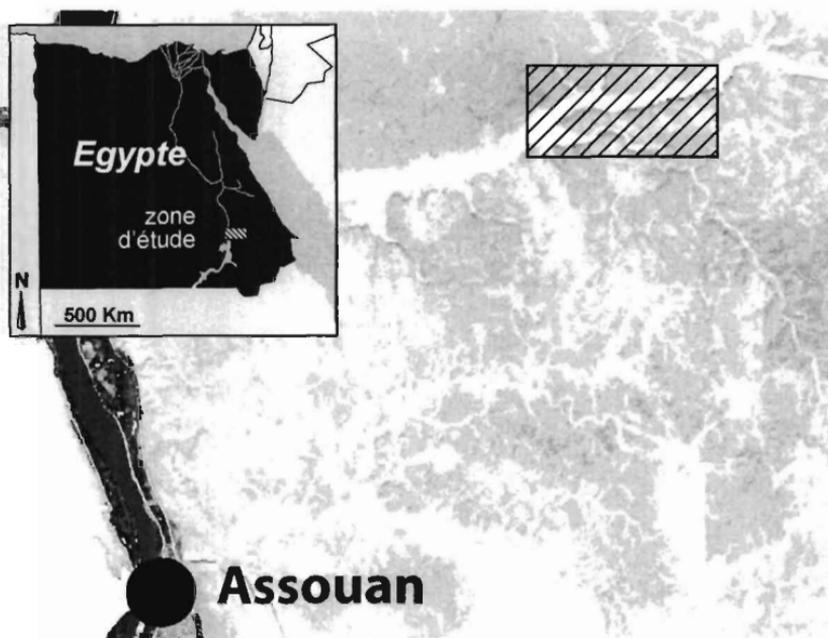
ελδ

Une archéologie pour le développement

ERRATUM

p 50, légende : wadi Abu Subeira, Égypte.

p 52, carte :



*p 53, légende : Gravures médiévales de style libyco-berbère.
Azrou Klane (Maroc).*

Une archéologie pour le développement

Photo de couverture : Jean-Christophe Galipaud
Création graphique de la couverture et de l'intérieur : Massimo Miola (www.miola.net)
Mise en page, infographie : Laurence Billault

Impression : COM in the BOX (www.cominthebox.fr)

ISBN 979-10-92006-03-2

Tous droits réservés
© Les Éditions La Discussion, 2014

Les Editions La Discussion, 39 rue Léon Bourgeois, 13001, Marseille

Patrimoines

Une archéologie pour le développement

Coordonné par
Jean-Christophe Galipaud
et Dominique Guillaud

ελδ

Hommage à Jean Guffroy 9

Introduction

Archéologie et développement
des pays du Sud : spécificités et ambitions 13

1 - Les espaces et les temps de l'archéologie 23

Territoires locaux et développement 25

Le territoire, passeur de sens 37

Paysages gravés : Approche comparée
de l'art rupestre au sud de la Méditerranée (Égypte/Maroc) 47

Vers une archéologie plurielle ? 57

2 - Patrimoines archéologiques et constructions identitaires 69

Archéologie et identité nationale :
le projet d'inventaire des sites historiques et culturels du Vanuatu 71

Archéologie partagée, réappropriation des sites archéologiques
et renaissance culturelle aux îles Marquises 81

La génétique anthropologique entre archéologie et identité :
les Afro-Américains à la recherche de leurs racines africaines 91

3 - Le capital du passé : modèles, ressources, héritages..... 103

Archéologie de l'eau et développement :
réflexions sur le cas de l'Inde 105

Ressources anciennes et enjeux contemporains :
l'origine du cacao et le développement économique de
la haute Amazonie 119

4 - L'archéologie comme levier du développement 131

Le vieil Homme, la Mer et les Îles : Comment considérer le lien
entre patrimoine préhistorique et développement en Asie du
Sud-est insulaire..... 133

L'archéologie préventive en Afrique centrale
(Cameroun et Gabon) ; un outil du développement 143

Conclusion 155

Une archéologie largo sensu..... 157

Les auteurs 167

Abstracts 169

Hommage à Jean Guffroy

1949-2013



© J. Guffroy

Jean Guffroy, spécialiste de l'art rupestre andin, avait engagé une réflexion essentielle sur la place de l'archéologie à l'IRD et d'une façon générale dans le développement des pays du sud. Répondant à une demande de sa direction qui souhaitait regrouper les archéologues de l'Orstom en 1995, il notait déjà avec justesse que ce regroupement n'était pas essentiel pour la bonne insertion de l'archéologie dans l'institut, et qu'il était plus important d'enrichir les problématiques de la discipline en développant des approches pluridisciplinaires. Il fut l'un des pionniers dans la défense d'une archéologie pour le développement et écrivait en 1996 : « *Les recherches archéologiques participent pleinement aux processus de développement tant dans la sphère de l'économie (musées, tourisme), que dans les domaines plus strictement sociaux et culturels. La réappropriation du passé (avec ce qu'elle implique de réécriture de l'histoire)* »

constitue une des préoccupations importantes dans de nombreuses sociétés. Les recherches en archéologie font partie des demandes en coopération dans de nombreux organismes et pays du Sud ». Il rappelait, comme d'autres avant lui, que de nombreux problèmes de développement actuels avaient leurs racines dans un passé plus ou moins lointain.

Il notait également que la compréhension de certains phénomènes (tout particulièrement ceux concernant les interactions milieu-sociétés) ne pouvait se réaliser sans leur observation à différentes échelles de temps. « *Par sa capacité à mettre en évidence des évolutions lentes, l'anthropologie préhistorique est apte à participer à la modélisation de processus interactifs complexes* ».

De ces réflexions menées avec plusieurs de ses collègues sur les relations entre l'homme et son environnement au sens large, et en particulier sur les liens entre archéologie et développement, est née en 2001 l'Unité de recherche AdentrHo consacrée aux « Adaptations humaines aux environnements tropicaux durant l'Holocène ». Cette unité de recherche regroupait pour la première fois la quasi-totalité des chercheurs en archéologie de l'IRD et ouvrait un champ de réflexion original sur le fond et la forme en archéologie. Sur le fond, l'étude des interactions hommes-environnements sur le temps long était largement partagée par de nombreux archéologues, mais selon différents courants de pensée, de l'évolutionnisme à l'anti-essentialisme, que Jean Guffroy avait synthétisés dans les enseignements qu'il avait délivrés à Orléans dans les années 1990. L'innovation de cette entreprise consistait à impulser un retour au terrain pour vérifier la validité de ces différentes théories à la lumière d'approches pragmatiques. Une autre originalité de ce projet, sur la forme, était de se déployer à la fois sur des terrains du Sud, et dans une optique comparative entre ces divers terrains, tout en intégrant dans la mesure du possible les missions de développement des pays du Sud qui sont celles de l'IRD. L'UR AdentrHo a déployé ses recherches dans le monde tropical de 2001 à 2008, avant de se fondre dans l'Unité mixte de recherche PALOC (Patrimoines locaux : IRD-MNHN).

Conscients de cet héritage théorique partagé, la communauté des archéologues de l'IRD, réunie dans cet ouvrage, a souhaité lui rendre hommage en lui dédiant ce livre.

Introduccion

Introduction

Archéologie et développement dans les pays du Sud : spécificités et ambitions

Dominique Guillaud et Jean-Christophe Galipaud

L'« archéologie pour le développement » répond à une mission de l'IRD¹, engagé dans le développement social, économique et culturel des pays du Sud. Cette vocation, lentement affirmée au sein de la petite communauté d'archéologues de l'IRD et des acteurs connexes que représentent leurs collègues et leurs partenaires des pays où ils sont investis, semble avoir atteint un certain niveau de maturité, qui appelle un état des lieux, nécessaire pour renforcer la cohérence des démarches engagées et trouver de nouvelles pistes de réflexion et d'action.

L'équipe d'archéologues de l'unité mixte de recherche PALOC (« Patrimoines Locaux ») unissant l'IRD et le MNHN² est peut-être la seule équipe française à réaliser sur tous les continents une archéologie qui remplit les missions habituelles de la discipline, tout en s'impliquant également dans le développement des pays du Sud. Une de ses spécificités les plus marquées est son utilisation des outils et approches de l'archéologie pour répondre à des questions actuelles. Pour une archéologie aux contours plus classiques, l'implication dans le temps présent se résume souvent à des opérations de conservation ou de valorisation, souvent muséale, ou à la passerelle intellectuelle qui permet au chercheur de « produire du patrimoine » sans s'interroger sur son rôle dans ce processus ou sur les conséquences de son action sur les situations actuelles. L'archéologie en Occident est très largement convoquée, par exemple, pour établir ou renforcer les bases des identités actuelles, mais elle se refuse pourtant à entrer dans le débat des enjeux présents, toujours politiques et souvent nationalistes, des constructions identitaires. Or l'une des caractéristiques qui s'esquisse

1. Institut de Recherche pour le Développement.

2. Muséum National d'Histoire Naturelle.

dans l'archéologie pour le développement est que, à l'instar d'autres champs disciplinaires des sciences humaines intégrant cette part de réflexivité, elle tend à assumer les implications ou applications importantes des résultats qu'elle produit. Cela ne signifie pas pour autant que cette archéologie se mêle de départager les constructions idéologiques élaborées autour des arguments qu'elle fournit ; en revanche elle est consciente et, dans une certaine mesure, partie-prenante des usages ou des instrumentalisations qui peuvent en être faites. Cette réflexion sur son rôle dans la mise au jour d'éléments du passé qui peuvent être utilisés ou réinterprétés aujourd'hui par différents acteurs du Sud est un thème qui traverse, avec plus ou moins d'insistance, la quasi-totalité des contributions de l'ouvrage.

Du fait de cette préoccupation actualiste, cette archéologie, qui relève pour le reste des objets et des démarches habituels de la discipline³, tend à s'ouvrir assez systématiquement à d'autres domaines, tels que l'ethnologie et l'anthropologie, la géographie, l'entomologie, l'hydrologie, la vulcanologie.... qui viennent fournir une vision élargie du contexte naturel des occupations passées, c'est à dire des conditions environnementales, des dynamiques qui ont affecté celles-ci, voire de leur continuité dans le temps. Mais plus particulièrement, le champ scientifique d'un passé reconnecté à l'actuel suscite aussi l'intérêt de disciplines connexes, ce dont l'ouvrage offre un exemple, à travers la génétique et la géographie notamment ; et il ouvre à des développements dans d'autres disciplines : par exemple l'agronomie via la prise en compte dans l'actuel de solutions techniques inventées par les populations passées, la muséologie via l'étude de l'émergence des invocations patrimoniales autour d'objets ou de sites archéologiques, etc. Il s'agit donc d'une archéologie résolument ouverte aux approches pluridisciplinaires.

L'archéologie conduite à l'IRD est née des fortes demandes formulées par les pays et les communautés du Sud avec lesquels les chercheurs, via l'expatriation, sont durablement en contact. Elle s'est longuement interrogée⁴ sur sa place au cœur de la discipline archéologique, et s'est lentement élaborée au contact de multiples acteurs, institutionnels mais aussi locaux, et en se frottant à des contextes sociaux

3. En particulier par le travail en équipe propre à la conduite des projets, avec une forte implication de diverses spécialités (pour les analyses spécifiques des anciens environnements, des restes biologiques, des sédiments et minéraux, pour les datations et les études des artefacts, des productions artistiques, etc.).

4. Voir à ce sujet l'analyse d'Alain Marliac présentée dans le chapitre de conclusion « une archéologie *largo sensu* ».

et politiques très divers. D'Equateur en Indonésie, du Cameroun aux Marquises, d'Afrique du Nord à l'Inde et la Mélanésie, les contributeurs de ce livre dessinent les contours d'une discipline non seulement de recherche, mais aussi d'intervention. Cette approche initiée par la spécificité de la recherche IRDienne ajoute aux objectifs d'une recherche fondamentale, de formation et de valorisation, propre à l'archéologie en général, une dimension souvent finalisée découlant des fonctionnements spécifiques de l'institut. Il ne s'agit pas d'une tendance nouvelle mais bien de l'élaboration lente, au contact du terrain, d'une archéologie qui aujourd'hui bénéficie de nombreuses expériences passées (Afrique, Vanuatu, Marquises), et implique de ce fait, dans son principe, une dimension comparative entre les terrains.

Une telle archéologie, cela a été relevé récemment, interpelle nos collègues du monde anglo-saxon, qui cherchent depuis longtemps à établir le lien entre archéologie et développement (Dobrovolny 2013). Elle s'opère bien entendu en partenariat avec des collègues locaux, archéologues et non archéologues, qui, s'ils n'ont pas été sollicités dans le cadre du présent ouvrage, le seront ultérieurement pour une réflexion plus étendue. Les impacts de cette approche s'exercent dans de nombreux domaines qu'évoquent les différents auteurs du présent ouvrage.

Un passé exemplaire

L'archéologie est réputée pour sa capacité à décrire des évolutions achevées, dont on peut mesurer la durabilité dans le temps. Des auteurs à succès tels que Jared Diamond (2005) ont amplement exploité cette veine, appelant à nous inspirer, pour le futur de nos sociétés, des expériences passées de l'humanité, et en particulier de celles conduites par certaines sociétés dans le domaine de leurs relations à l'environnement. De façon plus subtile que les transpositions à l'emporte pièce d'une époque à une autre, ce type d'approche peut fournir des solutions possibles susceptible d'inspirer les aménagements du présent.

Au plan de la gestion du risque d'abord, les traces archéologiques liées aux catastrophes naturelles dont les niveaux de fouille conservent de nombreuses traces peuvent, comme l'indiquent Anne-Marie et François Sémah à propos de l'Asie du Sud-Est, fournir des indications sur l'exposition de certaines zones (éruptions volcaniques, tsunamis...) et sur l'impact passé de ces crises naturelles sur divers peuplements, fournissant une approche originale de la

notion de vulnérabilité. L'évolution climatique est également un thème extrêmement prégnant de l'archéologie actuelle en général, invoqué pour éclairer les processus de peuplement et les transitions écologiques et techniques. Une mobilisation des données de l'archéologie et de la préhistoire à l'appui de la compréhension des effets du réchauffement climatique actuel est aussi en plein essor sur tous les continents.

L'inspiration de l'archéologie ne se limite pas aux mesures et aux repères des risques et des vulnérabilités. Les usages anciens de l'environnement peuvent susciter la récupération d'anciennes techniques : par exemple les *camellones* des piémonts et inter-vallées andins, témoignant d'un aménagement optimal des terres basses, ou encore les nombreux réservoirs et systèmes hydrauliques indiens, qu'évoque Anne Casile, sont autant de sites préparés ou de modèles aptes à une réutilisation actuelle. L'archéologie désigne ou caractérise aussi d'anciennes ressources, comme ces zones de terres rendues particulièrement fertiles par une longue occupation humaine qu'évoque Geoffroy de Saulieu, et dont on connaît peu l'extension dans le monde. Ces *terra preta* ou *dark anthropogenic earth* ouvrent des pistes d'utilisation, mais aussi de réflexion extrêmement importantes, s'agissant à la fois d'un site archéologique (toutes les *terra preta* sont des zones archéologiques) et d'une zone à fort potentiel économique, cible de l'agriculture industrielle, du moins en Amazonie (Balée 1993, Balée & Erikson 2005). Car la question d'un réinvestissement fonctionnel d'aménagements ou de ressources élaborés dans le passé ouvre un inévitable débat entre deux sortes de patrimoines, l'un archéologique et l'autre agronomique, à la superposition potentiellement antagoniste. L'archéologie peut également appuyer la valorisation d'autres types de ressources, comme celle du cacao dont traite Francisco Valdez. L'information issue des trouvailles sur un site monumental pourrait permettre d'argumenter la définition d'une indication géographique visant à promouvoir et protéger une variété spécifique, ce qui ouvre potentiellement à une valorisation économique.

Territoires et identités, patrimoine et idéologie

Mais les archéologues au Sud ne contribuent pas uniquement aux aspects économiques ou agronomiques du développement. La continuité dans le temps des constructions éco-anthropologiques, entre un passé plus ou moins lointain et l'actuel, est un thème récurrent des approches présentées ici. Elle concerne les paysages

culturels ponctués de sites d'art rupestre aux emplacements stratégiques d'un territoire, que décrivent Gwenola Graff et ses collègues, et que l'on voit continuellement réactivés au fil des siècles par des usages et des inscriptions comparables. Une approche de ce type ouvre de nouvelles voies pour l'ethnoarchéologie qui ne se limite pas à des aspects techniques ou sociaux, mais intègre aussi des dimensions cognitives et symboliques. La continuité dans le temps concerne aussi les territoires des groupes locaux qui fondent leur légitimité et leur identité sur les traces du passé qui ponctuent leur espace, ainsi que l'évoquent Dominique Guillaud et Geoffroy de Saulieu. Le territoire, premier de tous les patrimoines, suscite une attention toute particulière car il est un trait d'union entre le passé et le présent, et il est aussi le support incontournable du développement, qui ne saurait se passer d'une assise spatiale. C'est certainement dans les dimensions qu'il déploie, et en particulier dans son « épaisseur », sa dimension non seulement spatiale, mais aussi chronologique et symbolique, que réside l'une des entrées fécondes de l'archéologie.

Cette archéologie développe de forts liens avec la question des constructions identitaires à tous les niveaux, et en particulier les constructions nationales, comme le montrent à la fois Jean-Christophe Galipaud, Anne-Marie et François Sémah. Le premier a coordonné l'inventaire des sites archéologiques et culturels du

© G. Graff



Entretien autour d'un rocher gravé, Maroc

Vanuatu, entreprise initiée dans le but de construire une référence pacifiée de l'identité nationale dans un archipel très éclaté. Les seconds rappellent la valeur universelle du patrimoine préhistorique, parfois fort ancien, en donnant l'exemple des archipels d'Asie du Sud-Est où la grande diversité culturelle appelle, là aussi, des références passées qui fassent l'unanimité. Dans certains pays où l'histoire est traumatisante, l'archéologie peut permettre aux populations de se réconcilier avec un passé qui ne soit pas conflictuel en allant puiser dans une histoire plus ancienne. Anne-Marie et François Sémah appellent ainsi de leurs vœux des politiques de conservation naturelle, culturelle et sociale, qui prennent en compte dans leur définition un thème trop souvent oblitéré, celui de la mémoire, où l'archéologie pourrait jouer un rôle significatif.

Cette quête de racines se révèle comme une tendance lourde de nos sociétés, et elle est elle-même de plus en plus porteuse d'enjeux, voire source d'investissements financiers importants. Alain Froment évoque la manière dont la recherche des origines africaines des Afro-américains, avec l'idée d'un héritage ou d'un lien que révèlent tant la génétique que l'archéologie, est à l'origine de transferts financiers notables (et d'opportunismes !) de l'Amérique à l'Afrique. Une telle quête de racines révèle les dimensions idéalisées de l'identité dans un monde moderne en quête de reconnections. Mais la dimension idéologique ne concerne pas uniquement les questions identitaires, elle peut aussi être investie dans l'idéalisation ou dépréciation d'un temps ancien. Anne Casile, s'appuyant sur les mêmes aménagements hydrauliques de l'Inde centrale, oppose dos à dos deux visions divergentes du passé, l'une idéalisant l'ingéniosité et la capacité technique des anciens, l'autre la supériorité et la performance de la société moderne. Ces visions divergentes se font indirectement l'écho d'un clivage idéologique entre la modernité et la postmodernité, débat dans lequel il serait intéressant que l'archéologie s'engage. C'est ce à quoi s'emploie Alain Marliac en nous énumérant différentes représentations du passé et, parallèlement, des usages qui en sont faits : combinant les passés scientifiques et les représentations autochtones du passé, on rencontre aujourd'hui de plus en plus fréquemment un croisement des deux genres qui fonde des usages socio-politiques, voire nationalistes du passé dans les pays du Sud. Cette réflexion renvoie, parallèlement, à la question de la responsabilité de l'archéologue dans les usages des reconstitutions de l'archéologie.

La prise de conscience de cette dimension idéologique est certainement un des points cruciaux de notre approche. Elle est au cœur de la notion de patrimoine, qui se distingue de l'héritage en ce sens que ce dernier ne serait qu'un bien reçu des générations passées, et éventuellement à transmettre aux générations futures. Les travaux de Paloc ont montré que l'idée de patrimoine évoquait de surcroît la nécessité de sa gestion collective en vue de cette transmission (Cormier-Salem *et al.* 2002, 2005), ce qui implique, actifs dans le présent, des acteurs, un espace, une comptabilité du temps, une vision et une idéologie spécifiques. Cette perspective patrimoniale dans laquelle les archéologues de l'IRD sont tous peu ou prou engagés ouvre leur discipline à d'autres dimensions : on sort du « site-témoin du passé » à mettre sous cloche, car, réinvesti des valeurs du présent, il se prête à une réappropriation par les populations actuelles.

Archéologie et acceptabilité sociale

Outre fournir des aménagements, des ressources ou des informations sur les exploitations possibles d'une région, l'archéologie contribue aussi aux bonnes pratiques en matière de protection des cultures ou des environnements, voire à l'acceptabilité sociale de certains développements économiques. Classiquement, l'archéologie au Sud intervient régulièrement pour préparer le cadre législatif de la protection du patrimoine dans les registres qui sont les siens. Elle doit inspirer la mise en place d'un service du patrimoine lorsque celui-ci est absent, et fournit également les éléments qui font patrimoine, notamment lorsqu'elle renseigne des bases de données établissant la liste des sites archéologiques et culturels de son territoire national : c'est une contribution que tous ont apportée sur leur terrain respectif.

Dans le même registre juridique, la Convention pour la protection du patrimoine mondial, culturel et naturel, ratifiée par 192 pays, a considérablement modifié les conditions de l'exploitation des ressources naturelles et du développement, et mis largement l'archéologie à contribution dans les démarches engagées. Dans de nombreux pays du Sud, la nécessité d'une identification et d'une sauvegarde du patrimoine culturel menacé par des exploitations ou des infrastructures, en particulier lors d'opérations commanditées par des multinationales, mais aussi dans le cadre d'opérations de développement, est désormais une exigence des bailleurs de fonds⁵ internationaux. Dans

5. Davantage que des communautés locales d'ailleurs, souvent moins au fait des dispositions légales.

tous les cas, comme le signale Richard Oslisly qui aborde cette question, de telles pratiques ouvrent aux archéologues non seulement des opportunités de formation pour de nombreux étudiants, mais aussi un marché d'emplois durable dans certains pays connaissant une forte dynamique de leurs aménagements et de leurs exploitations. Cette archéologie préventive permet notamment de fournir des indications influençant les aménagements futurs, comme par exemple la présence fréquente de sites en sommet de colline, qui représente une contrainte à prendre en compte pour les tracés routiers.

Mais cet engagement n'est pas uniquement institutionnel. Intervenant pour exhumer, révéler, et réhabiliter les patrimoines au Sud, les archéologues de l'IRD travaillent forcément avec les acteurs privilégiés de ces études patrimoniales : les populations locales. L'éthique d'un certain développement suppose depuis quelque temps déjà que les populations concernées soient informées sur les finalités et sur l'intérêt des projets mis en œuvre autour de leurs patrimoines ou de leur culture, et aussi que leur accord soit acquis sur ces objectifs. Plus spécifiquement, beaucoup de textes présentés ici insistent sur l'implication de ces populations, de différentes façons, dans les démarches de recherche engagées, et sur la nécessité conséquente, pour celles-ci, de bénéficier des retombées des projets. Outre qu'elle ouvre la voie au champ en plein essor du participatif, cette posture désigne plusieurs types de retombées possibles pour les populations locales : elles peuvent aller d'une simple restitution des résultats (sous la forme d'une exposition, d'une salle archéologique, d'un musée etc.), à une réappropriation pleine des vestiges par les populations. Pierre Ottino montre, dans l'archipel des Marquises, comment les Polynésiens ont reconstruit leur patrimoine avec l'aide des archéologues, ces derniers oeuvrant à la réhabilitation des anciens aménagements (plates formes cérémonielles), qui ont pu dès lors être réutilisés en continuité avec les usages anciens. Cette restitution participe d'un certain *empowerment* des populations locales et de leur reconstruction identitaire, car par le biais de cette reconstitution d'un patrimoine oublié, les Marquisiens ont fait d'une identité négative et dépréciée, une source de fierté.

L'archéologue, au cœur du processus de reconstruction identitaire, est aussi un médiateur sur le terrain du fait de sa capacité à mobiliser, autour des objectifs qui leur sont propres, les acteurs du territoire, et en particulier les populations locales. Pierre Ottino, encore, montre comment les opérations de réhabilitation des sites



Préparation d'une cérémonie coutumière avant des fouilles archéologiques au Timor oriental.

cérémoniels des Marquises ont permis de mobiliser les pouvoirs publics et l'armée, venus en appui de ces reconstitutions importantes. Geoffroy de Saulieu indique comment l'archéologie permet de rendre compte des différentes lignes de force d'une société, ainsi que de ses héritages, et comment ses résultats s'offrent à une réappropriation indispensable par les populations locales. Jean-Christophe Galipaud et Dominique Guillaud suggèrent pour leur part que la prise en compte des représentations territoriales des populations (lieux forts, foncier coutumier, géographie sacrée...) pourrait être un élément de médiation important pour les opérations de développement, permettant, mieux qu'une cartographie exogène, de fournir un support spatial juste et bien compris aux différentes parties en présence.

Ces divers principes, le consentement informé, la démarche participative, l'entrée locale, et la volonté de restitution aux populations, définissent le champ de cette archéologie engagée, susceptible de participer à de nouvelles orthodoxies en matière de développement. L'archéologie, qui a une approche scientifique des évolutions passées, naturelles et sociales, vient adjoindre aux disciplines qui habituellement s'intéressent au développement une véritable dimension de durabilité, par la profondeur chronologique

qu'elle procure, par la mise en évidence des processus et des rythmes qui affectent les ressources, les espaces et les sociétés, et surtout par la désignation des héritages locaux, désormais signalés comme essentiels pour les populations.

Références

- Balée W., 1993 — Indigenous Transformations of Amazonian Forests: an Example from Maranhão, Brazil. *L'Homme*, n° 126-128: 231-254.
- Balée W. Erikson C. (dir.), 2005 — *Time and complexity in historical ecology. Studies in the neotropical lowlands*. Columbia University Press, New York.
- Cormier-Salem M.-C., Juhé-Beaulaton D., Boutrais J., Roussel B., 2002 — *Patrimonialiser la nature tropicale. Dynamiques locales, enjeux internationaux*. IRD, Paris, coll. Colloques et Séminaires, 467p.
- Cormier-Salem M.-C., Juhé-Beaulaton D., Boutrais J., Roussel B., 2005 — *Patrimoines naturels au Sud. Territoires, identités et stratégies locales*. IRD, Paris, coll. Colloques et Séminaires, 551 p.
- Dobrovolny M., 2013 — Pacific archaeology offers model for development. *SciDevnet* 07/11/13. <http://www.scidev.net/global/conservation/news/pacific-archaeology-offers-model-for-development.html>
- Diamond J., 2005 — *Collapse: How Societies Choose to Fail or Succeed*, 2005, New York: Penguin Books.

1

**Les espaces
et les temps
de l'archéologie**

Territoires locaux et développement

Dominique Guillaud

Résumé

Pour les sociétés rurales du Sud, le territoire est avant tout investi de sens, il est une mise en forme symbolique de l'espace doublant l'organisation sociale, et impliqué dans la construction identitaire. Il fait intervenir deux mécanismes essentiels : la référence au passé dans une temporalité spécifique ; et une nécessaire matérialité de cette mémoire, qui s'incarne dans des lieux forts, les géosymboles. Cette perspective implique que pour comprendre le territoire, il est nécessaire de passer par les représentations des populations locales. Inspiré d'exemples provenant des îles indonésiennes de Nias et Siberut, le texte conclut sur les diverses finalités de cette approche : elle peut guider la prospection archéologique, révélant des lieux cruciaux toujours réactivés dans les légitimations sociales, politiques ou foncières. Fournissant une excellente entrée pour la connaissance des sociétés et des éléments forts de leur structuration spatiale, elle est susceptible de guider le développement, en mettant l'archéologie à contribution, et en donnant aux populations locales toute leur place dans les nouvelles logiques et pratiques du développement.

Mots-clés : territoire, territorialité, Nias, Siberut, identité, topogènes, géosymboles, populations locales, développement

*

Parmi les diverses acceptions du concept de territoire, central à la géographie mais souvent très polysémique, l'une d'elles nous intéresse tout particulièrement, c'est celle qui le désigne comme une entité construite, représentée et symboliquement investie par les populations locales. Retenir cette vision endogène implique que le territoire n'est plus seulement celui de l'observateur ou de l'aménageur, ni encore celui de certains décideurs, mais avant tout celui des populations locales, basé sur leurs propres représentations et pratiques.

Une telle perspective permet, en premier lieu, de débrouiller certaines confusions sur ce territoire bien équivoque. On associe très systématiquement territoire et identité, territoire et pouvoir, sans que cette association soit explicitée. On invoque également le temps long ou court comme un des éléments de la légitimité du territoire, mais un tel lien mérite aussi d'être clarifié. On sait peu, enfin, comment ce territoire est activé et réactivé, autrement dit comment il est produit et se reproduit. Certaines sociétés, et en particulier des sociétés du Sud, où ce lien au territoire est exacerbé, permettent de percevoir plus nettement les mécanismes et rouages de la fabrique du territoire. L'expérience présente n'est pas nouvelle : elle prolonge celle initiée par la géographie culturelle dès les années quatre-vingt (Claval, Bonnemaïson). Elle regagne aujourd'hui un intérêt à travers de nouveaux questionnements sur le territoire en tant que patrimoine, et avec l'irruption, sur toutes les scènes internationales, des populations locales et autochtones désormais interlocutrices des pouvoirs publics, des décideurs, et des experts. C'est pourquoi notre perspective, en second lieu, pourrait donner un sens renouvelé aux questions de développement.

Le texte qui suit évoquera ces différents aspects en s'appuyant sur des exemples qui proviennent pour la plupart de deux îles proches de l'Indonésie. Siberut et Nias, présentant à la fois des caractères semblables (à commencer par l'insularité¹ et certains traits du peuplement initial), et des singularités (une évolution sociale et paysagère différente dans les deux cas, pour lesquelles on se reportera à d'autres références : Guillaud, 2013). D'autres exemples provenant de la même région au sens large seront également convoqués.

L'identité par les lieux

L'approche de certaines sociétés rurales du Sud donne à entrevoir chez celles-ci des relations spécifiques à leur territoire, déjà esquissées dans un article en ligne (Guillaud, 2008) : une économie de subsistance basée en grande partie (avec bien sûr des échanges) sur l'exploitation du territoire lui-même, des modes d'accès à la terre régis ou contrôlés principalement par les structures de la société locale, avec une intervention faible ou inexistante de l'Etat, déterminent une

1. Notons au passage la capacité des îles à révéler les spécificités des organisations humaines, ce qui explique, si ce n'est leur réputation de laboratoire, du moins le rôle décisif qu'elles ont joué dans la construction de divers champs de l'anthropologie en particulier.

Maison clanique (*Uma*) à Siberut, Indonésie

cohérence étroite et réputée ancienne entre la société et son espace.

Dans ces sociétés, l'une des premières fonctions du territoire touche à l'identité des groupes. La société de Siberut par exemple est construite sur une structure sociale de base, le *suku*, qui correspond à un groupe de parenté réuni autour d'une maison « lignagère » (*uma*), et comportant une série de ménages répartis dans diverses maisons dispersées sur le territoire du lignage, en bordure de rivière. Chaque *suku* exploite en propre les ressources de ce territoire et lorsque celles-ci commencent à s'amenuiser, ou que les distances pour les exploiter se font trop grandes, le *suku* se déplace vers un nouveau territoire sans modifier son identité intrinsèque. La naissance d'un nouveau *suku* survient à l'occasion d'une scission du groupe, parfois provoquée par diverses querelles, et parfois simplement par la taille excessive du groupe, qui se scinde alors en plusieurs entités. L'entité principale généralement conserve son nom, et poursuit sa migration. Ceux qui partent, en revanche, prennent dès lors un nom de *suku* différent, et entament leur propre migration le long des rivières en formant un nouveau lignage.

Le *suku* correspond ainsi à l'association d'un groupe humain et de son trajet géographique ; il est littéralement le groupe humain dans son itinéraire. Fox avait défini cette notion comme étant un « topogène » (*topogeny*), renvoyant à une identité faite d'une généalogie de

lieux, plus que d'une succession d'ancêtres (1997 : 89). Dans le nord de l'île d'Ambrym, au Vanuatu, Herrenschmidt avait aussi repéré que l'identité d'un lignage procédait de la place de danse (*nasara*) où il se trouvait implanté, et des lieux-dits qui, associés à celle-ci, constituaient le terroir² d'exploitation du lignage. L'identité relevait par conséquent de la référence à une série de lieux d'importance variable, qui constituaient les étapes antérieures du cheminement du lignage dans l'espace. Tous ces lieux passés ou présents étaient reliés entre eux par une route symbolique dont la connaissance fournissait la « carte d'identité » du lignage (2003 : 303).

A Siberut, cette identité des groupes se déterminant par référence à une composition unique de lieux tracés par l'itinéraire d'ancêtres plus ou moins éloignés est importante, car elle conditionne la place de l'individu sur un point de l'itinéraire, et celle du lignage à l'intérieur de la société. Cette combinaison conditionne aussi, ce qui est essentiel, les droits que ces lignages sont à même de faire valoir sur la terre, aux différentes étapes de leur migration. Il faut donc concevoir cette identité par le territoire comme un élément essentiel non seulement de l'identité mais aussi de la subsistance, et au delà comme un rouage essentiel de la sphère conjointe des échanges et de l'alliance.

Ces topogènes peuvent être assimilés à une « construction lente » du territoire, à laquelle d'autres types de légitimations peuvent se surimposer ou se juxtaposer, comme celles de groupes plus tardivement arrivés, ou encore celles de certaines composantes de la société prenant le pas sur d'autres, ou à l'occasion de la remise en question du système par des éléments extérieurs (l'Etat notamment). Quelles que soient les nouvelles configurations sociales et territoriales qui en découlent, très souvent les premiers occupants (ou ceux qui en tiennent lieu) conservent des relations privilégiées avec le territoire, assumant les transactions avec les forces chthoniennes ou surnaturelles qu'ils avaient initialement domestiquées ou avec lesquelles ils savaient transiger. Dans d'autres cas, et c'est celui de l'île de Nias, des nouveaux venus font table rase des territoires et sociétés du passé, reléguées à une infra-humanité que les arrivants civilisent, et mettent en place un nouvel ordre de l'espace explicité dans de nouveaux récits de fondation qui occultent les partages antérieurs. Des liens initiaux avec la terre, subsistent les fonctions qu'assume

2. Par opposition au territoire qui est ici l'espace investi socialement par le groupe local, le terroir se réfère aux aires exploitées.



Maisons claniques du centre de l'île de Nias, Indonésie.

une classe de prêtres, mobilisés aux paroxysmes ou crises de la vie sociale (fêtes de mérite, guerres, décès...). Dans ce nouvel ordre spatial, l'identité des lignages ne se décline plus uniquement par des trajets géographiques, mais aussi et surtout par des généalogies qui relient les protagonistes actuels aux premiers arrivants, descendus du ciel, de cette nouvelle vague (Guillaud, 2013).

On le voit, le territoire s'exprime d'abord dans la narration que les populations qui s'en réclament font de leurs relations avec l'espace. Ces expressions peuvent parfois être multiples et se superposer voire se contrarier, si de multiples groupes d'acteurs se partagent ou se disputent le territoire. Il n'y a ainsi pas de territoire en soi, mais une légitimation permanente dont certains paroxysmes sociaux peuvent rendre compte, comme par exemple les cérémonies de dons des prémices d'ignames en Nouvelle-Calédonie, où est longuement déclamée la préséance spatiale et sociale des clans les uns par rapport aux autres (Leenhardt, 1971). L'affirmation territoriale se fait donc sur un mode discursif, mais elle mobilise parallèlement différents procédés qui relèvent de marquages matériels tout aussi essentiels. Discours et marquages aboutissent à la mise en ordre symbolique de l'espace qui fait le territoire ; l'un et l'autre de ces registres, on va le

voir. font intervenir des éléments du passé dans lesquels l'approche archéologique est susceptible d'apporter des éclairages utiles, voire de véritables applications concrètes.

Les temps du territoire

Les discours sur le territoire, prenant les formes les plus diverses (récits de fondation, de migration, mythes, etc) tendent à légitimer son ordre actuel ou un ordre ancien, et très généralement le premier par le second. Le temps, plus précisément une certaine conception de celui-ci, vient imposer un premier ordre à l'espace pour en faire surgir un territoire. Dans ce registre, on est loin de se situer dans une chronologie absolue ou dans un temps objectif, et le temps invoqué est éminemment politique. Cette temporalité (ici entendue comme la manière dont le groupe se pense dans le temps) est essentielle.

Dans les sociétés occidentales, l'histoire fait l'objet d'une approche institutionnalisée, caractérisée pendant longtemps par une conception particulière du temps. Il s'agirait d'un « *temps linéaire, figurable par une ligne droite, plane, où l'historien, hypostase du présent, bornerait un avant et un après ; un temps cumulatif, où chaque présent successif additionne aux gains d'intelligibilité du passé les siens propres ; un temps irréversible, où ce qui est advenu a définitivement marqué le temps par l'empreinte de sa singularité* » (Vigne, 1985 : 132). Bien entendu, l'histoire a connu une série de révolutions épistémologiques qui l'amènent désormais à concevoir la pluralité du temps, ce qui la rapproche de notre perspective, celle d'un temps subjectif, en l'occurrence celui des acteurs locaux du territoire.

Si certaines sociétés du Sud s'appuient sur une comptabilité linéaire et cumulative du temps, d'autres peuvent en revanche afficher un temps cyclique, voire suivre une linéarité inversée, allant jusqu'à faire du futur l'élément structurant du présent. A Siberut, les lignages ne retiennent de leurs généalogies que quelques individus ne remontant pas au delà de quatre ou au maximum cinq générations. Cette amnésie généalogique est à mettre en parallèle avec une société assez résolument égalitaire, où la comptabilité occultée des générations semble servir à éviter l'accumulation des pouvoirs aux mains de lignées (et à permettre la fluidité requise dans les déplacements des groupes). En revanche, à Nias, île voisine, ce système qu'on peut imaginer aussi en place à un moment donné dans l'histoire semble avoir été « recouvert » par un système ultérieur.

correspondant aux arrivants plus tardifs, où la capitalisation de la mémoire, exprimée à travers d'interminables généalogies, est allée de pair avec la concentration des pouvoirs et des biens au mains d'une élite (Guillaud, 2013).

Ces deux comptabilités différentes du temps correspondent à différentes façons de construire le territoire aujourd'hui. A Siberut, le système aboutit à multiplier trajets et lignages, dont les références se confondent, aboutissant à une multiplicité de territoires aux réseaux parfois enchevêtrés. Alors qu'à Nias, l'ordre de l'aristocratie impose à chaque territoire un fondateur unique, placé dans une généalogie à laquelle se raccrochent les ayant-droit actuels, et que ceux-ci récitent sans hésitation comme preuve de leur légitimité.

Parallèlement à ces diverses comptabilités du temps et à leur traduction spatiale, il semble exister des événements « hors-temps », rangés dans une temporalité différente, qui relèvent de la catégorie des mythes. Ils ont aussi avec l'espace un lien fondamental. Les habitants de Siberut et une partie de ceux de Nias renvoient au même mythe pour expliquer leur origine, celui de la « femme sur le radeau » condamnée, suite à une grave transgression, à dériver sur l'océan pour y mourir ; mais elle s'échoue dans une île où sa descendance formera le peuplement à venir. Ces mythes aux variantes nombreuses désignent avec constance le même lieu d'arrivée dans chaque île, la côte de l'ouest à Siberut, celle de l'est à Nias, et dans les deux cas l'embouchure d'une rivière ou débiterait le peuplement insulaire. A Nias un autre récit encore, mais qui contrairement au précédent est unanimement repris par la population, évoque la descente du ciel des ancêtres des clans de l'aristocratie actuelle, qui instaura un nouvel ordre spatial.

Comme l'écrit Bensa, de telles narrations sont des constructions qui relient intentionnellement le passé au présent. « *On ne peut donc pas opposer pensée mythique et pensée historique mais seulement repérer les usages rhétoriques de la mémoire dans des contextes politiques bien délimités* » (2003 : 52). Mais si les récits de fondation sont dans certains contextes remaniés à des fins stratégiques, leur dimension politique n'est pas la seule à prendre en compte. Ces récits font toujours référence à des éléments qui varient fort peu dans le temps, ou qui sont systématiquement repris au fil des versions ; la dimension géographique et matérielle des narrations offre une base essentielle aux récits de fondation du territoire.

La matérialité de la mémoire

La mémoire du groupe s'incarne systématiquement dans des éléments privilégiés qui lui servent de support, de mémorial. En d'autres termes, on constate une nécessaire matérialité des récits d'origine ou de fondation, qui s'appuient sur des lieux forts, naturels ou construits : Bonnemaison les a désignés comme *géosymboles* (1992 :76), dont la vocation est non seulement de fonder mais de reproduire l'espace social.

Certains éléments sont ainsi choisis ou aménagés pour servir de mémorial géographique ou physique au mythe, et fonctionnent comme de véritables balises territoriales. « *La géographie des lieux visités par le héros civilisateur, le saint ou le gourou, les itinéraires qu'il a parcourus, les endroits où il a révélé sa puissance magique, tissent une structure spatiale symbolique qui met en forme et créé le territoire. Cette géographie cachée donne au "mythe fondateur" sa pesanteur : elle l'incarne dans une terre et le révèle en tant que geste créateur de société* » (Bonnemaison, 1981 : 254). Ce constat n'intéresse pas seulement les mythes, mais aussi beaucoup d'autres récits, qu'ils soient mythiques ou historiques, de fondation, de partage ou qu'ils évoquent la transition vers une nouvelle donne socio-spatiale. Plus précisément, certains sites, certains lieux ou même certains objets sont choisis pour leur capacité à incarner les différentes dimensions sociales et temporelles évoquées dans l'explication du monde ou de la société, et que véhicule le récit de fondation. Leur existence est associée à une série d'information qu'ils cristallisent, le lieu où échoua le premier radeau, l'alliance qui unit le couple fondateur. Ils renvoient à un ordre supérieur et qui se réfère au passé, présenté parfois comme fort ancien. Ces lieux ou ces objets figurent différents ordres, qu'ils remémorent en permanence aux hommes qui les côtoient. Ils sont l'objet d'un savoir collectif, consensuel, qui s'étend à tout ou partie d'un groupe.

Ces éléments tangibles incarnant le récit de fondation peuvent être des fragments naturels du paysage, et dans ce cas la géographie du lieu paraît inspirer le récit que celui-ci supporte. Guiart (1968 : 68), ayant très tôt perçu la fonction essentielle des mythes comme marqueurs de territoires, décrit, dans la région de Canala en Nouvelle-Calédonie, les éléments naturels remarquables intervenant en appui des récits de fondation : un rocher de grand taille, censé être un porc abattu dans la légende ; un autre rocher qui est la sœur cadette du même récit, pétrifiée. Ces rochers incarnent véritablement le personnage du mythe.

au point d'exploiter certaines de leurs caractéristiques : « *un trou dans la pierre est son vagin et l'on prétend qu'il en sourd du sang menstruel à intervalles réguliers* ». Mais il arrive aussi que ces repères physiques de l'ordre social soient des éléments construits par l'homme, reflétant ainsi le caractère tout aussi construit du pacte social qui unit le groupe. C'est ainsi qu'il faut comprendre les mégalithes érigés par les membres de l'aristocratie de Nias, qui commémorent le statut de l'individu, son territoire, le groupe qu'il commandait. Ces constructions sont de véritables monuments au sens étymologique du terme.

© D. Guillaud



Mégalithes et pyramide de ciment sur le lieu de la descente du ciel (Börönadu), Nias.

Dans tous les cas, les géosymboles cristallisent les forces, l'ordre, la légitimité et dans tous les cas les puissances qui les investissent, et ont une résonance spatiale essentielle. Le traitement dont ils font l'objet diffère entièrement d'un contexte à l'autre, selon la puissance qu'ils incarnent et selon les sociétés : monuments ou lieux côtoyés banalement dans certains cas, ils sont, dans d'autres cas, des lieux chargés de mystère et de dangers, et le secret qui les entoure ne peut être levé que pour les initiés.

Les géosymboles constituent ainsi des repères symboliques

et aussi tangibles, et dont la matérialité est essentielle. C'est une référence interne au groupe qui affirme ses assises territoriales, et de tels géosymboles sont ainsi respectés et protégés, parfois consolidés, quitte à l'occasion à être solidement renforcés : les habitants du village de Börönadu, à Nias, ont érigé une pyramide en ciment qui marque, aux côtés de neuf structures mégalithiques voisines, bien plus énigmatiques mais sans doute trop discrètes, le lieu où le premier ancêtre de l'aristocratie descendit du ciel sur la terre.

Territoire, archéologie et développement

Les visions endogènes que les populations locales élaborent de leur territoire présentent, comme on vient de le voir au travers de ces différents exemples, un certain rapport au temps et à la matérialité, deux dimensions elles aussi essentielles à l'archéologie. Cette dernière les mobilise pour documenter les chronologies et les cultures, les populations locales pour organiser et légitimer l'ordre conjoint du territoire et de la société. Les deux visions ne se contrarient pas, elles se complètent à plusieurs niveaux.

Ce qui est évident depuis longtemps est que le repère fourni par les géosymboles guide efficacement une partie de la prospection archéologique, car ces lieux font sens pour les populations locales. L'emplacement précis de la « descente du ciel » de l'aristocratie de Nias a été sondé, donnant une date du 14^e siècle (Wiradnyana, 2008). Les embouchures des rivières où s'échouent les « femmes sur le radeau » de Siberut et de Nias gagneraient à être considérées d'un point de vue archéologique, probablement comme des lieux d'arrivée pour certaines vagues de peuplement. Cette proposition s'inscrit dans la continuité du courant initié par José Garanger (1972) dans l'île de Retoka, avec sa célèbre quête de la tombe de Roy Mata à partir des indications de la tradition orale. Par ailleurs, une telle confrontation permet de croiser le regard endogène et le regard scientifique sur un même objet, le passé, et est susceptible de montrer deux élaborations parallèles ou antagonistes d'un champ de savoirs, dont les décalages laissent entrevoir toute la dimension stratégique investie par les communautés dans les discours sur le passé.

A rebours, les géosymboles ou hauts-lieux du territoire constituent aussi une excellente entrée pour la connaissance des sociétés et des éléments forts de leur structuration spatiale et paysagère, susceptibles de guider les développements envisagés, et de mettre l'archéologie à

contribution dans cette reconstitution. Sur un autre de nos terrains, toujours en cours, le Timor oriental, des circuits rituels rassemblant à un intervalle de plusieurs années la totalité d'un « groupe local » ont pour fonction de réactiver les lieux forts présents dans le territoire de ce groupe. Au cours de ce circuit, étalé sur plusieurs jours et nécessitant des mois de préparation, des sacrifices d'animaux sont effectués dans différents sites et selon un ordre qui rappellent la succession dans le temps, et la préséance des lieux et des clans les uns par rapport aux autres. La documentation par l'archéologie de certains de ces sites, tantôt des grottes relevant d'une occupation occasionnelle et tantôt des sites fortifiés de sommet de relief, devrait permettre de renseigner une « histoire des espaces » de ces ensembles, à laquelle les populations se sont déclarées extrêmement attentives, car elle nourrit leur argumentaire territorial et identitaire dans l'Etat moderne en train de s'édifier.

On peut enfin imaginer se baser, pour envisager les développements possibles de ces zones, sur ces visions endogènes, du territoire et aussi des ressources qui lui sont associées, visions qui fournissent de bons repères pour l'acceptabilité sociale des politiques envisagées. Au moment où toutes les conventions internationales affichent le Consentement Libre Informé Préalable comme un élément-clé de l'engagement des différentes parties, la prise en compte des visions endogènes des ressources et des territoires des communautés locales apparaît dans ce processus comme un instrument important de dialogue et de concertation. Un instrument qui permettrait aussi de reconsidérer, à la lumière des représentations locales, certaines idées sur ce qu'un développement peut apporter et doit être.

Références

- Bensa A., 2003 – A quoi sert la notion de culture ? In Mokaddem H. (ed.), *Approches autour de culture et nature dans le Pacifique Sud*. Actes du 1^{er} colloque CORAIL. Expressions, Nouméa : 43-57.
- Bonnemaison J., 1981 – Voyage autour du territoire. *L'espace Géographique*, vol. 10, n° 4 : 249-262.
- Bonnemaison J., 1992 – Le territoire enchanté. Croyances et territorialité en Mélanésie. *Géographie et Cultures*, n°3 : 71-88.
- Claval P., 1999 – *La géographie culturelle*. Paris, Nathan Université. 384 p.
- Fox J., J., 1997 – Genealogy and Topogeny: Toward an Ethnography of Rotinese Ritual Place Names. In J.J. Fox (ed.), *The Poetic Power of Place: Comparative perspectives on Austronesian ideas of locality*. Canberra: Department of Anthropology, Comparative Austronesian Studies Project, RSPAS, The Australian National University : 91-102.
- Garanger J., 1972 – *Archéologie des Nouvelles-Hébrides, contribution à la connaissance des îles du centre*. Paris, Société des Océanistes. Publications de la Société des Océanistes 30, 154 p
- Guiart J., 1968 – Des multiples niveaux de signification du mythe. *Archives de Sciences sociales des religions*, vol. 26, n° 1 : 55-71.
- Guillaud D., 2008 – L'archéogéographie : pour une reconnaissance du passé dans l'espace. *EchoGéo* [En ligne], 4 | 2008. URL : <http://echogeo.revues.org/2278> ; DOI : 10.4000/echogeo.2278
- Guillaud D., 2013 – Le temps long des territoires et des patrimoines. Exemples des îles de Siberut et Nias (Indonésie). In : D. Juhé-Beaulaton, M.-C. Cormier-Salem, P. de Robert, B. Roussel (eds), *Effervescence patrimoniale au Sud, entre nature et société*. Marseille, IRD. *Latitudes* 23 : 171-197.
- Herrenschmidt J.-B., 1993 – Territorialité et identité en Mélanésie : enjeux cachés du « développement » ? In D. Guillaud, Ch. Huetz de Lemps, O. Sevin (eds), *Illes rêvées : territoires et identités en crise dans le Pacifique insulaire*. Paris, PUPS : 291-324.
- Leenhardt M., 1971 [1947] – *Do Kamo. La personne et le mythe dans le monde mélanésien*. Gallimard, Paris. 314 p.
- Reeves J., 2000 – Narratives of Differentiation: Muntogat, Rakrak, Sirubeiteteu, and the 'Ideology of Identity' (article 6). In *The anthropology of the Mentawai islands*. <http://www.mentawai.org/6son.htm>
- Vigne E., 1985 – Le temps de l'histoire en question. *Vingtième siècle, revue d'Histoire*, vol. 6, n° 1 : 131-140.
- Wiradnyana K., 2008 – Batu besar di pulau terencil. In : *Nias, dari masa lalu ke masa depan*. Jakarta, BPPPI/ Indonesian Heritage Trust : 91-177.

Le territoire, passeur de sens

Geoffroy De Saulieu

Résumé

Partant de la définition du territoire comme la projection de la culture dans l'espace (Bonnemaison), ce qui en fait le référent direct de l'identité dans bien des sociétés tropicales, ce texte examine les décalages entre une telle représentation, et les exigences d'une vision foncière ou cadastrale attachées aux pratiques du développement. Pour réduire cette fracture, l'archéologie peut contribuer à rendre intelligible le territoire en explorant les trois lignes de force qui le parcourent : celle d'une « *géographie du sacré* » (avec les vestiges géosymboliques ou « points chauds » qui l'animent), celle de l'*ordre sociopolitique* dont rendent compte les trouvailles archéologiques, et celle de la *production*, modelant l'espace et les paysages via les activités qui s'y sont inscrites dans le temps long. Le texte conclut sur les méthodes à déployer pour une telle approche, signalant la nécessité d'une connivence avec le groupe qui nourrit son identité de ce territoire, et au-delà, d'une réappropriation par celui-ci des résultats de l'archéologie.

Mots-clés : archéologie, territoire, identité

*

A propos du territoire

Mon expérience d'archéologue confronté aux réalités physiques et humaines de pays tropicaux m'amène à concevoir le territoire comme un « espace vécu », proche de la définition proposée jadis par Joël Bonnemaison (1981). Ce dernier fait du territoire la projection de la culture dans l'espace, et notamment au sol. J'accepte d'autant mieux que le territoire soit « *discontinu et cloisonné* » et que ses distances ne soient pas objectives, mais « *affectives, structurales et écologiques* » (*ibidem*), que je l'ai expérimenté moi-même. Dans cette perspective, un territoire n'est pas nécessairement un espace clos par une frontière (ce n'est pas la ligne frontière qui crée nécessairement le territoire), mais il peut être un ensemble de chemins ou de rivières navigables, de lieux sa-

crés, de zones de chasse ou de coins de pêche, etc. Bref, les déclinaisons sont nombreuses et ne se traduisent pas uniquement en possession territoriale, mais aussi en parcours épisodiques (tels certains nomades d'Afrique subsaharienne), en chaînes d'espaces complémentaires comme le permet l'étagement altitudinal des Andes (telles la Bosnie de naguère ou les Andes équatoriennes précoloniales), ou en réseaux économiques (telle l'Anatolie de jadis, Courbage, Fargues 1992), etc.

Territoire et foncier, de nouveaux enjeux

Si l'on accepte que « *la culture se projette au sol par le dessin du territoire* » (ibidem), un groupe culturel ne se maintient souvent que tant que sa territorialité est préservée : le territoire est le référent où se conforte l'identité du groupe. Dans cette perspective, la patrimonialisation de certains segments de l'espace (par exemple les réserves biologiques), la définition des territoires indigènes, la divulgation, par les groupements indigènes et/ou politiques, de cartes montrant la dispersion de locuteurs de langues vernaculaires diffusées témoignent d'une nouvelle stratégie cherchant à pérenniser le groupe lui-même, à garder un lien mémoriel avec le sol, plutôt qu'à asseoir une propriété foncière, laquelle est souvent le fruit de l'influence coloniale. De telles affirmations territoriales permettent en premier lieu d'attester de l'emprise culturelle d'un groupe sur un territoire face aux États modernes, et de le sanctuariser. En Amazonie, comme dans de nombreuses autres régions, cette stratégie témoigne d'une crainte de la saturation cadastrale qui, dans certaines zones, a déjà détruit des populations indigènes sous la pression des colons métis, ainsi que d'une volonté de préparer le groupe à tirer profit de l'exploitation de certaines matières premières (pétrole, bois, minerais, pierres précieuses, biodiversité). Dans le royaume d'Oku, au nord-ouest du Cameroun, c'est la saturation foncière qui met en péril le dernier reliquat de forêt africaine d'altitude de la région et appelle sa protection, sous peine de voir disparaître l'eau et les abeilles produisant le meilleur miel du Cameroun.

Toutefois la fixation de ces territoires ne fait que préparer ou entériner la généralisation de la propriété foncière (qu'elle soit collective ou individuelle), de la limite frontière, et de l'expansion du système monétaire qui touche tous les secteurs de la vie quotidienne. Pour beaucoup de sociétés ce changement de fond peut, à terme, mettre en danger un territoire pourtant reconnu : le recul des schèmes d'interprétation du monde de type *animiste* ou *analogique* et l'avancée du *naturalisme* (Descola, 2005) généralisent l'opposition occidentale entre nature et

culture (avec le style d'exploitation qui peut en découler). Paradoxalement, on a souvent l'impression que la création de « réserves biologiques », de « territoires réservés », de « patrimoines culturels » n'en est que l'illustration. Bref, aujourd'hui, comme hier, les dynamiques qui sont au centre des territoires des sociétés traditionnelles sont aussi au centre du destin de la diversité culturelle elle-même.

Le basculement ontologique engagé au niveau du territoire des sociétés traditionnelles est toutefois très inégal suivant les régions et les populations, les contextes nationaux et les tendances préexistantes. Si certains agronomes éprouvent des difficultés à diffuser certaines pratiques plus productives et souvent simples, qu'elles soient anciennes et oubliées, ou bien importées d'autres régions, c'est que le territoire procède aussi d'une vision du monde, et que voir le monde c'est aussi le modeler et construire les paysages (l'inverse est vrai : détruire les paysages déracine les peuples). Nos problématiques tropicalistes tournent donc souvent autour de la question suivante : comment l'histoire même du territoire interfère-t-elle ou interagit-elle avec un certain type de développement ? Caractériser la structure et les dynamiques territoriales, leurs variations dans le temps long, constitue l'objectif phare de mes recherches et permettent de percevoir des mécanismes et des leviers de développement méconnus par les approches uniquement techniques.

Pour une approche ethnologique et géoculturelle en archéologie

Comme le territoire est un système complexe à rendre intelligible, mes enquêtes conjuguent deux problématiques. L'une est ethnoarchéologique : elle consiste à porter un regard de type ethnographique sur les vestiges archéologiques (et à prendre en compte les traditions locales, notamment mythologiques, dans l'étude des sites et des vestiges). L'autre est géoculturelle : il s'agit de montrer tout ce qui traduit la culture dans l'espace, donc pour un archéologue, essentiellement dans le sol et dans les mémoires (mémoire orale, mythes, archives historiques et ethnographiques) (Guillaud 2008).

Ainsi, si une certaine géographie constitue l'approche géoculturelle, l'archéologie lui apporte la diachronie permettant de faire apparaître les pulsations, les tendances (expansion, régression), les ruptures ou les continuités dans la construction d'un paysage.

Ce type de recherche impose de cliver, pour ainsi dire, le territoire

selon des failles touchant à ses structures mêmes :

1- Le territoire sous l'angle des *symboles* : l'espace est ponctué de symboles religieux, mythologiques, il en résulte une « géographie du sacré » :

2- Le territoire sous l'angle du *sociopolitique* : l'espace façonné par l'organisation sociale, le pouvoir, la hiérarchisation, les échanges :

3- Le territoire sous l'angle de l'impératif de la *production* : l'espace est modelé jusque dans son sol et ses réseaux hydrographiques par les activités agricoles, par l'extraction de matière première, par la modification de l'environnement.

Le territoire porteur et rapporteur de symboles

Parmi les discontinuités du territoire vécu, des « points chauds » sont porteurs d'une signification spécifique : en Amazonie, il peut s'agir d'une cascade, d'un arbre exceptionnel, d'un site particulier. Archéologiquement, de nombreux points chauds perdurent : sites d'art rupestre, mégalithes, cimetières, sites archéologiques divers (temples). Ils forment souvent une trame très reconnaissable et facile à cartographier d'un réseau de significations « mort » ou désactivé. L'archéologie sait mettre en œuvre une méthodologie adaptée à l'étude de ces sites suivant leur nature (relevé d'art rupestre, relevé architectural, chantier de fouilles, etc.) et permet souvent de mettre en évidence des complémentarités ou des redondances : tel site d'art rupestre reprend tel motif caractérisant un autre site, telle tombe conserve tels objets renvoyant à telle activité cérémonielle, etc.

Suivant les régions, il n'est pas rare de trouver des survivances ou des récupérations de segments de sens, des récits conservés et/ou réinterprétés dans la mémoire culturelle. Ainsi, le site de Mangurcu en Amazonie équatorienne, à travers le récit d'un passé mythique décrivant le combat de deux générations de peuples civilisateurs, conserve la mémoire d'un centre de peuplement de première importance abandonné depuis bien plus de 500 ans (Duche Hidalgo, Saulieu 2009). Ce site archéologique, aujourd'hui bien identifié, est au centre de tout un réseau de références mythologiques et étimologiques concernant d'autres sites archéologiques (notamment d'art rupestre) ainsi que d'autres lieux naturels (rochers, collines).

Il est d'ailleurs frappant de constater que bon nombre de sites archéologiques sont connus et considérés comme des lieux particuliers, souvent habités par des entités surnaturelles. Ils font partie du réseau de géosymboles actifs, et marquent ainsi la continuité territo-

riale. En ce sens, le territoire porte des symboles, mais aussi en rapporte à la surface, pour ainsi dire, car il s'agit parfois de sites redécouverts à l'occasion d'une chasse ou d'une excursion. J'ai souvent été frappé de constater en exhumant ou en étudiant des vestiges provenant de cultures beaucoup plus anciennes et parfois sans filiation avec les cultures actuelles, qu'ils sont encore confusément reconnus comme « efficaces¹ » (Testart 2006) par les habitants. Aussi voit-on comment un territoire actuel est capable de se réapproprier des fragments provenant de système anciens et oubliés, de réinventer un sens, ou même de comprendre à nouveau des symboles très anciens. On comprend combien une approche archéologique peut consolider la lecture d'un territoire mis en danger par les sociétés modernes qui inclinent à ne juger qu'à travers le « patrimoine matériel » (avec une difficulté parallèle à défendre le « patrimoine culturel immatériel »).

La lecture du social dans les traces archéologiques

La prospection archéologique, la réalisation de transects, la reconnaissance aérienne, la photo-interprétation sont autant de méthodes permettant de dresser une cartographie des sites, de repérer leur éventuelle constitution en réseau (importance des chemins) et leur hiérarchisation, comme cela a pu être mis en évidence, par exemple, par différentes équipes en Amazonie bolivienne et brésilienne (Walker 2008, Heckenberger 2005). L'étude de la structure des habitats (dispersés/regroupés), l'agencement des villages, l'existence de places et de maisons communes, la disposition intérieure des habitats, l'étude de la répartition spatiale des différentes activités permettent d'augmenter chaque fois la résolution de l'étude. Par ailleurs, on sait aussi que l'espace social se fige dans l'au-delà de la tombe (dominant/dominé, riche/pauvre, morts d'accompagnement, dépôt de mobilier...) et dans certaines pratiques de prestige s'inscrivant, ou non, dans le cadre de la vie quotidienne, tel le mégalithisme à Nias (Indonésie) qui est disposé à l'intérieur des villages, à proximité des maisons des donateurs de fêtes (Ziegler, Viaro 1999). Si l'on peut induire à partir des traces d'inégalité sociale que les distances sociales s'inscrivent volontiers dans le territoire, on peut également aborder cette idée par le biais des échanges commerciaux, à petite et grande échelle, de matériaux banals, rares ou exotiques, témoignant d'une course au prestige, tels certaines armes, outils, et

1. On pourrait même dire « religieux » au sens antique du terme car ils créent du lien avec le passé et avec l'au-delà.

parures laissant une bonne empreinte archéologique. L'expression sociale la plus aisée à saisir est sans doute l'existence de styles et de groupes céramiques, dessinant des regroupements anciens qui n'ont certes pas tous été à caractère ethnique au sens étroit du terme, mais ont eu peu ou prou une portée culturelle.

La conjonction de ces différentes méthodes permet de mettre en relief les vestiges matériels des affirmations identitaires, parfois des « effets de frontière » (affirmation exagérée des différences matérielles au contact entre différents groupes), mais aussi des convergences ou des ruptures, suivies d'une refonte du système.

En ce qui concerne l'expression de la sécurité et de l'identité, il est fréquent que le groupe culturel soit repérable par une expression politique (royaumes, chefferies, démocraties élémentaires) avec une assise territoriale, mais il existe aussi des cas de refus d'expression politique (Clastres 1974, Descola 1986), l'un des cas extrêmes qui apparaît « en creux » dans les données archéologiques. Les variations, les choix politiques et stratégiques, les circonstances modèlent donc un certain type de territoire (par exemple présence ou non de fortifications). Néanmoins, s'il y a une spécificité de l'espace suivant les cultures, il est délicat pour un archéologue de les interpréter, faute de données anthropologiques parallèles : mieux vaut étudier en premier lieu leur mise en place et noter les variations dans le temps ! Citons l'exemple des champs surélevés souvent interprétés en Amérique du Sud dans les années 1950 à 1970 comme les vestiges d'État centralisé à cause de leur étendue et de leur cohérence. Les études ethnoarchéologiques postérieures, et des fouilles minutieuses ont totalement infirmé ces vues (Valdez 2006).

Le territoire façonné

L'archéologie tropicaliste sud américaine est peu à peu sortie d'une longue période où une certaine anthropologie soumettait étroitement le développement des sociétés aux conditions de la production agricole (le meilleur exemple reste l'archéologue Betty Meggers avec son ouvrage de 1971 dont le titre en dit long : *Amazonie : l'homme et la culture dans un paradis trompeur*). Des contraintes écologiques, liées à la lixiviation et à l'épuisement des sols tropicaux, perçues comme insurmontables et déterminantes, auraient limité leur développement. Aujourd'hui, l'on sait que de nombreuses pratiques ont été mises en œuvre pour dépasser ces problèmes et que de fortes densités démographiques et des développements culturels brillants ont existé en Amazonie aux périodes précoloniales. C'est pour cette raison que depuis vingt

ans, des archéologues tropicalistes prêtent une attention plus particulière à l'étude des terres agricoles. Les populations ont fortement investi dans les méthodes permettant une agriculture intensive durable : incendies et abattis-brûlis, champs surélevés et autres aménagements hydrauliques, apport artificiel de limon, aménagements pour les communications (chemins et canaux), aménagements pour la pêche, agroforesterie² (Balée 1993, Balée & Erikson 2005). Les *terra preta*³/*mulata* témoignent du succès de ces techniques. Aux pratiques agricoles il faut aussi ajouter les pratiques extractives (Testart 1985) de matières premières (terre pour la céramique, pierre et minerais pour les outils et les parures, etc.) et de collecte (cueillette, chasse, etc.) laissant une empreinte directe et indirecte, notamment dans les diagrammes polliniques. Malgré l'investissement très élevé en travail de la plupart de ces transformations du paysage, elles ne sont pas nécessairement, comme nous l'avons déjà souligné, le fruit d'une politique d'État et de planification. Elles représentent plus souvent l'enchaînement de génération en génération de pratiques pragmatiques, parfois à caractère communautaire, cherchant à optimiser les ressources suivant une certaine vision du monde. L'étude de leur mise en place, dans le temps long, permet de toucher du doigt l'un des éléments les plus déterminants de la fabrique du territoire, car une vision du monde transformant le monde est elle-même façonnée par son paysage, et nourrie par son terroir.

Perspectives

Ce programme d'une archéologie en milieu tropical à l'IRD possède aussi un aspect résolument ouvert et se veut transposable à diverses aires géographiques. En fonction des situations, cette

2. Nombreuses sont les techniques qui pourraient être réactivées et (ré)introduites, d'autant que certaines pourraient jouer un rôle de premier plan pour séquestrer le carbone dans le sol, atténuer la saturation cadastrale grâce à l'intensification agricole, ainsi que pour maintenir une certaine biodiversité ; mais comme nous l'avons souligné plus haut, les succès de ce genre de tentatives sont très inégaux, en grande partie car elles ne font pas ou plus sens immédiatement dans la culture.

3. Terme brésilien signifiant terre noire et que l'on appelle en français « sol anthropogénique ». Il s'agit de sols fabriqués par l'activité humaine. Ce sont donc des sites archéologiques issus de la concentration des déchets et notamment de charbon (pouvant atteindre 30% de la composition). Ces terrains sont connus depuis longtemps pour leurs hauts rendements agricoles, contredisant les principes d'une certaine écologie culturelle affirmant que la fragilité des sols tropicaux rend l'agriculture intensive impossible, et donc l'émergence de sociétés dites « complexes » à forte densité démographique improbable (Meggers 1971). Comme toutes les terres anthropogéniques sont des sites archéologiques, mais que tous les sites archéologiques ne sont pas des terres anthropogéniques, on comprend que ce phénomène est lié à des activités spécifiques de certaines cultures. Leur formation est extrêmement lente (on propose dans certains cas 1 cm par siècle) et témoignent donc d'une pratique dans le temps long (Erickson 2008).

approche implique évidemment différentes méthodes qu'offrent les disciplines archéologique et anthropologique. Les terrains tropicaux, en raison de leur difficulté propre (compréhension des populations locales, difficultés d'accès, risques sanitaires, conservation des restes archéologiques), rendent souvent nécessaire cette diversité méthodologique.

Les paramètres historiques et culturels d'une région comme l'Afrique centrale atlantique, quoique totalement différents de ceux de l'Amérique tropicale, sont également intéressants à rappeler. À la présence assez précoce de la métallurgie du fer (dès le premier millénaire avant notre ère au moins) (Oslisly 1998, Zangato 2007) entraînant une emprise forte sur un espace dont les données climatiques et environnementales ont beaucoup fluctué durant les derniers millénaires, s'ajoute une complexité culturelle où l'on voit, entre autres, se côtoyer des populations de chasseurs-cueilleurs forestiers, des populations lignagères d'agriculteurs sédentaires (en savane et en forêt) et d'éleveurs. Sans entrer dans le détail ethnographique, l'on trouvait encore récemment des sociétés acéphales, des chefferies, des royaumes et même des empires en périphérie de la région, vivant dans une certaine complémentarité doublée d'une concurrence forte (migration, rivalité, conquête, domination, acculturation et traite esclavagiste). Ces forces se sont contrariées et combinées dans la mise en place des territoires culturels, qui en conservent les multiples traces. Autant d'infrastructures, inscrites dans le sol et les mémoires, et qui précèdent les États modernes d'Afrique centrale, perdurent aujourd'hui jusque dans les quartiers des grandes villes, et génèrent des dynamiques sociales complexes comme l'avait déjà perçu Balandier en 1963, comme la re-territorialisation.

Pour un sujet tel que celui-ci, il est évidemment nécessaire de travailler avec les instances locales, qu'elles soient civiles (services du patrimoine, municipalités, etc.), pédagogiques (écoles, musées, parcs) ou ethniques (confédérations indigènes, chefs de famille, personnes âgées, chamans). Cet impératif n'est pas seulement légal, mais surtout indispensable pour obtenir des résultats : comment lire en effet un territoire sans la connivence de ses habitants ? Mais il serait faux de penser que cette archéologie se contente d'utiliser les populations locales. Ce qui caractérise une telle démarche est sa préoccupation de tracer un lien entre l'histoire du paysage et le territoire comme ancrage de l'identité. Par conséquent, la pertinence finale de la lecture appartient au groupe qui nourrit son identité de ce territoire, et qui l'investit de cette identité même. Le résultat n'est

abouti que si le groupe fait sienne cette lecture, et c'est bien en ce sens que l'archéologie expérimentée à l'IRD est exceptionnelle. Alors qu'aujourd'hui le territoire se formalise de plus en plus dans le cadre des États modernes, c'est de cette articulation entre les lieux du passé et les structures de la modernité que les populations tireront, ou non, un bénéfice de leur héritage.

Références

- Balée W., 1993 – Indigenous Transformations of Amazonian Forests: an Example from Maranhão, Brazil. *L'Homme*, n°126-128 : 231-254.
- Balée W., Erikson C., (dir.), 2005 – *Time and complexity in historical ecology. Studies in the neotropical lowlands*, Columbia University Press, New York.
- Bonnemaison J., 1981 – Voyage autour du territoire. *L'espace Géographique*, n°4 : 249-262.
- Clastres P., 1974 – *La Société contre l'Etat*, Minuit, Paris.
- Courbage Y., Fargues Ph., 1992. *Chrétiens et juifs dans l'Islam arabe et turque*. Fayard, Paris.
- Descola Ph., 1986 – *La Nature domestique. Symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar*, Editions de la Maison des sciences de l'homme, Paris.
- Descola Ph., 2005 – *Par-delà nature et culture*, nrf, Gallimard, Paris.
- Duche Hidalgo C., Saulieu G. de, 2009 – *Pastaza precolombino. Datos arqueológicos preliminares con el catálogo del Museo etno-arqueológico de puyo y del Pastaza*, Abya-Yala, Quito.
- Erickson C., 2008 – Amazonia: The Historical Ecology of a Domesticated Landscape, in *Handbook of South American Archaeology*, H. Silverman & W. Isbell ed., Springer, Washington : 157-184.
- Guillaud D., 2008 – L'archéogéographie : pour une reconnaissance du passé dans l'espace. *EchoGéo* (en ligne), n°4. URL : <http://echogeo.revues.org/2278>
- Heckenberger M., 2005 – *The Ecology of Power. Culture, Place and Personhood in the Southern Amazon A. D. 1000-2000*, Routledge, New York.
- Meggers B., 1971 – *Amazonia : Man and Culture in a Counterfeit Paradise*, Aldine, Chicago.
- Oslisly R., 1998 – Hommes et milieux à l'Holocène dans la moyenne vallée de l'Ogooué (Gabon). *Bulletin de la SPF*, 95-1, 1998 : 93-105.
- Testart A., 1985 – *Le communisme primitif : économie et idéologie*, Maison des sciences de l'homme, Paris.
- Testart A., 2006 – *Des dons et des dieux. Anthropologie religieuse et sociologie comparative*, nouvelle édition entièrement révisée et complétée, Errance, Paris.
- Valdez F. (dir.), 2006 – *Agricultura Ancestral Camellones y Albarradas. Contexto social, usos y retos del pasado y del presente*, Abya Yala, CNRS, IFEA, IRD, Quito.
- Walker 2008 – The Llanos de Mojos, in *Handbook of South American Archaeology*, H. Silverman & W. Isbell ed., Springer, Washington : 927-940.
- Zangato E., 2007 – *Les ateliers d'Oboui. Premières communautés métallurgistes dans le nord-ouest du Centrafrique*, Ed. Recherche sur les Civilisations, Paris.
- Ziegler A., Viaro A., 1999 – Les pierres du pouvoir. Statuaire et mégalithisme de Nias, in J.-P. Barbier, *Message de pierre. Statue et sculpture de l'Indonésie primitive dans les collections du musée Barbier-Mueller*, Skira, Genève : 35-78.

Paysages gravés : Approche comparée de l'art rupestre au sud de la Méditerranée (Égypte/Maroc)

Gwenola Graff, avec
Laurent Audair, Abdelhadek Lemjidi, Abdelhadi Ewague, Romain Simenel¹,

Résumé

Cette approche pluridisciplinaire (archéologie, écoanthropologie, paléoécologie, géographie) s'appuie sur la comparaison de plusieurs sites de gravures (dans le Haut-Atlas et la vallée du Draa au Maroc, dans le Wadi Abu Subeira en Égypte) pour analyser l'évolution sur le temps long de l'expression rupestre en relation avec celle des contextes socioécologiques. Les gravures rupestres, en tant que témoignages historiques réservant souvent une large place aux représentations animales et aux activités se déroulant dans les marges désertiques, sont pourtant en mesure d'apporter une contribution importante à la compréhension des relations homme-environnement sur le temps long : adaptation, transformation, résilience des systèmes socioécologiques (Folke *et al.*, 2010). Le présent projet s'inscrit dans une perspective d'écoanthropologie historique (histoire écologique de l'homme) à l'échelle de la région sud méditerranéenne et tire son originalité d'une démarche interdisciplinaire. Il s'intéresse à la fois aux environnements passés et aux contextes contemporains souvent négligés par les programmes archéologiques : les représentations locales de l'art rupestre et les traditions orales, les contextes agropastoraux et géographiques actuels...

**Mots-clés : Art rupestre, Sahara, Archéologie du paysage,
Anthropologie de l'image.**

1. Respectivement : Géographe, IRD, LPED - LMI MédiTerr ; Archéologue, Centre National du Patrimoine Rupestre (CNPR)-(Maroc) ; Doctorant, Université Cadi Ayyad, Marrakech (Maroc) ; Ethnologue, IRD, LPED - LMI MédiTerr.

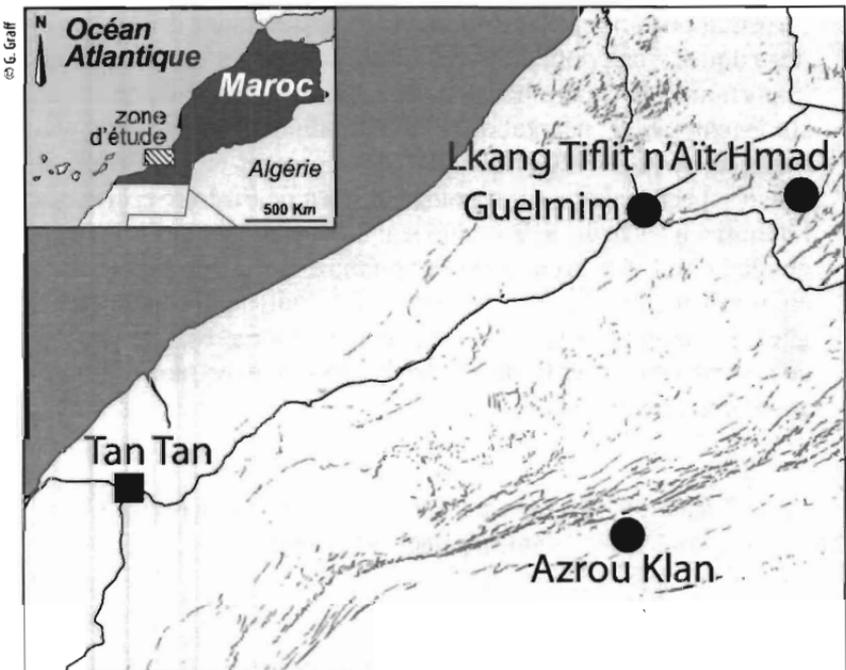
Les gravures rupestres ont donné lieu à une importante littérature archéologique le plus souvent spécialisée selon les périodes chronologiques (Paléolithique, Néolithique, Âges des métaux, etc.).

Le projet privilégie l'étude de sites où la production rupestre a débuté au cours de la Préhistoire récente, et se poursuit toujours aujourd'hui, afin de mettre en évidence les processus de continuité, ruptures, transformations de l'expression rupestre en relation avec son contexte écoanthropologique. Est proposée l'analyse comparée de sites représentatifs appartenant :

1 - aux deux principaux ensembles rupestres du sud du Maroc, le Haut Atlas et la région présaharienne (vallée du Draa) ;

2 - à l'ensemble rupestre du Wadi Abu Subeira en Égypte, au nord-est d'Assouan.

Dans ces deux régions sud-méditerranéennes appartenant à l'aire culturelle sémitique (arabo-musulmane), placées dans des conditions écologiques comparables (domaine bioclimatique aride à semi-aride), les modes d'organisation sociale et politique, les rapports au pouvoir ont connu des évolutions divergentes au cours de l'histoire : une organisation sociale segmentaire et le pouvoir diffus des tribus



Les sites de gravures rupestres dans le sud marocain.

berbères agropastorales qui a perduré jusqu'à une époque très récente dans le sud du Maroc ; un pouvoir étatique très centralisé aux mains du pharaon en Égypte, qui s'est étendu dès la fin du IV^e millénaire dans la vallée du Nil. Les populations bédouines de la région d'Assouan ont été sédentarisées de force dans les années 1960 par la volonté de Nasser, pour mieux les contrôler. Dans quelle mesure l'expression rupestre contribue-t-elle à la connaissance de ces trajectoires historiques et des relations à l'environnement qui leur sont associées ? Tel est l'enjeu de l'approche comparative que nous conduisons.

Le plateau du Yagour (Haut Atlas marocain)

Le plateau du Yagour dans le Haut Atlas abrite un des principaux sites rupestres de l'âge des métaux au Maghreb. Il présente un intérêt majeur dans le cadre du projet. Le contexte pastoral (transhumances estivales sur les alpages) et culturel (berbère) semble en effet présenter dans cette région montagneuse une continuité remarquable sur le temps long. La production rupestre s'étale sur une très longue période (au moins depuis l'âge des métaux jusqu'aux périodes dites libyco-berbère et islamique) mais les images gravées les plus récentes n'ont guère retenu l'attention des archéologues. Une recherche récente (Auclair & Alifriqui 2012) suggère l'hypothèse d'un lien étroit entre production rupestre et pratiques pastorales :

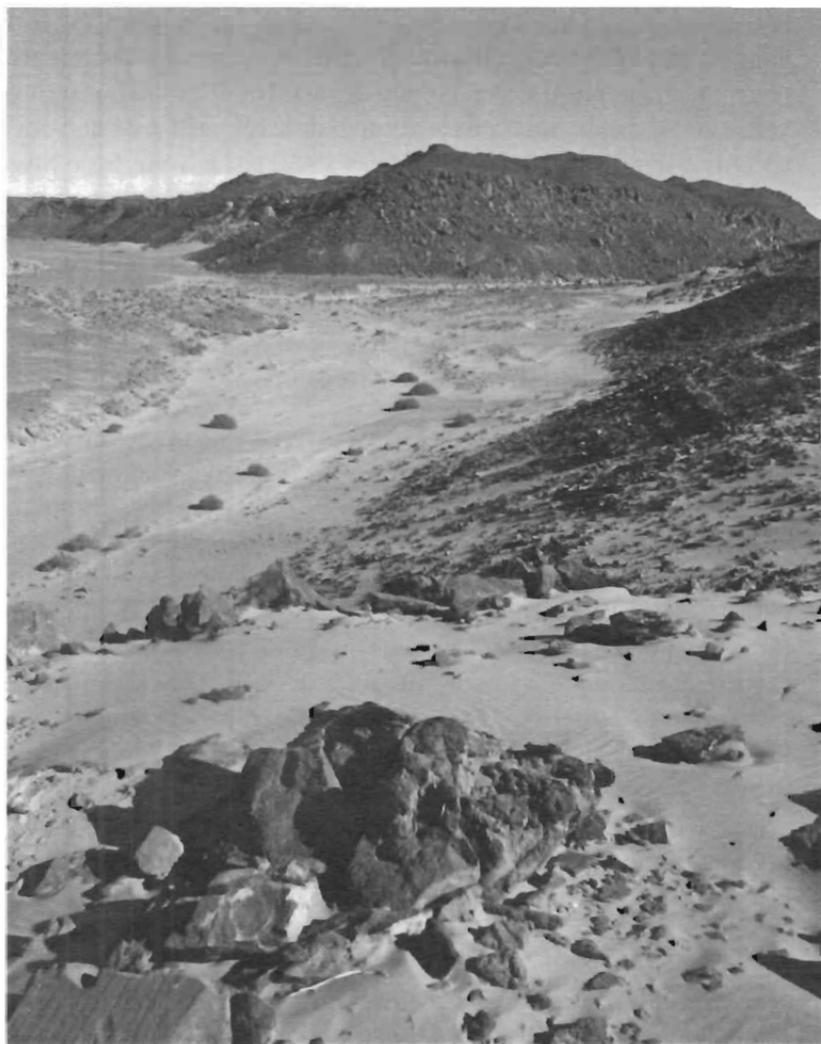
1 - les gravures sont souvent localisées sur les meilleurs pâturages d'altitude gérés en Agdal (territoire pastoral mis en défens au printemps par les communautés locales), à plus de 2000 mètres d'altitude :

2 - du point de vue du rapport à l'environnement, les thèmes gravés montrent une certaine continuité avec les pratiques rituelles et symboliques contemporaines observées dans l'Agdal (le thème de la pluie et de la fécondité par exemple) ;

3 - l'apparition des gravures sur les alpages de l'Atlas coïncide avec le dernier épisode d'aridification du Sahara² qui a entraîné un fort accroissement de la concurrence pour l'accès aux ressources pastorales. La localisation des gravures — à proximité des bergeries, des « frontières » territoriales et des limites de bassins versants (cols) — suggère un lien étroit entre production rupestre et processus d'appropriation des ressources.

2. A partir de -2500 av. JC.

© G. Graff



Plateau du Yagour, Haut Atlas marocain.

La vallée présaharienne du Draa (sud marocain)

Dans la vallée du Draa, la production rupestre, très abondante, est dominée par les figurations animales de la fin du Néolithique (à partir du III^e millénaire). L'expression rupestre y perdure cependant sur une longue période, jusqu'à l'époque libyco-berbère et au-delà dans certains sites (Draa moyen). La région a connu une importante phase

de désertification au cours des cinq derniers millénaires, conduisant à l'assèchement du fleuve Draa et de ses affluents. Comme dans le Haut Atlas, les sites rupestres apparaissent étroitement associés à la présence de l'eau et à l'abondance relative des ressources (oasis actuelles et anciens cours d'eau). De plus, les gravures semblent marquer des voies de passage, les carrefours et les axes de circulation (débouchés des vallées), mais aussi les limites et les « frontières » territoriales, tout au long de la vallée du Draa et de la crête rectiligne du Jbel Bani où sont localisées les principales concentrations. Les principaux sites rupestres s'égrènent tout au long de la frontière méridionale du Maroc (oued Draa), zone de rencontre des populations pastorales nomades du Sahara avec les populations agropastorales berbérophones et sédentaires. De nombreux sites gravés du Draa ont fait l'objet de publications et de relevés plus ou moins complets.

Nous proposons de concentrer notre attention sur un site majeur du bas Draa, qui n'a jamais fait l'objet d'une étude approfondie jusqu'à présent : la dalle gravée d'Azrou Klane (entre Guelmim et Tan Tan). Il s'agit d'une seule dalle de plus de 140 m de long dans le lit d'un ancien oued, recouverte de centaines de gravures montrant des superpositions d'au moins trois périodes d'activité : néolithique (style comparable au Bovidien du Sahara central), protohistorique (style libyco-berbère) et subcontemporaine. La densité et la concentration des représentations y sont remarquables. Un relevé numérique complet d'une grande précision est en cours pour toute la dalle, en tenant compte de toutes les périodes représentées. Des technologies innovantes de relevé numérique sans contact avec les gravures sont testées et mises au point sur ce site par notre équipe.

Le site est également un point de convergence annuel pour les différentes fractions de la tribu des Aït Oussa qui occupe le territoire.

Le site rupestre du wadi Abu Subeira (sud Égyptien)

Le site du *wadi* Abu Subeira présente une configuration unique, puisque cette vallée désormais sèche permettant de passer de la vallée du Nil à la Mer Rouge, à hauteur de la 1^{re} cataracte, est ponctuée de stations rupestres datant du Paléolithique supérieur (environ -20 000 av. J.-C.) jusqu'à l'époque contemporaine. Le site fait partie de cette aire appelée « Lascaux on the Nile » (Storemyr *et al.*, 2008). On y trouve des gravures paléolithiques, prédynastiques (4^{ème} millénaire av. J.-C.), pharaoniques (- 3000 à - 300 av. J.-C.), hellénistiques (- 332 à -30



Ensemble rupestre du Wadi Abu Subeira (en hachuré)

av. J.-C.), romaines (- 30 av. J.-C. au IV^e siècle apr. J.-C.), médiévales et contemporaines. Les terrasses des *wadis* présentent également des vestiges de sites d'habitat du Paléolithique moyen et supérieur, et du Mésolithique. Cette extraordinaire continuité de l'activité rupestre dans le *wadi* en fait tout son intérêt dans le cadre du projet. A l'heure actuelle, au terme de deux campagnes de prospections, plus d'une centaine de sites ont été relevés tant pour les stations rupestres (à dominante prédynastique) que les structures d'habitat et au moins une sépulture.

Durant cette très longue période d'activité rupestre, deux phases climatiques se succèdent et sont déterminantes pour l'occupation humaine. Le Paléolithique Moyen est la période la plus humide pour la région. Au Paléolithique Final, l'entrée de la vallée était inondée en partie du fait du niveau beaucoup plus haut du Nil. A l'époque prédynastique, (IV^e millénaire) période dont datent la majorité des gravures de la vallée, il s'agissait d'une zone de chasse steppique. Le *wadi* peut encore être ponctuellement en eau, une fois tous les 10 ans environ. Cette phase est celle de l'aridification connue au début



Gravures anciennes, Wadi Abu Subeira, Egypte.

de l'Holocène et particulièrement sensible à partir du IV^e millénaire. Les plateaux environnants deviennent alors inhospitaliers et les cours d'eau tendent à s'assécher. La grande faune africaine encore présente dans la région migre vers le sud. Elle était présente dans l'art rupestre par les représentations de girafes, d'autruches et d'éléphants.

L'embouchure du *wadi*, irriguée, est aujourd'hui habitée par une population d'origine bédouine (tribu des Ababda) qui est l'auteur des gravures contemporaines. Après les épisodes pluvieux, la vallée est utilisée comme parcage pour les dromadaires.

La disposition des stations rupestres témoigne d'un marquage et d'un maillage du territoire. Ce sont les embranchements des diverticules et les éminences dans le paysage qui ont été choisis par les graveurs. Les thématiques iconographiques attestent de l'importance de l'appropriation des richesses à laquelle le *wadi* donne accès : représentations de bateaux et de caravanes de chameaux qui évoquent le passage vers la Mer Rouge ainsi que des scènes de chasse des animaux sauvages du désert.

Dans le Haut Atlas (alpages d'altitude), dans la région présaharienne du Maroc (la vallée du Draa) comme dans la région assouani en Égypte, la localisation géographique des sites gravés suggère l'hy-

pothèse d'une logique de marquage territorial et d'appropriation des ressources (cynégétiques, agropastorales, commerciales) depuis une époque fort lointaine.

Il ne faut pas négliger le fait que graver puisse servir à humaniser un territoire, plutôt hostile ou inhospitalier comme la haute montagne ou le désert, aux limites des zones habitables³. Il s'agit de s'approprier une zone extérieure, marginale, où on ne reste pas. Cette notion de passage, dans tous les sens de son acception, nous semble cruciale pour comprendre ces manifestations rupestres. Le marquage est répété pour perpétuer cette emprise humaine sur ce qui appartient au monde sauvage, désordonné, potentiellement dangereux et cette mainmise est réactualisée régulièrement. Chaque phase d'activité rupestre donne une plus grande profondeur temporelle à cet ancrage. Le paysage gravé est un palimpseste toujours repris.

L'étude comparée de ces divers sites rupestres dans des contextes similaires (pastoraux) permet à un premier niveau de mesurer la continuité des systèmes écoanthropologiques, venant ici enrichir les approches des héritages, et alimenter tout un questionnement sur les éléments transmis, transformés, récupérés, ou oubliés. Parallèlement une telle étude fournit des marqueurs intéressants, en particulier les représentations de la faune, pour attester des changements des relations entre l'homme et son environnement. Elle relève aussi les aspects cognitifs liés aux productions rupestres: que figure t-on sur les supports rocheux, quels éléments en particulier sont choisis pour de telles représentations et quelles sont les modalités de cette transposition (stylisations, abstraction, etc) ? Un autre aspect intéressant de cette étude est celui de la construction à la fois patrimoniale et identitaire autour des ces territoires marginaux, peu utiles économiquement mais très investis sous ce point de vue. Seule l'approche interdisciplinaire permet de donner à cette question la profondeur suffisante pour sortir des inventaires de sites et d'un patrimoine archéologique perçu uniquement comme un élément à protéger ; elle restitue à ce patrimoine son sens social, ses significations et sa dynamique.

3. Anati 2006: 103: « en général, l'art rupestre se fait même plus rare là où la population est plus concentrée »

Références

- Anati E. 2006 – Structure de l'art et structure de l'esprit. *Diogenè* n°214: 95-105.
- Auclair L., Alifriqui M. (dir.) 2013 – *Agdal. Patrimoine socio-écologique de l'Atlas marocain*. IRD-IRCAM édés., Rabat, 680 p.
- Auclair L., Ewague A. & Lemjidi A. 2013 – Paysages gravés : 4000 ans de transhumance dans les alpages du haut atlas (Maroc). (In) Anati E. (ed). *XXVe symposium du Valcamonica. Centro Camuno Di Studi Preistorici*. Septembre 2013. Capo di Ponte (Italia).
- Baines J. 2007 – *Visual and written culture in ancient Egypt*. Oxford university Press, 440 p.
- Berque A. 2008 – *La pensée paysagère*. Archibooks. Paris, 111 p.
- Blondel J., 2006 – The «design» of mediterranean landscapes: a millennial story of human and ecological systems during the historic period. *Human Ecology* 34: 713-730.
- Descola P., 2005 – *Par-delà nature et culture*. Gallimard, Paris, 618 p.
- Diamond J., 2000 – *De l'inégalité parmi les sociétés*. Gallimard, Paris, 492 p.
- Folke, C., S. R. Carpenter, B. Walker, M. Scheffer, T. Chapin and J. Rockström. 2010 – Resilience thinking: integrating Resilience, Adaptability and Transformability. *Ecology and Society* 15(4):20. [online] URL <http://www.ecologyandsociety.org/vol15/iss4/art20/>
- Gatto M.C., Hendrickx S., Roma S. & Zampetti D. 2009 – Rock art from West Bank Aswan and Wadi Abu Subeira. *Archéo-Nil* 19: 151-168.
- Graff G. 2013 – *Construire l'image - Ordonner le réel. Les vases peints du IVème millénaire en Egypte*. Errance, Paris, 151 p.
- Graff G. & Kelany A., 2013 – Paysages gravés : la longue continuité du Wadi Abu Subeira (Région d'Assouan, Egypte). (In) Anati E. (ed). *XXVe symposium du Valcamonica. Centro Camuno Di Studi Preistorici*. Septembre 2013. Capo di Ponte (Italia): 315-324.
- Graff G., Kelany A. & Bailly M. (sous presse) – Prospections dans le secteur Est du Wadi Abu Subeira : Premiers résultats et perspectives. (In); Jimenez-Serrano A. & Pilgrim C. (eds), *Volume d'Hommage à M. el-Bialy*.
- Korsholm Nielsen H. C. 2004 – Tribal Identity and Politics in Aswan Governorate. (In): Hopkins N. & Saad R. (eds). *Upper Egypt. Identity and changes*. The American University in Cairo Press: 213-232.
- Le Quellec J.-L. 1999 – Répartition de la grande faune africaine sauvage dans le nord de l'Afrique durant l'Holocène. *L'Anthropologie* 103, n°1: 161-176.
- Rodrigue A. 1999 – *L'art rupestre du Haut Atlas marocain*. L'Harmattan, Paris, 420 p.
- Simenel R. 2010 – *L'origine est aux frontières. Les Aït Ba'amran, un exil en terre d'arganiers (Sud Maroc)*. CNRS, Paris, 327 p.
- Salih A. et al., 1998 – L'aire rupestre de l'Oukaïmeden, Haut Atlas, Maroc. Occupation humaine et économie pastorale. *Beiträge Zur Allgemeinen Und Vergleichenden Archäologie*. Band 18, Mainz: 253-295.
- Storemyr P., Kelany A., Negm M.A. & Tohami A. 2008 – More 'Lascaux along the Nile'? Possible Late Palaeolithic rock art in Wadi Abu Subeira, Upper Egypt. *Sahara* 19: 155-158.
- Todd E. 2011 – *L'origine des systèmes familiaux*. Tome 1. L'Eurasie. Gallimard, Paris, 755 p.

Vers une archéologie plurielle ?

Alain Marliac

Résumé

Hors Occident où la scolarisation a plus ou moins éradiqué les savoirs traditionnels ancestraux, plusieurs formes de passés s'opposent de nos jours dans la vie de beaucoup de peuples de pays en voie de développement. Celui fabriqué sur un temps linéaire par les sciences dont l'archéologie, celui temporellement vague, plus identitaire, hérité de la tradition (légendes et mythes) et ceux créés par les différents groupes de ces peuples puisant selon leurs besoins et leurs valeurs dans le premier, au fur et à mesure de l'introduction de l'archéologie chez eux. Il revient aux archéologues, aux anthropologues et aux politiques de veiller, puisque ces différents savoirs répondent à des sollicitations inévitables et diverses, à leur équilibre critique comme à leur libre circulation.

Mots-clés : passé, développement, savoir scientifique, savoir ordinaire, croyance, Nord-Cameroun, Âge du Fer.

« Qui pourrait se mesurer à son passé sans les archéologues et les historiens ? » (Latour 2006 : 202)

De nos jours la présentation du passé (ou des passés pour chacun de nous) est éclatée en discours et récits de toutes sortes, scientifiques ou autres (Marliac 2011b). Leur base est constituée en partie par ce qu'on appelle le patrimoine, depuis les objets ostensifs (sites, artefacts, paysages et monuments), jusqu'aux pratiques, coutumes et théories, objets dits performatifs. Tous ces discours, fondés sur telle ou telle vision du monde, sont le fruit d'un traitement particulier de ce passé-patrimoine comme ont pu le montrer les différentes versions, déclarations et débats au sujet de revendications telles : *nos ancêtres les Gaulois* (Demoule 2012), *nos ancêtres les Égyptiens* (Diop 1954, 1967, 1981), *notre ancêtre Lucy*, ou de l'identification de Great Zimbabwe.

Ce traitement consiste en l'adaptation/juxtaposition/mélange/traductions réciproques/associations, etc., de tous les éléments disponibles, qu'ils viennent de l'archéologie, de l'histoire, des coutumes, légendes ou de rêves et imaginations diverses. On a un aperçu de ce traitement (ses fondements et ses objectifs : la théorie) à travers la façon dont l'histoire est enseignée aux enfants ou racontée aux adultes (manuels, textes, expositions, iconographies, films), selon les époques et les pays. Par exemple, l'histoire est dispensée en Israël selon deux enseignements parallèles qui ne communiquent pas : les départements d'Histoire juive¹ et ceux d'Histoire générale.

Le passé ne nous est pas donné avec nos gènes. Nous l'apprenons avec, de proche en proche, celui des autres, à travers la langue maternelle et il est distribué par éléments de savoirs plus ou moins organisés en récits plus ou moins rationalisés selon des cercles qui vont s'élargissant ou pas : famille, alliés et amis, métier, village, ville, etc. (c'est ce que j'avais appelé jadis, le *Passé simple* ; Marliac 2001) ; puis éventuellement, école, lycée, et enfin : catéchisme, madrasa, yeshiva, école du Parti, ashram, clubs, sectes, sociétés secrètes, initiations et aussi médias.

La vision du passé fournie par l'archéologie a mis des décennies à pénétrer jusqu'aux recoins de nos provinces et des savanes africaines (Thiaw 2003). Ainsi, bien après la naissance de l'archéologie préhistorique comme science (Laming-Empeire 1963), Michel Serres (1994 : 34) note que « *les villageois et métayers de mon enfance dans le Quercy ou la moyenne Garonne n'avaient jamais participé à l'histoire², qu'ils ne cherchaient pas à comprendre par pur désintéret ou qu'ils ne rencontraient que par la conscription et le service militaire, implacablement haï³* ». Qu'était le passé dans leurs têtes ? Quel passé porte sens pour tel ou tel individu ou tel ou tel groupe ? « *How did ancient cultures make do with their pasts and their identities before the coming of archaeology (in precolonial times)* » ? (Marliac 2011a).

1. Délivrant un enseignement appuyé sur les thèses essentialistes juives bâties entre le 19^e et le 20^e siècles (Sand 2010 : 48).

2. (années 1930-40). Dont ils avaient été néanmoins les acteurs/objets inconscients...

3. Michel Serres n'a jamais conduit - à ma connaissance - d'enquête ethnographique sur ces villageois et leurs traditions orales (leur participation à l'Histoire)...

L'Histoire

La masse de connaissances construites par l'Histoire (les disciplines historiques modernes), sa situation monopolistique comme « science », de même que la *théorie* qui les présente et les organise, dépassent toute autre connaissance, d'où la citation posée ici en exergue rappelant par qui, d'abord, est construit le passé-patrimoine : ce sont les discours scientifiques (essentiellement ici : histoire + archéologie), ou prétendus tels, qui ont pris l'ascendant sur tous les autres.

Dans l'Histoire, chacun est appelé à croire aux reconstructions que celle-ci présente, en opposition aux histoires antérieures auxquelles nos prédécesseurs « croyaient » tout autant : légendes, contes, religions, propagandes et mythes. Ces mots eux-mêmes évoquent pour nous, élèves des écoles communales d'après-guerre, des choses merveilleuses, incroyables, douteuses et même parfois ridicules à rejeter dans le passé, l'enfance ou l'exotisme. La conception historique la plus communément répandue et eurocentrée est celle d'un déroulement depuis un passé négatif, plein de superstitions et de religions, vers un présent-futur en progrès, ce mouvement effaçant le passé définitivement. C'est la conception moderne du temps (Latour 1991 : 20, 93 ; Marliac 2007). C'est le trop fameux *sens de l'histoire*...

Mais, en écho à notre exergue, on peut se demander : si le passé est un objet construit, qu'en est-il du passé traditionnel, ordinaire des peuples, et du Passé simple ? Peut-on en dire quelque chose en dehors de ceux dont on vient de dire qu'ils le construisent « scientifiquement »⁴ (Marliac 2007) ? Peut-on associer toutes les définitions et opinions sur ce passé-patrimoine, et comment ? Qui sont ceux qui le construisent ? Comment le construisent-ils ? Est-ce la seule base sur laquelle s'appuyer ? Comment discerner entre les versions diverses du passé ? Comment puis-je construire mon propre passé ? Quelle est la version que chacun porte en soi ? Comment la vit-on ? Comment partage-t-on un passé ?

Passé N° 1

Ce sont les produits de l'archéologie (archéologie classique, préhistorique, protohistorique), qui constituent l'essentiel du passé-

4. Le patrimoine est constitué des objets, monuments et reconstitutions effectuées et interprétés par les archéologues, historiens, anthropologues, technologues à partir de fouilles.

patrimoine. Cette science n'est elle-même qu'une sous-discipline de l'anthropologie⁵, tournée vers les peuples du passé sans écriture, préférentiellement, mais non uniquement puisqu'elle peut recouper des périodes connues de l'histoire ou de l'ethnologie par ailleurs, comme c'est le cas au Nord-Cameroun, pour la période d'invasion peule (18^e-19^e siècles). Dans ces cas, on parle d'archéologie historique (e.g. Reid & Lane 2004), et c'est cette forme d'archéologie à laquelle nous allons nous restreindre ici.

Comment se présentent les produits de l'archéologie, ses objets ? La plupart du temps ils apparaissent sous forme de classifications de poteries, objets de pierre ou de métal, parures, architectures, etc., croisant ou associant différents traits. Les typologies qui en sortent sont associées au descriptif des objets complexes comme les peintures dans les cavernes, les habitats, les sols, les fortifications, les fours et silos (la stratification archéologique), etc., qui peuvent donner aussi des typologies et des chronologies (la civilisation des Champs d'Urnes en Europe, les styles de l'art rupestre saharien. Divers traitements statistiques, des listes, des diagrammes susceptibles de répondre à telles ou telles questions anthropologiques peuvent être fabriqués par comparatisme. Si le matériel le permet, il pourra aussi être possible de définir le mode de vie domestique, villageois (et parfois citadin), les techniques (fonte d'un métal, stockage des récoltes), les domestications (sorgho, mouton, etc.), les échanges (troc) et éventuellement le niveau socio-économique (chasseurs, nomades, pêcheurs : cultivateurs, marchands, artisans, etc.). On peut aussi découvrir des ensembles qui donnent une idée des religions ou de la stratification sociale et prendre en compte les monuments laissés par telle ou telle civilisation comme les murs de Loropéni au Burkina Faso ou les mégalithes de Bouar en RCA.

Le principe suivi est que telle ou telle technologie (poterie, métal), produisant tels ou tels objets (habitats, outils, armes, parures, etc.) et les décorant de telle façon, définit un groupe sous une typologie en le différenciant par conséquent de ses voisins⁶ caractérisés par tels autres techniques et décors... L'ensemble des traits (typologies + descriptions +, etc.) – à tel niveau de généralité cohérente – forme ce que l'anthropologie appelle une *culture* (ethnie, peuple, civilisation) et l'histoire une période (civilisation) parfois un *style*⁷. Au-delà, on entre,

5. « *Archaeology is anthropology or it is nothing* » (Willey & Phillips 1958).

6. Tout groupe délimite des anti-groupes...

7. On parle ainsi du *naqadien* en Egypte, du *magdalénien* en France, du *jōmon* au Japon (Leroi-Gourhan 1988). Au milieu de ces typologies émerge parfois un [objet] rescapé, unique ou rare (cimetière), parfois très beau et objet de la convoitise des marchands d'art (têtes d'Ifé, bronzes du Bénin).

sans que la frontière soit nette, dans le domaine de l'interprétation historico-anthropologique.

Un passé est donc saisissable au-delà des générations dont nous sommes issus, au-delà du passé historique des populations présentes sur le même lieu et au-delà de notre propre passé individuel. Ce passé fait – tout en même temps – d'objets réels (le patrimoine/les collections des musées), et de définitions où s'associent nombre d'éléments (objets performatifs), se présente sous forme d'énoncés scientifiques sujets sans cesse à améliorations et caractérisés par la connaissance complète de leurs conditions d'établissement. En archéologie, mis à part la fouille qu'on ne peut reproduire⁸, les [objets] sont définis clairement même si parfois insuffisamment (un pot, un sol de cuisine, une sépulture, un autel, le pastoralisme, sont des définitions en fait toujours générales, toujours insuffisantes). L'ensemble constitue le contenu des publications archéologiques *stricto sensu*. C'est ce que j'avais appelé le *Passé composé* (Marliac 2001).

Lorsque l'accord se fait entre archéologues dont l'activité se fonde sur une théorie partagée plus un ensemble de méthodes et de techniques connues (manuels et enseignements), les résultats de leurs travaux se transforment en « faits », c'est-à-dire en définitions solides sur lesquelles, en principe, on ne revient plus sauf réinvestissement d'études de même niveau. La tradition en archéologie voulait que, à l'image des personnalités ethniques actuelles/traditionnelles (anglais, peul, zoulou, maori, guarani, etc.), indiscutables même si momentanées et controversées, on baptise une culture préhistorique – à partir du nom du site originel (site éponyme) – sans que cela bien évidemment entraîne qu'on la connaisse totalement jusque et y compris dans son autodénomination. J'ai ainsi baptisé deux cultures de l'Âge du fer (entre les 5^e et 16^e siècles de notre ère) que j'ai découvertes et étudiées au nord du Cameroun : *Salakien* et *Mongossien*⁹. Ces dénominations sont des véhicules de valeur momentanée et purement archéologique (Marliac 2011b).

Ce passé-patrimoine une fois constitué nommé – relativement donc – à l'intérieur de la communauté des archéologues, que doivent en accepter/croire/penser les citoyens nord-camerounais actuels, pour

8. Les [objets] extraits des relations spatiales entre objets et de leurs interprétations (sol de cuisine, sépulture, silo, autel, etc...) ne sont pas reproductibles non plus. D'où le soin qui devrait toujours être apporté, dans la recherche archéologique, à l'étape des fouilles.

9. Rien ne reste hélas du patrimoine exhumé lors des fouilles car il n'y a pas de structures muséographiques au Cameroun. Les rares lieux de magasinage des objets ont été vidés ou détruits (Station ISH de Garoua, CGN de Yaoundé). Seules subsistent des illustrations (Marliac 1991, 2006, Langlois 1995).

autant qu'ils en sentent le besoin¹⁰ ? Quel est leur passé dans ce « passé scientifique » ? Peut-on croiser ce dernier avec le passé des gens ?

Passé N° 2

Comme dans beaucoup de régions, à des dates variées, le passé-patrimoine, tel que les archéologues le définissent, a fait irruption dans des cultures qui en avaient un tout différent. Les populations concernées (y compris les indigènes de l'Europe avant la Renaissance, pendant les Lumières et même longtemps après : cf. la citation de M. Serres *supra*) n'avaient nul besoin de ces nouvelles connaissances. Elles avaient vécu durant des millénaires sans savoir archéologique et elles auraient pu persister ainsi n'eût été la pénétration chez elles de tous les autres savoirs technoscientifiques accompagnant, en Afrique, l'arrivée des Européens et l'activité des vecteurs de ces savoirs (administrateurs, médecins, commerçants, bâtisseurs, militaires, instituteurs et chercheurs). On est étonné souvent de noter l'indifférence, parfois l'ignorance, des habitants face aux ruines (quelquefois colossales) voisines, dans leurs propres régions (buttes anthropiques au Nord-Cameroun, pyramides égyptiennes, temples mayas, mégalithes de Bouar, *tohua* des Marquises...), parfois même transformées en carrières.

Si on enquête sur la connaissance que ces cultures ont, *dans leurs propres termes*, de leur passé, on obtient la plupart du temps, dans des langues variées, des récits de migrations, installations, entrecoupés, au niveau des groupes (ethnies/peuples) de légendes et fondés souvent sur des mythes d'origine. Ces narrations de groupes, familles ou clans, sont profondes de quelques décennies, au plus quelques siècles selon des chronologies imprécises. Elles sont associées à des rites différents selon les ethnies. On peut aussi isoler dans ces cultures des types de cultures matérielles différents associés aux groupes (ex.alebasses, vanneries, poteries, armes, architectures), mais elles peuvent aussi être partagées (Massa, Tupuri, Mussey, Musgum au Nord-Cameroun). Les personnes concernées commentent et même discutent ces récits, les modifient, mais ne les rejettent pas en général. Elles y croient, c'est-à-dire leur attribuent une part de vérité. Elles identifient par ailleurs plus ou moins bien les vestiges d'anciens peuplements : poteries, perles, tombes, etc., parfois les ignorent complètement ou se les approprient

10. Comment les français actuels se rattachent-ils aux gaulois considérés jadis comme des « sauvages » alors qu'on sait désormais qu'ils vivaient dans des villages et des villes, traçaient des routes, extrayaient l'or, forgeaient et ouvraient outils et bijoux, commerçaient avec toute l'Europe, construisaient des temples, et attirèrent probablement ainsi la convoitise de Jules César ?

culturellement. Pour ce qui est du Nord-Cameroun, chaque peuple possède un passé mythique (mythe d'origine) et un passé proche (traditions orales) que les anthropologues et historiens ont relevé (Tardits 1981). Ce dernier n'est jamais très profond, ni mesurable, au-delà de directions générales ou de lieux de passage (par exemple Goudour au Diamaré, Seignobos & Iyébi Mandjek 2000).

Les définitions qu'on peut extraire de ces passés sont différentes des définitions scientifiques et n'ont jamais les contours nets de ces dernières. Comment ainsi corrélér le *Zaman kitaaku* (le temps indéfini des Peuls avant leur conversion à l'islam), le Temps du Rêve des Aborigènes, le Temps des anciens Égyptiens et les séquences archéologiques positionnées dans le cadre du Temps moderne (à l'aide des techniques de datation : 14C, K/Ar, Thermoluminescence, etc) ? L'ensemble des constituants de ces croyances ne peut-être ajusté trait pour trait aux ensembles construits par l'archéologie. Les connaissances ne sont pas comparables sauf traduction donc avec perte d'information dans un sens et généralisation dans l'autre¹¹.

Faut-il choisir ?

Nous avons en fait face à face, mais aussi s'entre-pénétrant, deux ensembles de définitions et de représentations plus ou moins imagées du passé, ou deux Passés construits différemment. Le **N° 1** est fort de faits scientifiques c'est-à-dire de faits durs (plus ou moins selon les cas) qui concentrent un grand nombre d'éléments à grand prix (labos, appareils, chercheurs = argent + alliés hors sciences) : il a donc une certaine force acquise dans le cadre de la discipline. Il est de constitution récente. Il nécessite, pour être discuté ou détruit, d'autres faits aussi durs, mais, encore une fois, dans le cadre de la discipline. Aucune science ne peut sortir de sa pratique sauf à cesser d'être science.

De l'autre côté, le **N° 2** est beaucoup plus mince et souple, multiforme (poésie, contes, chants, danses, arts, etc.), sujet entre individus et groupes/antigroupe, à variations et intégrations, mais informant certaines conduites des individus qui s'y rattachent. Il est disponible à tous les instants de la vie, mais peu profond dans le temps. Il est appris dès l'enfance et transmis entre générations en se transformant. Si ses « énoncés » sont moins durs, il est tout à fait suffisant pour la majorité des gens. Il précède le Passé **N° 1** qui est venu le croiser et le mettre en cause.

11. *Man does not really have a past unless he is aware of having one, because only this awareness ushers in the possibility of dialogues and choice* (R. Aron in Lenclud 1997 : 47).

Mais les définitions archéologiques n'épuisent pas l'objet susceptible d'appréciations/utilisations autres : poétiques, littéraires, musicales, sentimentales, plastiques, religieuses et *politiques*.

Au fur et à mesure de la pénétration des sciences dans le Tiers Monde, même si « *the knowledge of the people being developed is ignored or treated as mere obstacles to rational progress* » (Hobart 1993 : 2), des Passés N° 3, composés de mélanges hétérogènes et donc non-scientifiques *stricto sensu*, émergent. Même simplement juxtaposés, ces éléments des deux Passés forment, comme nous le disions, des assaisonnements extrêmement variés et plus ou moins controversés selon les cas souvent à usage sociopolitique¹². Cela va du poids historique de la civilisation arabo-musulmane en Europe Occidentale, jusqu'à des thèmes tels : *nos ancêtres les gaulois*, *nos ancêtres Lapita* (en Nouvelle-Calédonie et au Vanuatu), en passant par *nos ancêtres asiatiques/solutréens* pour les Etats-Unis, jusqu'aux *ancêtres égyptiens* pour les Africains subsahariens (Diop et ses épigones et L'Histoire de l'Afrique éditée par l'UNESCO en 1985 : Logan 1989).

Les faits scientifiques sont les nœuds d'un réseau qui ne recouvre pas la totalité du réel, mais l'enserme dans un filet et laisse donc tout le reste entre ses mailles. Ces nœuds peuvent être défaits, difficilement ou très difficilement, mais le reste – entre les mailles – c'est l'ensemble des connaissances « autres » avec lesquelles l'humanité a vécu et construit la réalité depuis des millénaires et continue de le faire quotidiennement. Les résultats scientifiques – acquis d'une certaine façon – font partie des définitions solides, mais limitées quand on a besoin de nouvelles définitions¹³.

Dans le monde moderne, de la différence de fabrication entre connaissance ordinaire et connaissance scientifique, de l'asymétrie entre leurs produits, on est passé à une opposition connaissance/croyance (et même science/antiscience) où ce qui relève de la croyance est dévalué et sert de repoussoir. C'est la connaissance scientifique qui a fait naître le sens moderne de la notion de *croyance*¹⁴ en jugeant rationnel et supérieur un mode de savoir et, par contraste, irrationnel l'autre. Les deux formes de savoir différentes, illustrées ici par le thème

12. Allant jusqu'au dépôt de plaintes pour « racisme » ou « mensonge » obligeant les magistrats à trancher des sujets parfois indécidables qu'ils ne maîtrisent pas plus que les citoyens... en passant par les appropriations diverses des monuments ou de tel ou tel héros national (Jeanne d'Arc, Arminius, Chaka, R.A. Kartini).

13. « C'est l'intensité des controverses qui force la littérature à devenir technique » (Latour 1995 : 80).

14. La croyance n'est croyance que pour l'incroyant (Pouillon 1979).

du Passé-Patrimoine, ont été peu à peu séparées jusqu'à opposer nos compréhensions du monde. Il a fallu aux philosophes des Lumières croire à la Raison pour penser éradiquer les anciennes croyances et religions¹⁵. Or sur le plan de la logique, ces deux savoirs (scientifique versus ordinaire/ethnique/commun) sont équivalents, seuls les différencient l'accumulation d'alliés-intéressés (humains ou non-humains) qu'ils recrutent pour devenir de plus en plus «durs» (Latour 1995).

Il n'y a pas lieu de séparer ainsi les deux notions – croire et savoir (au sens moderne) – comme s'excluant l'une l'autre sur le plan de la logique. Elles s'opposent quand elles viennent à se croiser du fait de leur constitution ce qui est le cas depuis plus de trois siècles. On peut très bien accepter les énoncés scientifiques tels qu'ils sont, limités par leurs conditions de fabrication, et accepter tel ou tel autre énoncé pour ce qu'il exprime, souvent inanalysable en termes scientifiques.

Il importe donc de ne pas traiter nos problèmes uniquement d'après les faits tels que nous, scientifiques modernes, les définissons et les fixons (*matter of fact*), mais aussi selon les valeurs (*matter of concern*) que les hommes utilisent et pour lesquelles ils se prononcent, discutent/ disputent et parfois même combattent. Il leur arrive d'ailleurs parfois, comme dirait Isabelle Stengers (1993 : 103), de refuser d'entrer dans le laboratoire de l'archéologie (et des sciences annexes) et de se soumettre à ses conditions.

Les décisions concernant la valeur et l'usage de la science ne sont pas des décisions scientifiques : ce sont des décisions existentielles (Feyerabend 1989 : 39)

15. Le savoir dit rationnel s'appuie lui-même sur une notion discutable : la Raison. " Grâce à la Raison-Information /.../le travail de production d'un collectif /.../ est remplacé par l'acceptation d'un destin inéluctable qui dépend de lois supérieures aux humains, connues des seuls experts et auxquelles personne ne peut rien. " (Latour 1997 : 111-112)

Références

- Demoule J.-P., 2012 – *On a retrouvé l'histoire de France. Comment l'archéologie raconte notre passé.* R. Laffont, Paris.
- Diop C.-A., 1967 – Antériorité des civilisations nègres: mythe ou vérité historique ? *Présence Africaine*, Paris.
- Diop C.-A., [1954] 1979 – Nations nègres et culture. *Présence Africaine*, Paris.
- Diop C.-A., 1981 – Civilisation ou Barbarie. *Présence Africaine*, Paris.
- Feyerabend P., 1989 – *Adieu la raison.* Seuil, Paris.
- Hobart M., 1993 – The Growth of Ignorance ? in Hobart M. (ed) 1993 - *An Anthropological critique of Development.* Eidos, Routledge, London : 1-30.
- Laming-Emperaire A., 1963 – *L'archéologie préhistorique.* Le Seuil, Paris.
- Langlois O., 1995 – *Histoire du peuplement postnéolithique du Diamaré (Cameroun Septentrional).* Thèse, Univ. de Paris I Panthéon-Sorbonne, Ms. 4 vol. Paris.
- Latour B., 1991 – *Nous n'avons jamais été modernes.* La Découverte, Paris.
- Latour B., 1995 – *La science en action.* Gallimard, Folio, Paris.
- Latour B., 1997 – On ne peut rien contre la fatalité des faits. La rhétorique de l'impuissance. In Club Merleau-Ponty, *La pensée confisquée.* La Découverte, Paris : 107-122.
- Latour B., 2006 – *Changer de société. Refaire de la sociologie.* La Découverte, Paris.
- Lenclud G., 1997 – History and tradition. In Mauzé (dir) 1997 – *Present in Past. Some uses of Tradition in Native Societies.* Press of America Inc., Lanham, E.-U.
- Leroi-Gourhan A., (dir) 1988 – *Dictionnaire de la Préhistoire.* P.U.F., Paris.
- Lugan B., 1989 – *Afrique, l'Histoire à l'endroit.* Perrin, Paris.
- Marliac A., 1991 – *De la préhistoire à l'histoire au Cameroun Septentrional.* ORSTOM Etudes & Thèses, 2 vol. Paris.
- Marliac A., 2001 – Composed vs Simple Past : About Archaeologists and their partners. *Inter. Jour. Hist. Archaeology* 5, 3 : 203-218.
- Marliac A., 2006 – *Archéologie du Diamaré au Cameroun Septentrional. Milieux et peuplements entre Mandara, Logone, Bénoué et Tchad pendant les deux derniers millénaires.* BAR International Series 1549, Cambridge Monographs in African Archaeology 67, Archaeopress, Oxford, G-B.
- Marliac A., 2007 – Nouveaux objets du temps passé, in Marliac A. 2007 (ed), *L'interdisciplinarité en question.* L'Harmattan : 227-255.
- Marliac A., 2011a – Can archaeology contribute to identity building in Africa ? in V. Filia (ed) *Multiple Identities in postcolonial Africa.* Publishing House Moneta FM- Univ. Hradec Kralové (Tchéquie) : 141-150.
- Marliac A., 2011b – Regards scientifiques mais à quel prix ? Comm. Colloq. Inter. Soc. des Africanistes *Quels regards scientifiques sur l'Afrique depuis les indépendances ?*, Paris M.Q.B., Ms. 26 p.
- Pouillon J., 1979 – Remarques sur le verbe 'croire'. In M. Izard et P. Smith (eds) - *La Fonction symbolique.* Gallimard, Paris.
- Reid A.M. & Lane P.J. (eds) 2004 – *African Historical Archaeologies.* Kluwer Academic/Plenum publishers, New York.
- Sand Sh., 2010 – *Comment le peuple juif fut inventé.* Flammarion, Champs, Paris.

Seignobos C. & Iyébi Mandjek O. (eds) 2000 – *Atlas de la province Extrême-Nord du Cameroun*. (Pl. 7 : Mise en place du peuplement). MINREST-IRD, Paris.

Serres M., 1994 – *Eclaircissements. Entretiens avec Bruno Latour*. Flammarion, Champs, Paris.

Stengers I., 1993 – *L'invention des sciences modernes*. La Découverte, Paris.

Tardits C., 1981 – *Contribution de l'ethnologie à l'histoire des civilisations du Cameroun*. Coll. Intern. CNRS N° 551, 2 vol., Paris.

Thiaw I., 2003 – Archaeology and the public in Sénégal : reflections on doing fieldwork at home. *Jour. Afric. Archaeology* 1, 2 : 215-225.

Wiley Y.G. & Phillips Ph., 1958 – *Method and Theory in American archaeology*. Chicago Univ. Press.

2

**Patrimoines
archéologiques
et constructions
identitaires**

Archéologie et identité nationale :

le projet d'inventaire des sites historiques et culturels du Vanuatu

Jean-Christophe Galipaud

Résumé

Au début des années quatre-vingt-dix, la jeune nation du Vanuatu dirigée par un pasteur anglican, le père Lini, se trouvait confrontée au dilemme du développement. Cet archipel insulaire éclaté, composé de plus d'une centaine d'îles et d'autant de langues, voyait sa cohésion et ses traditions menacées par son ouverture sur le monde. Le désir du père Lini de promouvoir une identité nationale forte basée sur les valeurs d'une « coutume » revalorisée et édulcorée, et la nécessité de faciliter le développement économique des îles, ont conduit à l'élaboration, avec l'aide de l'ORSTOM et les moyens de l'Union Européenne, d'un projet d'inventaire et de préservation du patrimoine traditionnel, archéologique et historique du pays. Ce projet illustre le potentiel d'une approche archéologique élargie pour créer un outil efficace de préservation et de gestion du patrimoine culturel et pour assurer la formation de ses intervenants.

Mots-Clés : Patrimoines culturels, Développement économique, Identités, Vanuatu

*

Les méthodes de l'archéologie sont aujourd'hui largement sollicitées dans le monde pour répondre, aux côtés d'autres disciplines des sciences sociales, aux enjeux sociaux du développement. La connaissance du passé, la gestion sur le temps long des territoires, la préservation du patrimoine culturel bâti ou symbolique sont autant de thèmes abordés par cette archéologie au service du développement.

L'IRD s'est positionné depuis de nombreuses années sur ce créneau en soutenant des équipes d'archéologues autour de projets

de recherches innovants, en particulier en Afrique et en Océanie.

Cette archéologie résolument novatrice, proche des hommes, ouverte sur de nombreuses disciplines des sciences humaines et sociales, mais aussi des sciences de la terre a eu un impact certain sur l'ouverture scientifique de pays nouvellement indépendants ou en marge de le devenir et a soutenu la création de structures pérennes de recherche et de mise en valeur des cultures locales ou régionales. L'exemple du Projet d'Inventaire des Sites au Vanuatu illustre l'un des aspects de cette archéologie au service du développement et évoque la dimension politique de cette approche.

Des sociétés nouvelles en quête d'une identité nationale

À la suite de l'accession à l'indépendance du pays, en 1981, le gouvernement au pouvoir, dirigé par le pasteur Walter Lini, souhaite favoriser par différents moyens l'émergence d'une culture nationale, basée sur une coutume reconsidérée, qui associerait pouvoir politique et coutumier et effacerait le passé colonial (Babadzan 2007). La démarche est assez classique dans la mesure où la colonisation a substitué à la multiplicité des systèmes politiques traditionnels un système unique inspiré de l'occident. Dans ce contexte, le rejet du système colonial conduit nécessairement à une réécriture de l'histoire, et à une revalorisation d'une coutume reconstituée à partir de règles sociales et de savoirs passés pour permettre l'expression d'un consensus national.

Les acteurs politiques de l'indépendance du Vanuatu, formés à l'Université du Pacifique à Fiji, avaient une vision claire, partagée par leurs homologues d'autres pays nouvellement indépendants, comme les îles Salomon, de la société mélanésienne moderne à laquelle ils aspiraient (le *Melanesian Way*) (Tabani, 2000). Le pasteur Lini, premier ministre de 1980 à 1991, créa pour soutenir son action le *Malvatumauri*, ou conseil des chefs, et encouragea le développement d'un réseau de correspondants du Centre Culturel de Port-Vila (les *fieldworkers*) dans les îles de l'archipel. À travers ces relais, les actions et les souhaits du gouvernement pouvaient être diffusés, discutés et justifiés à l'échelle locale. Ils confortaient des réseaux déjà en place, anglicans et presbytériens en particulier. Ainsi, les mondes coutumiers, politique et religieux se confondaient en la personne du pasteur anglican Walter

Lini, haut gradé¹ de son île natale, Pentecôte et premier ministre du pays. Par ce biais, le nouveau pouvoir politique s'appropriait les fondements des systèmes politiques anciens et ancrant sa légitimité dans la référence et le respect affichés des valeurs ancestrales.

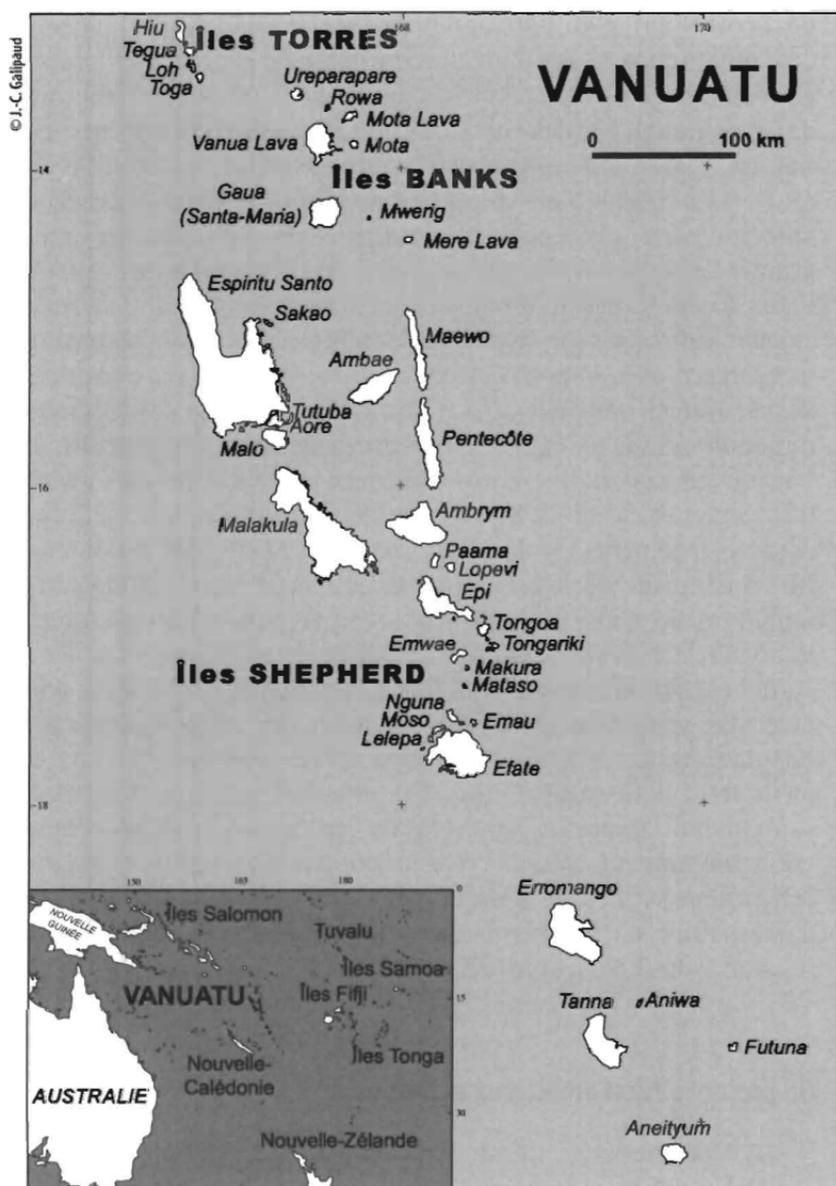


Tambour de Malakula, Vanuatu.

¹ Dans le système des grades locaux, correspondant à une hiérarchie sociale et politique basée sur le mérite individuel et dans laquelle l'ascension de l'individu s'opère par initiations successives.

Dans un pays neuf, le processus d'historicisation peut provoquer des réactions identitaires localement ou régionalement, car le besoin d'une histoire nationale ne cadre pas toujours avec les besoins individuels qui visent à réaffirmer les racines, à se positionner dans le système socio-politique et à en maintenir les équilibres. Il y avait de ce fait nécessité d'intégrer à la démarche politique nationale de construction identitaire une approche scientifique du passé colonial et précolonial, et ce, à plusieurs échelles, pour que cette connaissance du passé permit à l'individu – et aux communautés – de s'inscrire plus aisément dans ce processus de construction de l'Etat. L'ethnoarchéologie et l'archéologie historique telles qu'elles sont pratiquées dans le contexte océanien sont particulièrement adaptées pour répondre à ces préoccupations puisqu'elles associent les données historiques et anthropologiques aux traces et vestiges du passé. Cette approche permettait ainsi une perspective chronologique élargie, une recherche plongeant ses racines profondément dans le passé, un passé indifférencié, apuré des tensions et conflits de l'histoire récente, propre donc à fonder, pour les élites politiques locales, une histoire nationale débarrassée de son passé colonial. Pour les chercheurs, cette perspective était aussi le moyen d'appréhender le fonctionnement des sociétés traditionnelles à travers leurs productions, leurs représentations et symboles dans leurs environnements et territoires, et d'en préserver les éléments forts pour aider ces sociétés à avancer dans la modernité sans perdre ces repères. En ce sens, elle dépassait le cadre strict de l'archéologie classique et s'inscrivait plutôt dans un cadre « archéogéographique » tel que défini à la même époque par nos collègues Dominique Guillaud et Hubert Forestier (1998).

Pourtant, ce n'était pas la voie choisie par le père Lini qui se méfiait des chercheurs étrangers et de leur influence potentielle sur les populations locales. L'une de ses premières décisions avait été, en effet, d'interdire la recherche en sciences humaines dans le pays. Cette interdiction sera levée beaucoup plus tard, en 1995, et c'est donc dans ce contexte de prescription qu'un inventaire du patrimoine historique, culturel et archéologique fut conduit. Dirigé par deux archéologues, le projet intitulé « Inventaire des Sites historiques et culturels du Vanuatu » (VCHSS – Vanuatu Cultural and Historical Site Survey) illustre bien l'intérêt d'utiliser les méthodes de l'archéologie pour la conduite de certains projets de développement (Galipaud & Roe, 1990, 1994).



L'archipel du Vanuatu

La genèse du projet découlait des difficultés engendrées par un développement économique non maîtrisé, car le pays en quête de ressources ouvrit ses portes aux compagnies forestières asiatiques. Les méthodes de ces compagnies puissantes, habituées à soudoyer

ou à corrompre pour obtenir satisfaction, provoquèrent rapidement des conflits dans les îles dont elles souhaitaient exploiter les forêts. Le gouvernement n'avait semble-t-il pas prévu l'opposition d'une partie de la population à la destruction systématique de son environnement naturel, mais aussi culturel, sans compensations notables. De plus, tout cela s'opérait dans un climat de suspicion général largement alimenté par ces compagnies, certains chefs, en particulier dans la grande île de Malekula, ayant profité de l'aubaine pour s'enrichir. Cette situation mettait à mal la belle organisation nationale prévue et jetait le discrédit sur les chefs et les hommes politiques soupçonnés d'organiser, avec l'appui des compagnies étrangères, l'exploitation des ressources naturelles à leur profit. Elle renvoyait dos à dos élites nationales et élites locales pareillement décidées à construire leur pouvoir sur une tradition modernisée. Le projet d'Inventaire des sites historiques et culturels, financé par deux structures internationales de développement, l'Union européenne et l'ORSTOM (maintenant IRD, Institut de Recherche pour le Développement), satisfaisait les ambitions de chacun. Initié par le gouvernement du Vanuatu, il montrait la volonté nationale de préserver les cultures locales ; il contentait également les élites locales soucieuses de valoriser à leur profit les spécificités culturelles de leurs îles, mais également les populations, anxieuses de préserver les lieux symboliques de leur territoire ; il rassurait, enfin, les organismes internationaux qui souhaitaient assurer la pérennité des opérations de développement qu'ils soutenaient, afin de créer les conditions d'un développement privé dans les îles de l'archipel. Et enfin, pour les scientifiques, il permettait de réaliser le premier inventaire systématique des ressources archéologiques du pays.

Un projet culturel ambitieux et innovant

Les Mélanésien ont un sens profond de leur environnement naturel auquel ils sont liés par un tissu complexe d'évènements et de traditions. La destruction physique d'une partie de cet environnement, lors par exemple de l'exploitation forestière ou minière, la construction de routes et de pistes d'aviation, etc., est encore accentuée par la perte de la culture attachée à ces lieux. Ce déséquilibre local a des effets à long terme qui accélèrent la perte culturelle au niveau régional.

L'objectif du projet, un inventaire des sites dans la totalité des îles de l'archipel, souhaitait répondre à ces attentes en :

- 1- concevant un système national d'inventaire et d'archivage des sites et en créant une base de données de ces sites pour le Vanuatu ;
- 2- formant le personnel vanuatais aux techniques d'inventaire ainsi qu'à la planification et à la mise en oeuvre de la recherche ;
- 3- informant les acteurs politiques et culturels ainsi que le public sur l'importance du patrimoine culturel et les moyens de le protéger ;
- 4- préparant le cadre légal de l'évaluation culturelle et de la protection des sites ;
- 5- assurant la diffusion de l'information auprès des interlocuteurs locaux et nationaux.

La méthodologie utilisée fut celle de l'inventaire archéologique dans sa forme la plus classique, c'est-à-dire une cartographie des éléments culturels anciens dans le paysage. Elle fut adaptée progressivement pour prendre en compte la diversité des milieux et des sites inventoriés. La richesse des traditions orales sur l'histoire et les lieux clés de la topographie culturelle ajoutèrent à l'inventaire une dimension nouvelle, invisible lors d'une approche classique qui n'aurait considéré que les vestiges de surface ou enfouis.

Une demande de financement adressée à la Communauté européenne et à l'ORSTOM permit de subventionner le projet sur l'enveloppe allouée aux pays de la zone ACP lors de la 3^e convention de Lomé. Le projet initié en 1990 pour une durée de deux ans fut reconduit à la demande du gouvernement du Vanuatu pour deux années supplémentaires et s'est donc achevé en décembre 1994.

La liste des sites à inventorier fut dans un premier temps proposée par les responsables fonciers et coutumiers des différentes îles. Les sites répertoriés sont donc une image fidèle du paysage culturel des îles visitées, tel qu'il est vécu par les communautés locales. Ils dessinent, au-delà de leur intérêt intrinsèque, les territoires culturels de ces îles, des ensembles de lieux signifiants réunis en réseaux. Dans les îles peu accessibles aux populations fortement enracinées (Santo, Malekula), lieux d'anciens villages et places de danse (*nasara* dans la langue véhiculaire du Vanuatu, le Bislama) jalonnent des circuits anciens qui délimitent le territoire des groupes. Dans les petites îles et sur la côte est des îles orientales (Maewo, Pentecôte, Epi ou îles Shepperds), blocs coralliens sur la côte ou récifs émergés dans le lagon personnifient les déités et rappellent les exploits des héros mythiques fondateurs.

Lors des missions de terrain, les zones avoisinantes de ces premiers sites furent systématiquement visitées à la recherche de sites ou de marqueurs archéologiques inconnus ou ignorés par les populations locales. Cet inventaire est ainsi un miroir de la connaissance traditionnelle, un condensé des constructions symboliques et identitaires locales, mais aussi un palimpseste de l'histoire ancienne. Sur la côte ouest de la grande île de Santo, par exemple, témoins archéologiques divers, anciens villages et vestiges architecturaux, anciens lieux de cultures et lieux symboliques dessinent un territoire culturel étendu dont l'implantation humaine actuelle ne rend aucun compte. Les savoirs traditionnels sur ces espaces anciens et la datation de certains sites éclairent sur l'ancrage des sociétés dans ce territoire et documentent leur évolution récente. Cette démarche révèle donc une histoire multimillénaire non détaillée car faute de fouille exhaustive des sites archéologiques les plus prometteurs, ce qui n'était pas possible à l'époque. En cela, l'expérience de l'Inventaire des Sites historiques et culturels du Vanuatu transcende le champ particulier de la discipline. « l'archéologie de terrain » ou *Field Archaeology*, développée par des collègues anglo-saxons (Hoskins 1955, Taylor 1974) pour permettre une lecture historique globale des paysages. Elle lui ajoute une dimension culturelle, celle que développèrent à peu près à la même époque nos collègues de l'IRD sous la dénomination d'archéogéographie (Guillaud & Forestier 1998, Guillaud 2008), définie comme l'articulation entre les reconstitutions scientifiques que les archéologues peuvent faire du passé et les perceptions qu'en ont les populations actuelles.

Cette vision idéale du projet d'inventaire doit être mitigée de quelques remarques concernant sa réalisation. Dans certaines régions, des conflits sous jacents ou une crainte des retombées possibles de cet inventaire entraînèrent le refus de partager ces connaissances. Pour éviter l'enregistrement de données fausses ou incomplètes, il était apparu important d'imposer un certain nombre de règles dont la principale, sans doute, était de ne jamais enregistrer des lieux ou des traditions qui ne faisaient pas l'objet d'un consensus. Dans certains cas, des informations jugées trop sensibles furent néanmoins transmises et archivées dans un catalogue réservé.

Pas d'inventaire sans diffusion et restitution de l'information

L'accumulation des données de terrain pose inévitablement et rapidement la question de leur classement et de leur diffusion. Le catalogage des données de l'inventaire nécessita la création d'une base de données spécifique sous Access. Elle autorisait des recherches rapides en utilisant les critères géographiques ou typologiques et permettait de prendre rapidement en compte ces données dans les projets de développement. Les limites de la diffusion du savoir inventorié (sites secrets ou tabous, par exemple) furent contournées en créant, dans la base, des niveaux de droits d'accès en fonction des sites.

Un rapport d'inventaire détaillé contenant l'ensemble de l'information (hormis les photographies) était systématiquement diffusé en français/anglais et bichlamar auprès du gouvernement et des communautés concernées. Des rapports plus succincts étaient réalisés à la demande pour servir à l'évaluation des risques culturels lors de la mise en place de projets de développement. Des émissions de radio hebdomadaires, enfin, assuraient la diffusion des traditions ou histoires les plus marquantes à l'ensemble des communautés de l'archipel.

VCHSS doit être compris comme un processus participatif. L'expertise historique et culturelle, rendue sous une forme utile pour les opérations de développement (cartes, base de données) et valorisante pour les sociétés locales (création, mise en valeur d'un patrimoine) a favorisé un développement tant économique que touristique de ces îles et insufflé dans la jeunesse de ce pays un goût renouvelé pour leur passé. Le projet a ainsi créé les conditions d'une véritable protection et mise en valeur des patrimoines locaux du pays.

Mieux encore, la multiplicité des approches mobilisées lors de la réalisation des inventaires de terrain ouvre sur une représentation du passé qui transcende les résultats classiques de l'inventaire archéologique et révèle des territoires culturels enrichis par une dimension diachronique. Ces résultats tangibles fixent les éléments culturels forts, les lieux structurants de la culture tra-



jeunes enfants sur un autel
de prise de grade à Santo

ditionnelle et de l'histoire (ce que l'on appelle désormais couramment les « géosymboles »). Dans le même temps, ce projet par son approche archéologique initiale a permis de valider ou de dénoncer des discours opportunistes contemporains. En ce sens, les résultats de cette archéologie de terrain, entre ethnoarchéologie et archéogéographie, ouvrent une nouvelle voie de médiation pour résoudre les conflits culturels provoqués par les opérations de développement en milieu rural.

En décembre 1994, le projet d'Inventaire des Sites historiques et culturels du Vanuatu est devenu officiellement un département rattaché au Ministère de la Justice, de la Culture et des Affaires féminines. Le personnel formé pendant quatre années a pu poursuivre l'action d'inventaire dans ce nouveau cadre.

Cet inventaire a révélé une densité insoupçonnée d'informations et de sites. Ces quelque 1400 sites inventoriés avec la multitude d'informations qu'ils contiennent fourniront pour les années à venir une base d'information inégalée dans cette partie du monde, et constituent d'ores et déjà les jalons du patrimoine national de l'archipel.

Références

- Babadzan A., 2007 – Le crépuscule de la Coutume : culture et politique l'heure du tournant néolibéral dans le Pacifique sud-est. *Critique internationale*, 2007 (4) n° 37 : 71-92.
- Galipaud J.-C., Roe D. 1990 – *Proposition de projet pour la mise en oeuvre d'un recensement national des sites historiques et archéologiques pour la République de Vanuatu*. ORSTOM/ Centre Culturel de Port-Vila. 22 pages.
- Galipaud J.-C., Roe D. 1994 – *Inventaire des Sites Culturels et Historiques du Vanuatu : Description, évaluation et recommandations du projet*. Rapport final. VCHSS, Port-Vila. 37 pages.
- Guillaud D. et Forestier H. 1998 – *Archaeo-Geography of Former Dwelling Sites in Northern New Caledonia (District of Koumac, North Province)*. *Man and Culture in Oceania* : 14 : 99-119.
- Guillaud, D. 2008 – L'archéogéographie : pour une reconnaissance du passé dans l'espace. *EchoGéo*, n°4, mars-mai 2008.
- Hoskins G.W. 1955 – *The making of the english landscape*. Hodder et Stoughton, Londres. 326 p.
- Tabani Marc. 2000 – Walter Lini, la coutume de Vanuatu et le Socialisme mélanésien. *Journal de la Société des Océanistes*, 111 (2) : 173-195.
- Taylor C.-C. 1974 – Total archaeology or studies in the history of the landscape. In A. Rogers et T. Rowley (eds), *Landscapes and Documents*, Bedford square Press, London, 1974 : 15-26.

Archéologie partagée, réappropriation des sites et renaissance culturelle aux îles Marquises

Pierre Ottino

Résumé

L'habitat marquisien est un exemple d'adaptation à la morphologie particulière des îles, conforme, dans son principe fondamental, à la tradition culturelle des Océaniens. De la perception par les Polynésiens de cet environnement qu'ils façonnent, à l'analyse scientifique de l'archéologie qui décrypte ce « paysage culturel », cet article évoque le fructueux dialogue que l'archéologue entretient avec les populations insulaires. Il discute également du rôle du chercheur archéologue dans la redécouverte et la valorisation de ce patrimoine ancien pour renforcer l'identité océanienne d'une société en mutation.

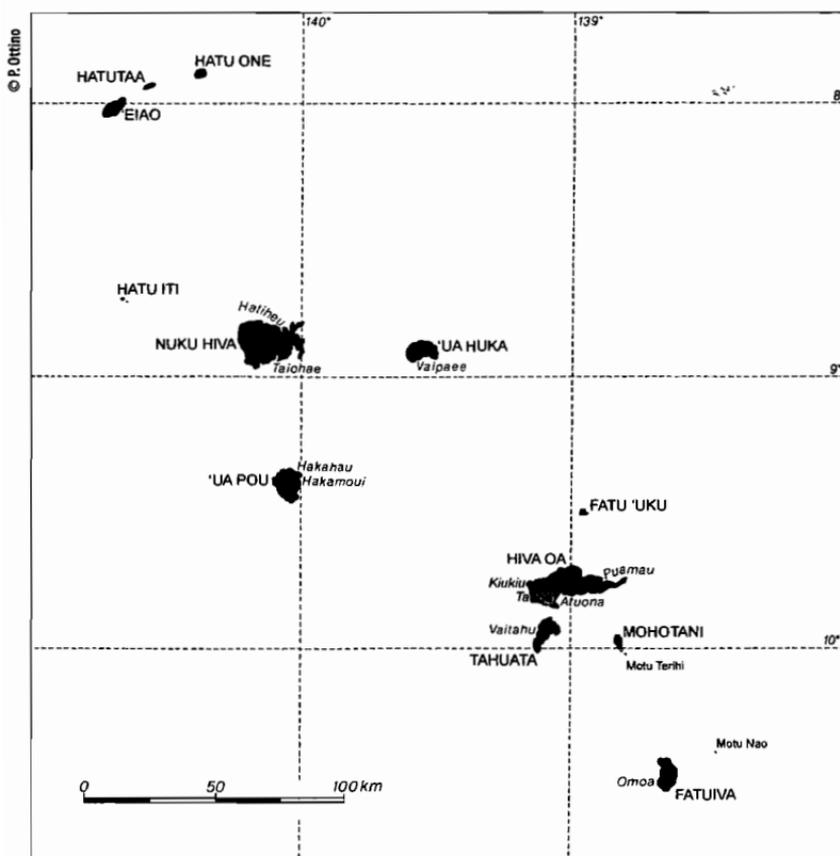
Mots-clés : Archéologie participative, habitat, patrimoine, valorisation, identité, développement, festival et renouveau culturel, ré-appropriation du passé.

Archéologie et valorisation du patrimoine

L'Océanie, depuis sa redécouverte par les Européens, à la fin des 16^e et 18^e siècles, a questionné le monde occidental sur sa vision du monde, son mode de vie et sa relation à l'autre. Il l'interroge aussi sur les particularités, l'origine, la très large dispersion et les routes maritimes suivies par les anciens Océaniens, navigateurs émérites qui étonnent, voire fascinent, encore aujourd'hui. L'ensemble des disciplines dites de sciences humaines, ainsi que celles des sciences naturelles, s'est penché sur ses caractéristiques afin de comprendre un univers resté longtemps à l'écart des grandes évolutions observées sur les continents. L'archéologie a participé et continue de participer à cette étude pluridisciplinaire orientée sur l'origine, le peuplement et

l'évolution des sociétés océaniques. Aujourd'hui, associée à d'autres recherches, elle contribue au développement scientifique, culturel et économique des territoires sur lesquels elle s'exerce. L'exemple de la renaissance culturelle aux îles Marquises, depuis les années quatre-vingt, illustre cette implication passée et actuelle de l'archéologie, à la fois partenaire et vecteur de l'évolution d'une société insulaire.

Aux Marquises, après les premiers travaux de R. Linton en 1920-21, il fallut attendre ceux de R.C. Suggs (1957) puis de Y.-H. Sinoto (années soixante) pour dévoiler la préhistoire et la position chronologique de l'archipel au sein du triangle polynésien, formé par Hawaii au nord, la Nouvelle-Zélande au sud-ouest et l'île de Pâques à l'est. Il s'agissait de dater les premiers peuplements et les étapes de l'avancée des Polynésiens orientaux. À la suite des recherches et des



L'Archipel des Marquises

dates obtenues alors par la toute nouvelle méthode du 14C, l'archipel marquisien fut considéré comme le premier à avoir été peuplé, à partir de la Polynésie occidentale, aux alentours du début de l'ère chrétienne ou quelques siècles après. Ce serait également à partir de cette époque que les autres îles de Polynésie orientale auraient été peuplées. Mais cette théorie qui remonte aux années soixante n'est plus retenue depuis plusieurs années. Aujourd'hui on privilégie une sphère régionale qui engloberait l'ensemble de la Polynésie centrale : la Société, les Tuamotu et les Marquises, avec un peuplement plus tardif vers 600 voire 800 AD, et un passage antérieur par les îles Cook, les plus proches à l'est des Samoa-Tonga, peuplées pour les Tonga vers 2830-2846 BP (datation par uranium/thorium sur corail ; Burley *et al.*, 2012). L'archéologie aux Marquises a toujours mis l'accent sur la culture matérielle, son évolution, l'environnement et les vestiges les plus visibles : les sites de surface. Omniprésents et souvent imposants par leur dimension et celle des blocs utilisés, ils retiennent l'attention et caractérisent le paysage anthropique marquisien. Ils favorisent aussi une archéologie proche des populations, dont la coopération est requise pour les découvrir, y avoir accès et obtenir des bribes d'informations orales. Nos travaux ont porté sur des structures d'habitat, prises individuellement d'abord, puis sur des ensembles, ce qui permettait de les relier entre elles, de les

© P. Cottino



Plateforme communautaire réhabilitée par l'archéologie

intégrer à leur contexte immédiat, de s'intéresser à l'aménagement de l'espace, à l'organisation du territoire et de la société qui y vivait.

Cet élargissement de la surface étudiée a permis de mettre au jour des espaces de plus en plus vastes, au sein d'un environnement dont la topographie guidait l'installation humaine et où certaines espèces végétales relictuelles témoignent d'anciens usages. Il a surtout révélé, aux yeux des Marquisiens eux-mêmes, la densité et la richesse de ce patrimoine architectural, occulté par les éboulements et par une végétation exubérante qui en interdisait une vision d'ensemble. Ce patrimoine, dont ils ignoraient en fait l'agencement et l'ampleur, du fait de l'abandon de vastes pans de leur territoire, à la suite de la déperdition démographique qui suivit, fin 19^e, la période du Contact, étonnait d'autant plus qu'il traduisait une occupation de l'espace structurée et dense, sans commune mesure avec celle d'aujourd'hui. Elle était le fait d'une population de loin beaucoup plus nombreuse que l'actuelle et qui devait sans doute être florissante, puisqu'elle avait réussi à atteindre environ 80 000 âmes, alors qu'aujourd'hui les quelques 8 000 habitants ne pourraient, selon les réflexions convenues, se passer de l'aide extérieure en provenance de la France et de Tahiti.

Ce patrimoine traduisait également, pour l'implantation et l'édification des constructions, le déplacement et l'agencement des blocs lithiques, aux dimensions parfois cyclopéennes, une maîtrise technique qui force toujours l'admiration. Il révélait aussi une maîtrise de l'espace, une gestion raisonnée des ressources et des phénomènes naturels, ainsi que des relations sociales complexes. La vie d'avant les temps présents, celle des « Anciens », longtemps dévalorisée, parfois méprisée, est apparue soudainement et très concrètement digne d'intérêt, source d'une nouvelle fierté. Elle démontrait que l'archipel avait une Histoire non négligeable, et elle remettait en cause, de façon positive, le regard porté sur cette ancienne culture, tant par les Marquisiens que par les personnes extérieures à l'archipel.

Les nouveaux patrimoines de la renaissance culturelle

L'étude des structures d'habitat, la préservation et la mise en valeur du patrimoine archéologique, ont ainsi accompagné ou stimulé une réhabilitation du passé et un processus d'inspiration puis d'affirmation identitaire qui se traduisent notamment par l'organisation régulière de festivals culturels, depuis le premier lancé en 1987 sur l'île de Ua Pou. Ces festivals émanent d'une tradition ancestrale : la grande fête communautaire où s'exprime une part

de l'âme marquinsulaire et dont la préparation est un défi mobilisant une grande part de la population et des ressources disponibles. Moments de trêve, de compétitions et d'échanges, ces rencontres rythmaient la vie et contribuaient à la cohésion des communautés locales. Aujourd'hui, elles constituent une manifestation unanime où s'exprime la personnalité collective des Marquinsiens et des autres groupes invités. Ce renouveau culturel fut à l'origine, à la fin des années soixante-dix, de la création de l'association culturelle : Motu Haka o te Henua 'Enana (ou Fenua 'Enata pour les îles du groupe Sud), dont le rôle originel était de défendre la langue marquinsulaire et de la faire enseigner dans les écoles de l'archipel. Elle s'intéressa parallèlement à la préservation des diverses connaissances et pratiques traditionnelles, à leur réappropriation et valorisation. L'intérêt pour les sites archéologiques vint un peu plus tard, dans le milieu des années quatre-vingt, notamment par la présence, sur une longue durée, d'un archéologue envoyé par l'Orstom.

L'association de la fouille stratigraphique, qui permettait de remonter dans le passé des îles, tout en démontrant son ancienneté, et de l'étude des sites de surfaces qui révélait leur intérêt et leur organisation, a aidé à la redécouverte de ce passé par les Marquinsiens eux-mêmes. Avec le maintien de la langue et les succès des groupes de danses et des artisans, l'archéologie a ainsi permis de reconstruire une histoire méconnue, de redynamiser un passé partiellement oublié en le révélant et en le valorisant. Les vestiges immobiliers marquinsiens qui, jusqu'alors, ne soulevaient guère d'intérêt, ont été progressivement et naturellement inscrits dans ce mouvement endogène de renaissance culturelle, qui touchait tant les adultes que les jeunes. Des sites jusqu'alors abandonnés, parfois oubliés, ont été dégagés d'une grande part de la végétation qui les occultait, étudiés et parfois restaurés pour être intégrés de plus en plus étroitement aux grandes manifestations collectives. En effet, les vestiges d'anciens aménagements lithiques et surtout ceux autrefois destinés à des activités communautaires (tels les *tohua*) fournissaient un cadre idéal et des lieux en parfait accord avec les diverses représentations qui y étaient données, ainsi qu'avec l'esprit des participants. Ils permettaient aussi de pallier avantageusement le manque d'infrastructures modernes adaptées à de grands rassemblements. Sans cet investissement archéologique, qui a opéré d'une certaine façon comme un révélateur photographique, jamais ces sites n'auraient connu un tel intérêt et une telle valorisation par leur intégration à des projets actuels. Associant structures architectu-

rales et environnement. ils furent un des éléments majeurs qui permit aux festivals marquisiens d'acquérir leur renommée, tant locale que nationale, voire internationale. Ils offrirent aux festivités une ampleur, un cadre et une « authenticité » qui en constituent l'originalité la plus marquante, gage de notoriété et de succès.

De la renaissance à la reconnaissance culturelle

Depuis quelques années, la volonté de faire revivre une culture en danger en lui redonnant une base concrète, et en lui fournissant des lieux de représentation et d'expression, amène à étudier et réhabiliter les sites anciens avec l'appui des archéologues. L'organisation de manifestations culturelles telles que les festivals – parfois à l'échelle nationale, pour le passage à l'an 2000 par exemple – a engagé l'archéologie de l'IRD dans des entreprises d'études et de restaurations de sites importants. Ce fut le cas sur les îles de Hiva Oa, Nuku Hiva, Tahuata et Ua Pou, soit quatre îles sur les six actuellement habitées. Ces restaurations, initiées au fur et à mesure des recherches, par une concertation entre archéologie et volonté locale, ont été progressivement soutenues par l'État et le Territoire. Leur ampleur a nécessité la mise en place de dispositifs faisant appel à une collaboration des populations, des municipalités et des associations, avec le soutien des ministères de la Culture, de l'Outre-Mer et la participation notable de l'armée. L'archéologie a permis ainsi d'impliquer et de concilier dans de grands événements communautaires de nombreux partenaires à l'échelle locale et nationale.

La dimension à l'origine strictement scientifique des recherches sur le patrimoine culturel et naturel des îles Marquises s'est trouvée orientée par les sites eux-mêmes, leur étendue, les travaux possibles, les moyens, les délais, les événements et aussi par certaines personnalités, vers des enjeux de plus en plus locaux. Au fur et à mesure que les travaux avançaient, que les échanges s'intensifiaient, l'archéologie est passée d'une posture exogène à une participation attendue et nécessaire. Elle rejoignait ainsi des enjeux sociaux, culturels et économiques d'autant plus forts que l'éloignement par rapport à Tahiti et le désintérêt de la plupart des décideurs, depuis l'annexion de l'archipel en 1842 jusqu'aux environs de l'an 2000, avaient valu aux Marquises d'être restées en marge du développement que connut la Polynésie française. Cette situation, ressentie longtemps comme un abandon, leur a cependant permis

de conserver plus longtemps leur culture « traditionnelle ». Celle-ci allait progressivement devenir un atout.

Sur la grande île de Tahiti et aux îles de la Société, l'implantation du Centre d'Expérimentation du Pacifique dans les années soixante a induit des développements économiques et des changements de mode de vie particulièrement rapides, et une perte identitaire ressentie comme un manque plus ou moins douloureux. La culture y est aux mains de spécialistes, de professionnels, d'institutions. Aux Marquises, si la culture est bien portée par certaines personnalités, elle est surtout partagée, à des degrés divers, par l'ensemble des individus et reste fortement liée à leurs modes de vie. C'est cet ancrage dans leur culture et leur pays qui permet aux Marquisiens de vivre sur ces îles. Dans ce contexte les festivals renvoient à un besoin d'affirmation identitaire vis à vis de l'extérieur, mais d'abord et surtout ils marquent un besoin de retrouvailles, d'échanges et de partage internes, qui touchent l'ensemble des classes d'âge. Ces festivals sont d'abord préparés par et pour les Marquisiens eux-mêmes, car l'initiative émane toujours des populations et de certaines personnalités locales ; le monde extérieur y est certes convié, mais secondairement.

Aujourd'hui, le renouveau culturel de la Polynésie française emprunte énormément au patrimoine des îles Marquises : tatouages, sculptures, chants, danses... Cette « tahitianité » qui fait la promotion de la Polynésie, en France métropolitaine et à l'étranger, est en fait peu tahitienne. Les Marquisiens sont de plus en plus conscients de cette récupération de leur patrimoine, sous les termes généraux de tahitien ou de ma'ohi qui gommant les différences internes. Aux Marquises, après une première destitution culturelle, due à la période coloniale, l'hégémonie exercée par le Territoire est apparue comme une seconde destitution, d'autant plus forte qu'elle venait d'une population sœur. Afin de lutter contre cette globalité réductrice, les Marquisiens ont revendiqué leur spécificité et cherché à s'appuyer sur leur patrimoine pour apporter leur part à l'édifice commun en cours d'élaboration. L'archéologie se révèle particulièrement adaptée pour accompagner ce processus. Elle a un rôle non négligeable dans le succès des festivals des arts marquisiens (*mata va'a* : regard éveillé, ouvert...), dans le processus d'inscription des Marquises au patrimoine mondial de l'UNESCO, et dans les expositions en France et aux États unis sur la culture de l'archipel. Tous ces événements traduisent la reconnaissance sur la scène internationale de l'archipel, tant dans sa culture passée que dans son patrimoine actuel.

Festivals culturels et archéologie

Le premier Festival des Arts des Marquises en 1987 sur l'île de Ua Pou et surtout le deuxième en 1989 à Nuku Hiva ont marqué cette fierté retrouvée avec, notamment, la mise en valeur d'une structure archéologique et historique (le *paepae* ou plate-forme d'habitation de la reine Vaekehu à Taiohae) et la construction d'un espace communautaire s'inspirant des *tohua*, ces anciennes places communautaires au centre de la vie sociale et politique des tribus d'antan. A la même période, un « vrai » *tohua*, Hikokua, a été dégagé et restauré partiellement par les habitants de Hatiheu. Ces travaux, précurseurs ici, se sont hélas faits sans l'aide d'archéologues, malgré les demandes locales, sans doute à cause de l'éloignement de l'archipel et du trop faible nombre d'archéologues sur le Territoire immense de Polynésie française (5 millions de km² soit la taille de l'Europe). En 1991 le troisième festival, à Hiva Oa, a marqué définitivement cette volonté de valorisation, dans le cadre des festivités, du patrimoine archéologique. Pour la première fois sous la direction de deux archéologues (l'un affecté par l'IRD et l'autre venu provisoirement de France pour pallier le manque d'effectifs sur place), deux ensembles prestigieux, à Puamau et à Taaoa, ont été partiellement dégagés, étudiés et restaurés pour le festival. L'archéologie obtenait ainsi toute sa place au sein du processus de reconnaissance et de valorisation de la culture marquisienne. En 1995, le quatrième festival, à Ua Pou, ne s'est déroulé qu'en partie sur un site ancien, qui avait été seulement dégagé et nettoyé rapidement ; un imposant *paepae*, au centre de Hakahau, vallée principale de l'île, avait néanmoins été restauré par une équipe dépêchée par le Département d'Archéologie de Tahiti.

Le cinquième Festival, à Nuku Hiva (1999-2000), a confirmé avec une force particulière le dynamisme culturel de l'archipel ; aux côtés des délégations des six îles marquisiennes, celles de Tahiti, de l'île de Pâques et de Kiribati se sont produites sur les sites restaurés. Ce qui distingue ce festival des précédents est le temps et l'énergie que les habitants et les organisateurs¹ ont consacrés à l'étude, la conservation, la mise en valeur et la restauration de vastes ensembles archéologiques ; pour la première fois, la reconstitution de cases sur les soubassements de pierres a pu offrir une vision plus complète et réaliste de ces sites

1. dont notamment : Yvonne Katupa, maire délégué, Lucien Kimitete, conseiller-maire de Nuku Hiva à l'époque, et aussi : Dominique Cadilhac et Bernard Lesterlin, administrateurs d'Etat durant les années 1994 - 2000.



© P. Cottino

Reconstitution d'une maison sur un site archéologique

archéologiques, jusque-là connus essentiellement par leurs vestiges lithiques. Ces sites, lieux forts des journées et des nuits du festival, ont acquis une renommée qui s'est étendue au-delà des limites de la Polynésie française.

Depuis, dans l'ensemble des îles habitées des Marquises, les municipalités, des associations ou des personnalités sollicitent des études et des interventions archéologiques. Loin d'être ponctuelles, ces demandes sont récurrentes, car les îles éloignées sont engagées dans des processus de longue durée, touchant l'archéologie, mais aussi le développement des communes, la conservation et la mise en valeur du patrimoine. Les vestiges visibles sont les supports des mémoires et des identités, et aussi des moyens d'enseigner aux jeunes générations, de redécouvrir et de développer le patrimoine.

Recherche et restauration de sites

La volonté de restaurer des sites archéologiques, supports mnémotechniques d'une société qui cherche à travers ses propres empreintes à retrouver sa mémoire, traduit le refus d'un développe-

ment qui fasse table rase du passé. L'archéologue, parallèlement à ses intérêts scientifiques de recherche, tente de répondre à une telle demande locale. Un site restauré présente l'intérêt d'être immédiatement « lisible » : il permet d'apprécier l'utilité immédiate des recherches archéologiques, et permet aux populations de se réapproprier progressivement un patrimoine et une culture mis à mal depuis deux siècles.

La restauration nécessite une étude archéologique préalable et aussi parallèle au déroulement des travaux. Les premiers archéologues oeuvrant en Polynésie ont spontanément investi du temps dans de telles restaurations : ce fut notamment le cas de Yosihiko Sinoto à Moorea et aux îles sous le vent, de José Garanger à Tahiti et aux Tuamotu dans les années 1960-80 puis, plus tard, du Département d'Archéologie et de l'ORSTOM dans les années 1980-90. Depuis l'an 2000, aux Marquises, des restaurations accompagnent certaines recherches archéologiques de l'IRD ; d'autres sont demandées par les populations, qui associent ainsi étroitement l'archéologie à leur culture.

La recherche archéologique émane d'institutions qui visent une reconnaissance scientifique par des organismes pairs, nationaux et internationaux. Toutefois cette recherche est encore et surtout le fait de nations étrangères au monde océanien ; alors que les résultats sont attendus par des institutions ou des acteurs locaux. Sur le terrain, loin de ses milieux scientifiques d'origine, l'archéologie peut engendrer un sentiment d'incompréhension et, pire, de dépossession, lorsqu'elle est pratiquée par des chercheurs de passage qui repartent une fois leur courte mission effectuée. Cette recherche mal intégrée et mal comprise peut aboutir à son rejet local plus ou moins fort, sans doute par méconnaissance des travaux réellement effectués de la part des instances locales, mais sans doute aussi, de la part des chercheurs, du fait d'un manque de temps et d'ouverture. L'archéologie ouverte sur les demandes locales peut cesser d'être une science exogène pour accompagner une reconstruction sociale et culturelle.

Références

Burley D, Weisler M.L., Zhao J. 2012 – High Precision U/Th dating of first polynesian settlements. *PLoS ONE* 7 (11): e48769. doi: 10.1371/journal.pone.004876

Cadilhac D., 2006 – *Les montagnes du Pacifique*. Éd. l'Harmattan, Paris, 285 p.

La génétique anthropologique entre archéologie et identité : les Afro-Américains à la recherche de leurs racines africaines

Alain Froment

Résumé

La génétique anthropologique a pour objet l'histoire des peuplements et collabore donc étroitement avec l'archéologie. Un domaine émergent de la génétique des populations africaines est leur lien avec les descendants issus de la diaspora. Ceux-ci, devenus citoyens de pays riches, et marqués par une quête identitaire, sont une source possible, quoique négligée, pour les investissements et le tourisme. Les descendants afro-américains de la traite esclavagiste souffrent en effet d'un effacement de leur passé, tout en entretenant avec l'Afrique un rapport ambigu, mêlant fascination, rejet et nostalgie. Deux voies de recherche ont été développées récemment pour éclairer cette histoire particulière : la première est l'analyse des restes humains d'origine africaine exhumés dans la fouille des cimetières d'esclaves, notamment celui de New York ; la seconde est l'étude de l'ADN qui donne un signal complexe, mais partiellement intelligible de filiation. La constitution d'une banque de données des populations africaines est un préalable à cette étude, non seulement pour répondre à cette demande identitaire, mais surtout pour confronter les données de la génétique et celle de l'archéologie et comprendre l'histoire du peuplement. Les résultats obtenus correspondent assez bien au découpage linguistique de l'Afrique et débouchent sur de nombreuses applications, y compris médicales. Conséquence de cette recherche, on assiste au développement d'un tourisme génétique destiné à faire découvrir aux Noirs américains une partie de leurs racines. Cette initiative pourrait avoir un impact économique favorable sur les pays d'Afrique occidentale et centrale, en renforçant les structures d'accueil et en encourageant les investissements.

Mots-clés : génétique, ADN mitochondrial, bioarchéologie

Au sein de l'UMR PALOC et des structures antérieures qui lui ont donné naissance, la collaboration entre archéologie et anthropologie biologique est ancienne et étroite, comme le montrent deux ouvrages collectifs (Delneuf *et al.* 1998, Froment & Guffroy 2003) rédigés en commun. Le présent volume concerne les applications, et notamment les retombées économiques, découlant de l'archéologie et, plus spécifiquement dans ce chapitre, de l'apport que peut proposer l'anthropobiologie. Deux projets concernant la diaspora africaine seront pris comme exemple. Dans le premier, celui du New York African Burial Ground (NYABG), l'ancien cimetière d'esclaves de New York, faute de données génétiques, l'anthropométrie a été utilisée comme moyen d'identification de l'origine des individus inhumés. Dans le second cas, une banque de données génétiques importante a été établie au niveau de l'ensemble de l'Afrique, et ses résultats ont été appliqués à diverses communautés noires américaines ; enfin on verra au niveau d'un pays africain, le Cameroun, où l'UMR PALOC travaille depuis longtemps, sous quelle forme se traduit cet intérêt.

Pendant longtemps, les Noirs Américains, tout comme les Antillais, ne se sont pas sentis de liens avec l'Afrique, malgré les essais de William Du Bois et de Marcus Garvey au début du 20^e siècle. Plus tard, le mouvement afrocentriste, largement inspiré des travaux de l'historien sénégalais Cheikh Anta Diop, s'est quant à lui davantage appuyé sur une Égypte fantasmée (Froment 1991, 1994, 2000) que sur l'assise culturelle des sociétés ouest-africaines. Mais depuis une vingtaine d'années les progrès de la bioarchéologie et de la génétique ont permis de confronter la communauté noire américaine plus concrètement à ses racines africaines. Après l'ouvrage d'Alex Haley (1976), *Racines*, retraçant sa généalogie familiale jusqu'à un ancêtre, Kunta Kinté, né en Gambie vers 1750, et diverses fouilles menées dans de nombreuses plantations, révélant l'habitat et la culture matérielle des esclaves (Singleton 1995, Orser 1998), un événement spectaculaire, la redécouverte en plein Manhattan en 1991 du cimetière d'esclaves de New York fermé en 1795 et enfoui sous plusieurs mètres de déblais, a créé un choc chez les Afro-Américains. L'élection en 2008 d'un président à demi-kenyan les a encore davantage poussés à questionner leur relation à l'Afrique.

Une expérience archéologique : Le New York African Burial Ground (NYABG)

La morphologie du crâne est un substitut à la génétique quand on ne dispose pas de données ADN, et elle a montré un bon pouvoir

prédictif de l'origine géographique des populations, au niveau mondial, sur les populations actuelles (Froment 1992a) ou sur celles du Paléolithique (Crèvecoeur *et al.* 2009). Une étude plus régionale sur les squelettes égyptiens a pu mettre en évidence la complexité du peuplement de la Vallée du Nil (Froment 1992b). Dans le cas du NYABG, faute de financement, peu de données génétiques ont été recueillies (Kittles & Royal 2003), et les squelettes ont été ré inhumés sous un mausolée construit à l'emplacement du cimetière, tandis que les ves-

© A. Froment

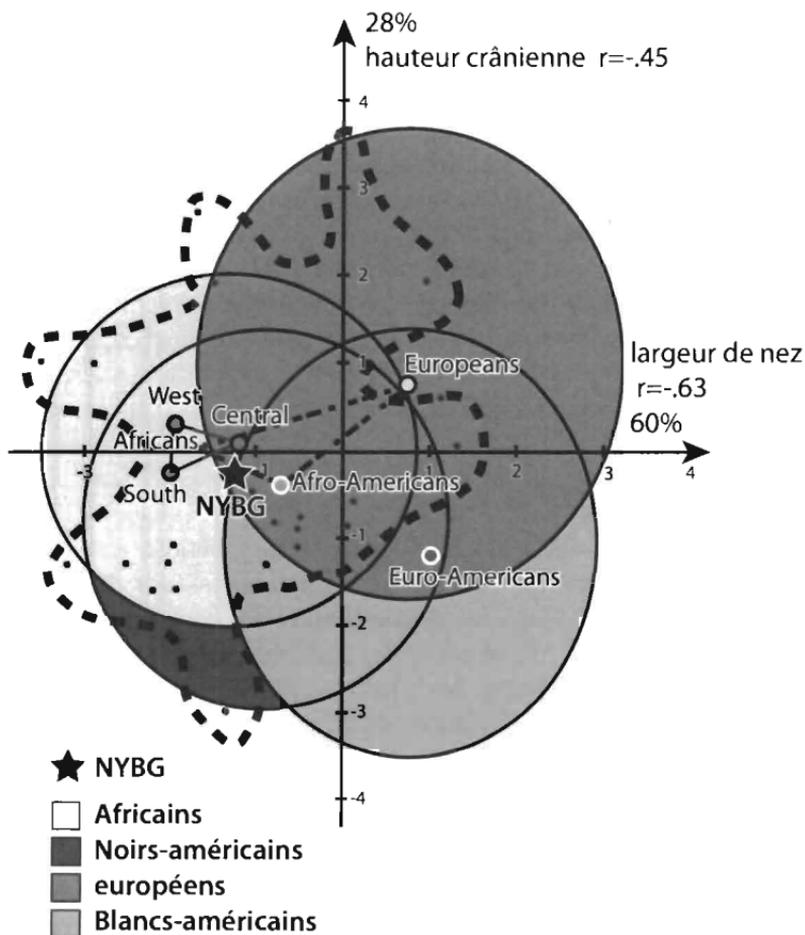


Figure 1 : Analyse multivariée des mesures crâniennes des sujets exhumés du New York African Burial Ground. On voit que la plupart des individus ont une morphologie africaine, mais aussi que certains, à droite du graphique, ont aussi un métissage européen, parfois important (source : Jackson *et al.* 2004).

tiges archéologiques, stockés au sous-sol du World Trade Center, ont disparu dans l'attentat du 11 Septembre. En ayant recours aux méthodes de l'anthropologie physique, nous avons pu, grâce à l'analyse multivariée des mensurations crâniennes (figure 1), montrer qu'une partie des individus étaient africains de souche, et que les autres étaient des mulâtres. Le fait que certains sujets aient les dents taillées, une coutume répandue en Afrique mais interdite aux esclaves, prouvait que ceux-ci étaient des Africains qui avaient vécu le *Middle Passage*, l'épouvantable traversée de l'Atlantique. D'autres analyses métriques, impliquant un cimetière d'esclave de Guadeloupe, région d'où les Amérindiens avaient disparu depuis longtemps, ont montré que le métissage avec les peuples autochtones avait été, contrairement à l'attente des responsables du chantier, négligeable, car les crânes des deux cimetières étaient exempt d'une composante amérindienne, qui se traduit notamment par un élargissement des pommettes. Toutefois, bien que la morphologie faciale soit codée génétiquement, comme le montrent certains traits physiologiques transmis dans les familles endogames (nez des Bourbons, menton des Habsbourg), la biométrie n'a pas le pouvoir de résolution de la génétique (Parra *et al.* 2000). L'étude des squelettes du NYABG a suscité beaucoup d'engouement et a contribué à inciter les Noirs Américains à faire tester leur ADN pour retrouver leur région d'origine en Afrique.

L'apport de l'étude de l'ADN

Les études généalogiques utilisant la génétique sont des deux types: les premières sont basées sur les autosomes, des chromosomes qui se mélangent à chaque conception, et qui comprennent des *Ancestry Informative Markers* (AIMs) capables d'estimer globalement l'origine biogéographique des ancêtres ; mais cette recombinaison et le métissage à chaque génération entre des esclaves venus des diverses parties du continent rendent difficile les recherches individuelles sur l'ancestralité. Les secondes sont basées sur les lignages respectivement maternel et paternel, et alors elles visent l'ADN mitochondrial (mtDNA) et les marqueurs du chromosome Y (*non-recombining Y chromosome*, NRY). Le mtDNA n'est pas porté par les chromosomes du noyau cellulaire, mais par des petits organites, en fait d'anciennes bactéries, présentes dans le cytoplasme de l'ovule et que l'on reçoit donc uniquement de sa mère, qui l'a elle-même reçu de sa mère, et ainsi de suite. Les garçons héritent en revanche le chromosome Y de leur père, qui l'a reçu de son père etc. L'analyse du NRY montre que dans un bon tiers

des cas l'ascendance paternelle des Noirs américains est d'origine européenne (Kayser *et al.* 2003). En Jamaïque ce taux atteint 41% (Benn Torres *et al.* 2012), alors que la contribution européenne sur la lignée maternelle est nulle (McLean *et al.* 2003). Il s'agit bien souvent de la signature de paternité du maître de la plantation, une découverte que certains sujets vivent assez mal, surtout s'ils se font une image fantasmée de leurs origines africaines.

Le mtDNA n'est qu'une minuscule partie de l'information génétique (16.569 paires de base, comparé à l'ensemble du génome qui représente 3.40 milliards de paires de base et 26500 gènes) et le NRY ne comprend qu'une dizaine de marqueurs. En 2009, pour élargir le cadre de l'étude à l'ensemble du génome, nous avons publié la synthèse la plus importante sur la génétique des populations africaines (Tishkoff *et al.* 2009) et notamment du Cameroun (Froment 2006) en employant des marqueurs nucléaires (AIM) et non pas seulement mitochondriaux. Les résultats ont été comparés à la carte linguistique

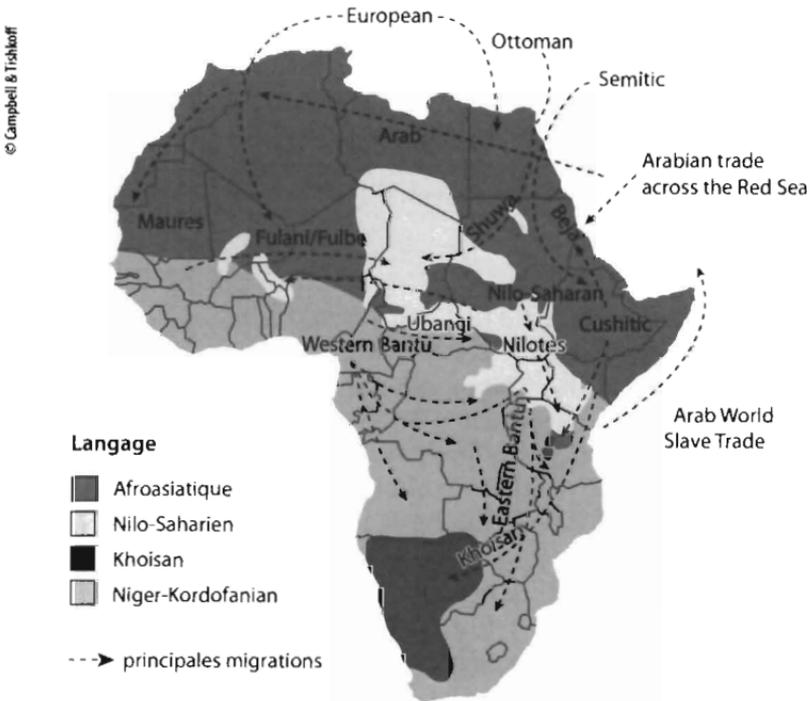


Figure 2.1 : Carte linguistique des quatre grands phylums linguistiques africains (source : Campbell & Tishkoff 2010)

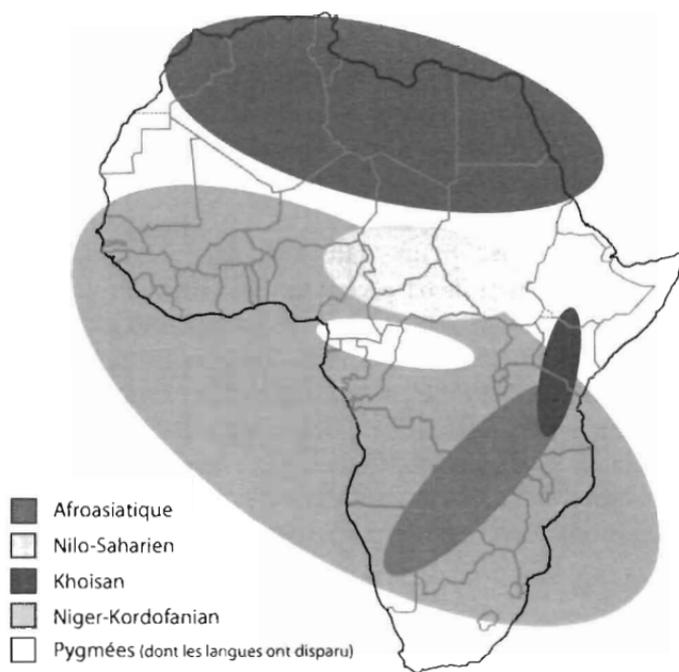


Figure 2.2 : Résultats tirés de nos enquêtes génétiques (d'après Tishkoff *et al.* 2009) : les ovales représentent les profils génétiques obtenus par le logiciel Structure. On voit que la stratification génétique est assez complexe en Afrique de l'Est mais que globalement patterns linguistiques et patterns génétiques sont homologues.

de l'Afrique et ont montré une bonne congruence entre les deux ensembles de données (figure 2.1 et 2.2).

Concernant les Noirs américains, la majorité du patrimoine génétique (69 à 74%) provient d'Afrique de l'Ouest et du Centre-ouest, plus précisément du groupe linguistique Niger-Congo, dont le groupe Bantou est une sous-famille : la contribution bantoue au génome est de l'ordre de 45% et non-bantoue de 22%, tandis que 11 à 15% vient d'Europe, un résultat conforme à ce que l'on sait de la traite. L'étude des registres des bateaux négriers montre en effet que l'origine des esclaves est pour 40% la partie occidentale de l'Afrique centrale, 23% la Sénégambie, et le reste de la côte pour les fractions restantes, avec de très petits contingents venant même de très loin : Afrique Australe, Madagascar ou Mozambique (Jackson *et al.* 2004).

1. Voir aussi: *Trans-Atlantic Slave Trade Database* : www.slavevoyages.org/tast/index.faces

Le business de la génétique

Il y a de nombreuses limitations théoriques à la quête de l'ancestralité génétique, et les promoteurs des PHG (*personalized genetic histories*), qui pour la plupart ne font que des études de lignages basées sur le mtDNA et le NRY, le reconnaissent (Shriver & Kittles 2004). Tout d'abord il faut savoir comment reconnaître un Noir américain, ce qui n'a rien d'évident et relève surtout de l'auto-définition (déclaration spontanée dans les documents administratifs), modulée par une construction sociale née de la « *one drop rule* » (une seule goutte de sang africain fait de vous un Noir). Ensuite il faudrait admettre qu'en Afrique les ethnies sont des entités génétiquement identifiables, ce qui est, sauf cas d'isolat, inexact ; on sait du reste combien le concept d'ethnie est historiquement fabriqué, avec des accrétions de groupes d'origine diverse qui se regroupent politiquement (Amselle & M'Bokolo 1985 ; Braun & Hammonds 2008). Le troisième obstacle est que même dans une ethnie génétiquement caractérisable, la variation est considérable, ce qui est une caractéristique des populations africaines : plus on s'éloigne de l'Afrique, plus la diversité biologique diminue, conséquence du fait que les populations du reste du monde ne sont qu'un sous-groupe issu de l'Afrique. Il faudrait aussi imaginer que les ethnies qui existaient il y a trois à quatre siècles n'ont pas changé génétiquement entretemps, or de nombreux mouvements ont été observés depuis, et les guerres liées à l'esclavage ont elles-mêmes joué un rôle perturbateur. On peut aussi noter que les groupes de locuteurs Niger-Congo, étendus du Sénégal à l'Afrique du Sud, sont peu structurés génétiquement et se ressemblent, surtout ceux issus de la grande migration bantoue, partie des confins du Cameroun et du Nigéria il y a environ 4000 ans, un temps trop récent pour que des mutations nombreuses se soient accumulées. Autre condition essentielle, il faut que les bases de données de comparaison aient échantillonné exhaustivement les peuples d'Afrique, ce qui n'est pas le cas. Enfin, en plusieurs siècles, on accumule un nombre considérable d'ancêtres : sur 14 générations depuis l'an 1700, on en compte 213 soit 8192 aïeux, alors que les marqueurs mitochondriaux et Y ne permettent de remonter qu'à seulement deux d'entre eux, vieux de plusieurs milliers d'années. Comme le font remarquer Ely *et al.* (2006), le mtDNA, marqueur le plus employé, n'est spécifique d'une région précise que dans 10% des cas, et plus généralement les laboratoires ne se donnent pas la peine de signaler les marges d'imprécision, qui sont pourtant larges.

Tous ces arguments font que la reconnexion avec une ethnie africaine est beaucoup plus imaginaire que réelle mais elle n'en constitue pas moins le seul ancrage tangible auquel une communauté déportée, privée d'histoire et d'identité, puisse se raccrocher (Rotimi 2003). C'est pourquoi les tests ADN ont beaucoup de succès malgré leur prix facturé 400 dollars pour une recherche de type matriclan et patriclan, dans le cas du plus usité, vendu par l'entreprise *African Ancestry Inc2.*, dont le co-fondateur Rick Kittles, généticien renommé (Kittles & Weiss 2003), a testé sur lui sa méthode et a fait remonter son lignage paternel à l'Allemagne et son lignage maternel aux Yorubas du Nigéria.

La Route de l'esclave au Cameroun

L'Unesco et l'Organisation mondiale du tourisme ont lancé en 1995 à Accra, au Ghana, le programme « Tourisme culturel sur la route de l'esclave » en vue de faire l'inventaire des sites et lieux de mémoire liés à la traite et d'étudier leur réhabilitation et leur valorisation touristique. Au total, 118 sites ont été inventoriés dans 11 pays africains, dont 10 francophones. Grâce aux tests ADN, des personnalités telles que Condoleeza Rice, Chris Tucker, Forest Whitaker, Roberta Flack, ou Quincy Jones ainsi que 8000 autres Afro-américains se sont trouvés des racines au Cameroun, et se plaisent à se désigner comme des « Caméricains ». De ce fait, une association, le *Cameroon Ancestry Reconnection Program*, organise des pèlerinages, que la journaliste Sarah Sakho³ a pu suivre, notamment dans le village de Bimbia (province du South-West, près de Limbé), ancien port négrier où subsistent des ruines, des canons et des chaînes. Un des villageois interviewés invite sans ambages ces « cousins » inattendus à ouvrir leur porte-monnaie. A Bamendjinda dans l'arrondissement de Mbouda, dans l'Ouest Cameroun, avec l'aide d'une autre initiative, l'Alliance Internationale des Anneaux de la Mémoire, actuellement présidée par l'ancien Chef d'Etat béninois Nicéphore Soglo, et qui a pour vocation de faire connaître l'histoire de la traite et de ses conséquences, un musée de l'esclavage est en construction. On voit par là que l'essor du « tourisme génétique » est susceptible non seulement de développer le secteur de l'hôtellerie, mais aussi de véritables partenariats. Dans une interview au quotidien *Cameroon Tribune*, le ministre du Tourisme du Cameroun a bien vu ce potentiel en exhortant ses concitoyens à donner leur ADN

2. <http://www.africanancestry.com>

3. <http://www.slateafrique.com/80803/cameroun-afro-americain-spike-lee-racines>

pour élargir les bases de données génétiques. Par ailleurs 40 millions de FCFA ont été affectés à la restauration du site de Bimbia. L'enjeu est de taille car le nombre de Noirs américains qui aident matériellement des familles africaines considérées comme retrouvées est déjà important, et des personnages tels que le cinéaste Spike Lee, lui aussi « camericaïn », ont déclaré qu'elles étaient prêtes à monter des initiatives de développement plus ambitieuses.

Conclusion

L'histoire du peuplement de l'Afrique est complexe, et liée pour une part aux fluctuations climatiques, qui ont provoqué des dispersions et des fragmentations. La génétique doit en cela être confrontée à d'autres sources : la linguistique et l'archéologie (Scheinfeldt *et al.* 2010), mais aussi l'histoire de l'environnement, basée sur les isotopes stables (Froment & Ambrose 1995) ou la palynologie (Lézine 2007). Une approche plus originale qui n'a pas encore été tentée sur les Africains Américains, bien qu'elle puisse être prometteuse, serait le séquençage de l'ADN des microbes que nous hébergeons, en particulier *Helicobacter pylori* présent dans l'estomac, car la faible contagiosité de ces bactéries, qui les confine à une transmission verticale au sein des familles, et le rythme élevé de leurs divisions, fait que leurs mutations révèlent très bien les mouvements de populations à l'échelle de quelques siècles (Falush *et al.* 2003).

Au total, les études génotypiques s'avèrent utiles pour reconstituer l'histoire évolutive de l'humanité, ses migrations, ses adaptations, ainsi que les facteurs de risques vis-à-vis de certaines maladies, ainsi que dans le domaine de la pharmacogénétique (Campbell & Tishkoff 2008). Bientôt chacun d'entre nous sera en possession d'une puce ADN contenant l'intégralité de son génome. Popularisés par les séries télévisées qui recourent largement à la génétique pour confondre des criminels, les tests privés se multiplient, que ce soit pour vérifier des paternités, s'informer d'un facteur de risque médical ou rechercher ses racines. Le bouleversement identitaire que cela implique doit être pleinement mesuré, que ce soit sur le plan éthique ou sur le plan psychologique (Via *et al.* 2009). L'Afrique, qui peut se prévaloir sur des arguments tant paléanthropologiques que génétiques d'être le berceau de l'humanité, peut tirer parti de cette position : le « retour » aux sources, s'il est légitime pour les Afro-américains, l'est finalement aussi pour l'ensemble des humains.

Références

- Amselle J.L. & M'Bokolo E. 1985 – *Au cœur de l'ethnie*. La Découverte. Paris.
- Benn Torres J., Doura M.B., Keita S.O.Y & Kittles R.A. 2012 – Y Chromosome lineages in men of West African descent. *PLoS One* 7(1): e29687.
- Braun I. & Hammonds E. 2008 – Race, populations, and genomics: Africa as laboratory. *Social Science & Medicine* 67: 1580-1588.
- Campbell M. C. & Tishkoff, S. A. 2008 – African genetic diversity: Implications for human demographic history, modern human origins, and complex disease mapping *Annual Rev. Genomics Hum. Genet.* 9: 403-433.
- Campbell M. C. & Tishkoff, S. A. 2010 – The evolution of human genetic and phenotypic variation in Africa. *Current Biology* 20, R166–R173.
- Crèvecoeur L., Rougier H., Grine F. & Froment A. 2009 – Modern human cranial diversity in the Late Pleistocene of Africa and Eurasia: Evidence from Nazlet Khater, Pesteria cu Oase, and Hofmeyr. *American Journal of Physical Anthropology* 140: 347-358.
- Delneuf M., Essomba J. M., & Froment A. (directeurs). 1998 – *Paléo-anthropologie en Afrique centrale: un bilan de l'Archéologie au Cameroun*. L'Harmattan. Paris.
- Ely B., Wilson J.L., Jackson F. & Jackson B.A. 2006 – African-American mitochondrial DNAs often match mtDNAs found in multiple African ethnic groups. *BMC Biology* 4: 34.
- Falush D., Wirth T., Linz B., Pritchard J.K., Stephens M. et al. 2003 – Traces of human migrations in *Helicobacter pylori* populations. *Science* 299: 1582-1585.
- Froment A. 1991 – Origine et évolution de l'homme dans la pensée de Cheikh Anta Diop. *Cahiers d'Etudes Africaines* 121-122, XXXI: 29-64, et 125: 129-141.
- Froment A. 1992a – La différenciation morphologique de l'Homme moderne: congruence entre forme du crâne et répartition géographique du peuplement. *Comptes-Rendus de l'Académie des Sciences série III*, 315: 323-329.
- Froment A. 1992b – Origines du peuplement de l'Égypte ancienne: l'apport de l'anthropobiologie. *Archéonil* 2: 79-98.
- Froment A. 1994 – Race et Histoire: La reconstitution idéologique de l'image des Égyptiens Anciens. *Journal des Africanistes* 64: 37-64.
- Froment A. 2000 – Enjeux idéologiques de la paléontologie humaine: la perspective afrocentrique. In: Ducros A. & Ducros J. (dirs), *L'homme préhistorique. Images et imaginaire*. L'Harmattan, Paris. pp. 109-135.
- Froment A. 2006 – Composantes du peuplement du Cameroun. In: C. Seignobos (dir.), *Atlas du Cameroun*. Éditions Jeune Afrique, Paris. pp. 76-77.
- Froment A. & Ambrose S. 1995 – Analyses tissulaires isotopiques et reconstruction du régime alimentaire en milieu tropical. implications pour l'archéologie. *Bull. et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris* 7: 77-98.
- Froment A. & Guffroy J. (directeurs). 2003 – *Peuplements anciens et actuels des forêts tropicales*. Éditions Colloques et Séminaires. IRD, Paris.
- Haley A. 2004 – *Roots: The Saga of an American Family*. Doubleday, New York. Jackson E.L.C. Human genetic variation and health: new assessment approaches. *British Medical Bulletin* 69: 215-235.

- Jackson F.L.C., Mayes A., Mack M.E., Froment A., Keita S.O.Y., Kittles R., George M., Shujaa K., Blakey M.L. & Rankin-Hill L.M. 2004 – Origins of the New York African Burial Ground Population: Biological evidence of lineage and population affiliation using genetics, craniometrics, and dental morphology. In: M. L. Blakey & L. M. Rankin-Hill (eds), *The New York African Burial Ground Skeletal Biology Final Report*, Vol.1. Howard University, Washington D.C.: 150-215.
- Kayser M., Brauer S., Schädlich H., Prinz M., Batzer M.A., Zimmerman P.A., Boatin B.A. & Stoneking M. 2003 – Y chromosome STR haplotypes and the genetic structure of U.S. populations of African, European, and Hispanic ancestry. *Genome Research* 13: 624-634.
- Kittles R. & Royal C. 2003 – The Genetics of African Americans: implications for disease gene mapping and identity. In: A.H. Goodman, D. Heath & M. S. Lindce (eds), *Genetic Nature/Culture. Anthropology and Science beyond the Two-Culture Divide*. University of California Press, Berkeley: 219-233.
- Kittles R.A. & Weiss K.M. 2003 – Race, ancestry, and genes: Implications for defining disease risk. *Annu. Rev. Genomics Hum. Genet.* 4: 33-67.
- Lézine A.M. 2007 – Postglacial pollen records of Africa. In: Scott A Elias (ed.) *Encyclopedia of Quaternary Sciences*, Elsevier, 4: 2682-2699.
- McLean D.C. Jr., Spruill I., Gevaio S., Morrison E.Y., Bernard O.S., Argyropoulos G. & Garvey W.T. 2003 – Three novel mtDNA Restriction Site polymorphisms allow exploration of population affinities of African Americans. *Human Biology* 75: 147-161.
- Orser C.E. Jr. 1998 – The archaeology of the African Diaspora *Annu. Rev. Anthropol.* 27: 63-82.
- Parra E.J., Kittles R.A., Argyropoulos G., Pfaff C.L., Hiester K., Bonilla C., Sylvester N., Parish-Gause D., Garvey W.T., Jin L., McKeigue P.M., Kamboh M.I., Ferrell R.E., Pollitzer W.S. & Shriver M.D. 2000 – Ancestral proportions and admixture dynamics in geographically defined African Americans living in South Carolina. *Am. J. Phys. Anthropol.* 114: 18-29.
- Rotimi C.N. 2003 – Genetic ancestry tracing and the African identity: a double-edged sword? *Developing World Bioethics* 3: 151-158.
- Salas A., Carracedo A., Richards M. & Macaulay V. 2005 – Charting the ancestry of African Americans *Am. J. Hum. Genet.* 77: 676-680.
- Scheinfeldt L.B., Soib, S. & Tishkoff S.A. 2010 – Working toward a synthesis of archaeological, linguistic, and genetic data for inferring African population history. *Proc. Natl. Acad. Sci. USA.* 107: 8931-8938.
- Shriver M.D. & Kittles R.A. 2004 – Genetic ancestry and the search for personalized genetic histories. *Nature Reviews Genetics* 5: 611-618.
- Singleton T.A. 1995 – The archaeology of slavery in North America. *Annual Review of Anthropology* 24: 119-140.
- Tishkoff S.A., Reed F.A., Friedlaender F.R., Ehret C., Ranciaro A., Froment A. et al. 2009 – The genetic structure and history of Africans and African Americans. *Science* 324: 1035-1044.
- Via I M., Ziv E. & Burchard E.G. 2009 – Recent advances of genetic ancestry testing in biomedical research and direct to consumer testing. *Clinical Genet.* 76: 225-235.

3

**Le capital du passé :
modèles, ressources,
héritages**

Archéologie de l'eau pour le développement : réflexions sur le cas de l'Inde

Anne Casile

Résumé

En Inde, l'eau est depuis fort longtemps une préoccupation majeure sur les plans tant de la disponibilité de la ressource, que de sa gestion. En témoigne le nombre impressionnant de vestiges en surface provenant d'ouvrages hydrauliques qui aujourd'hui encore structurent partout les paysages culturels à travers le sous-continent. Un très grand nombre de ces ouvrages ont été construits durant l'ère dite « médiévale », et sont associés dans l'espace aux vestiges de sites religieux. La plupart sont dans un état d'abandon qui répond au développement de nouvelles pratiques de gestion de l'eau fondée sur une surexploitation des nappes souterraines depuis la révolution verte et l'aménagement de grands barrages (les « temples de l'Inde moderne »).

Au regard de ces évolutions récentes et de leurs impacts sur le devenir des sociétés en Inde, il est aujourd'hui essentiel d'interroger les vestiges de ces ouvrages afin d'en comprendre l'importance, la fonction et le fonctionnement dans le développement des sociétés, et d'étudier les relations forgées au fil des siècles entre hommes et milieux, autour de l'eau. Une telle contribution de l'archéologie trouve pleinement sa place dans la recherche pour le développement consacrée aux problématiques de l'eau et de sa gouvernance, et au sein des débats que caractérise aujourd'hui encore une polarisation forte entre « tradition » et « modernité ».

Mots clés : gestion de l'eau, vestiges hydrauliques, temples, Inde

En Inde, l'eau est une question d'extrêmes, oscillant entre sécheresse et inondation, vie et mort, et sa gestion est bien un « fait socio-environnemental total » des plus complexes. Elle est depuis fort longtemps une préoccupation première des sociétés s'agissant tant de

la disponibilité de la ressource, que de sa maîtrise technique et sociale. En attestent les nombreux documents épigraphiques se référant à la construction et à la gestion d'ouvrages hydrauliques, et surtout les vestiges de barrages, de bassins, de citernes, de puits, de canaux et autres, que l'on compte par centaines de milliers. Avec leurs engins de puisage anciens, ces vestiges constituent les témoins les plus tangibles de savoirs et de pratiques multiséculaires développés dans des contextes hydrologiques, hydro pédologiques et hydrogéologiques variés pour assurer la collecte et le stockage des eaux de pluies, de ruissellements et de crues, ainsi que le captage des eaux souterraines. Conçus pour répondre aux besoins des hommes, des animaux domestiques et des plantes cultivées, pour accroître l'intensité de l'agriculture sous la pression démographique et pallier les déficits éventuels de la mousson dans des régions soumises à de fortes variations pluviométriques, l'aménagement de ces ouvrages et leur usage pour l'irrigation sur plusieurs siècles ont généré une série d'impacts majeurs, directs et indirects, immédiats et différés, sur le cycle de l'eau et l'écologie des paysages ; ils font partie intégrante de la fabrication historique et écologique des lieux, des territoires et des systèmes agraires à travers le temps et l'espace. Considérée comme élément sacré et évoquée dans la nature comme manifestation divine, l'eau est une ressource à la fois productive et symbolique, et l'idéologie de sa gestion est intimement liée aux savoirs religieux, philosophiques et cosmologiques (Chapple et Tucker 2000), dont les mises en récits illustrent tant les modes que les règles sociales d'intégration de l'homme à son environnement.

La culture matérielle de l'eau rend compte des qualités d'observation et de l'ingéniosité des sociétés qui surent s'adapter aux spécificités des milieux et au cycle des saisons contrastées (Agarwal et Narain 1997, Mishra 2000). Son étude associée à celle d'autres sources de données politiques et sociales rend compte également de la complexité historique des problèmes à la fois environnementaux et humains liés à la manipulation et au partage des eaux et des terres dans le temps long (problèmes de maintenance, d'envasement, d'inégalités sociales, de conflits sur l'eau, etc.), rappelant combien la maîtrise de l'eau n'est pas qu'affaire d'adaptation technologique aux propriétés des milieux, mais aussi de gestion et de dynamiques socio-environnementales.

Bien qu'à l'état de ruines et d'abandon pour la plupart, les ouvrages hydrauliques anciens appartiennent au passé autant qu'au présent. Ce court article n'est pas un hymne aux «traditions» hydrauliques anciennes de l'Inde, mais souligne la nécessité d'une mise en perspective historique des problèmes et des problématiques liés à la gestion de

l'eau face à la crise qui se profile en Inde et aux défis qu'elle sous-tend, et face aux courants d'écologie politique très polarisés, fondés sur une dichotomie entre tradition et modernité, État et communauté, précolonial et colonial, etc. (Mosse 2003, p. 7-20). Si la problématique de l'eau dans la formation des sociétés dites hydrauliques intéresse depuis longtemps les chercheurs dans l'élaboration de théories sociales, particulièrement en relation à l'État (telles que le *despotisme oriental* ou le *mode asiatique de production*), l'effort consacré à l'étude intégrée des ouvrages hydrauliques anciens – en lien avec les contextes archéologiques et environnementaux, les dynamiques de l'eau et des sols, les forces et les processus socio-éco-politiques, les institutions et les idéologies de gestion des ressources – est resté longtemps sous-développé dans les sciences sociales sur l'Inde. En archéologie, l'attention est avant tout portée sur les monuments, les objets et les inscriptions (dans le cas des périodes dites « historiques » du moins), indépendamment des contextes environnementaux (lesquels sont le plus souvent réduits au rôle de « papier-peint ») et de la relation homme/milieu. La dernière décennie a vu les choses évoluer : non seulement la documentation sur les ouvrages anciens s'est accrue (Chakravarti *et al.* 2006, Rajan 2008, Davison-Jenkins 2001, par exemple), mais de nouveaux travaux d'archéologie des paysages intégrant les données de prospections intensives à l'échelle de microrégions ont aussi vu le jour (Shaw 2007, Casile 2009, Morrison 2009). Pour autant, les espaces-temps et les données encore inexplorés au fil des eaux et de l'histoire demeurent considérables, particulièrement pour les périodes précoloniales, dites « anciennes », « médiévales », « pré-modernes », et dont les perceptions dans l'imaginaire public et chez les défenseurs des « traditions » de la petite hydraulique sont teintées d'un certain idéalisme (Goldsmith 1998 par exemple), ignorant l'histoire des inégalités, des conflits, des famines, et la vulnérabilité inhérente à l'imprévisibilité des moussons, à la variabilité écologique et au fonctionnement et au maintien des systèmes anciens.

Qu'entend-on par « archéologie de l'eau » ? Une archéologie interdisciplinaire s'attachant à sonder l'évolution du partenariat homme/environnement nourri au fil des siècles autour de l'eau et, pour ce faire, à explorer les paysages et ses archives matérielles, écrites et paléoenvironnementales, témoignant dans le temps long, et dans l'espace de la culture et de la mémoire sociale de l'eau et de l'irrigation, des savoirs sur les eaux et les sols (englobant l'ensemble cumulatif des connaissances, des pratiques raisonnées et des représentations perpétuées par les sociétés pour qualifier,

quantifier, s'approprier, manipuler, valoriser, conserver et distribuer l'eau), des technologies, des idéologies et des structures de gestion et de gouvernance, de l'impact des ouvrages sur le fonctionnement des milieux, ainsi que de l'interaction entre relations de pouvoir et processus environnementaux. Ma recherche en archéologie de l'eau a débuté en Inde centrale durant ma thèse (Casile 2009) et se poursuit.

Depuis le troisième millénaire avant J.-C., diverses techniques de gestion des eaux et des sols ajustées aux caractéristiques des milieux ont été mises au point (Agarwal et Narain 1997). Il s'avère peu aisé de les classer, mais on distingue en gros deux grandes stratégies (souvent combinées entre elles et reposant sur des phénomènes interdépendants) : l'une consiste à collecter les eaux de pluies, de ruissellements et de rivières, l'autre à intercepter les eaux souterraines. Les obstacles de pente en lignes continues ou discontinues constituent l'une des méthodes premières de captage des pluies et des ruissellements : une irrégularité naturelle du terrain est exploitée en barrant la pente par une digue-poids dont l'imperméabilité et la résistance sont assurées par le poids de terres et de roches accumulées. Renforcées d'un parement de pierre, ces digues retiennent les eaux et les étalent en nappes libres, formant ainsi des réservoirs (dit *talab* en hindi et plus populairement *tank*) et provoquant la sédimentation en piégeant les débris végétaux et organiques. La densité, la distribution et l'organisation des ouvrages au fil des siècles varient d'un milieu écologique à l'autre : longs chapelets de réservoirs interconnectés (*chain tanks*) tissant un réseau hydraulique dense et complexe à l'échelle de bassins versants dans le pays tamil et au Sri Lanka (Brohier 1934) : réservoirs plus espacés et isolés, récupérant les eaux de pluies, de ruissellements et de cours d'eau dans les régions plus sèches du centre et du nord de la péninsule (Shaw 2007, Casile 2009). Adaptées au bassin drainant et au flux attendu, la forme et les dimensions des réservoirs anciens traduisent un véritable savoir-faire hydraulique et un savoir hydrologique empiriques, transmis et améliorés dans la confrontation avec l'expérience à travers les générations. On peut les apprécier à partir de simples mises en relation de la morphométrie des ouvrages et des caractéristiques des flux d'eau (Shaw 2007), et d'une estimation des mécanismes de contrôle des crues par l'utilisation notamment de déversoirs pour assurer l'écoulement en aval, ou vers un bras de décharge. D'autres mécanismes impli-

1. On trouve notamment les restes archéologiques de structures hydrauliques élaborées sur le site harappéen de Dholavira, dans le Kutch, dès le début du troisième millénaire (Agarwal et Narain 1997). Ailleurs en Inde, les témoins des pratiques hydrauliques aussi anciennes, s'il en est, restent à découvrir.



Réservoir artificiel d'époque «médiévale», Nareshvar (Madhya Pradesh, district de Morena)

quaient l'usage d'écluses ou de canaux d'écoulement souterrain pour contrôler l'arrivée et la distribution d'eau dans les champs en aval, ou d'un réservoir à l'autre, particulièrement dans le cas des systèmes alimentés par les eaux de rivières pérennes déviées via des seuils empierrés, puis acheminées par canaux (Rajan 2008, Morrison 20092).

L'approvisionnement pour l'irrigation des cultures est souvent doublé d'une série de puits en amont et en aval construits pour capter les nappes souterraines que les eaux de surface des réservoirs contribuent à recharger, et pour assurer un appoint (en cas de déficits pluviométriques notamment), voire une récolte supplémentaire par système d'exhaure. Avant l'invention des foreuses mécaniques, des pompes électriques et des forages profonds (*tubes-well*), les technologies de captage, de stockage, de filtrage et d'exhaure des eaux souterraines faisaient intervenir des formes, des matériaux et des dimensions variées en fonction des spécificités des milieux toujours (Agarwal et Narain 1997), mais également des besoins et des conditions socioéconomiques de l'époque et des commanditaires. Les ouvrages englobent plusieurs types de puits, de bassins, de citernes, et se trouvent dans des contextes très divers. Certains sont de véritables monuments d'architecture, et c'est d'ailleurs à ce titre qu'ils furent les plus étudiés (Hegewald 2002).

2. La retenue, la distribution et l'étalage des eaux de surface sont aussi assurés par l'aménagement de structures plus temporaires (terrasses, diguettes, fossés, rigoles, cuvettes, etc.) (Agarwal et Narain 1997).

Une fois en eau, leurs usages et leurs fonctions étaient multiples, à la fois écologiques, sociales et économiques, pourvoyant aux divers besoins domestiques, pastoraux et agricoles, et profitant à différentes sections de la société productive (Shah et Raju 2001) : abreuvement des hommes et du bétail : hygiène et lavage du linge : irrigation des cultures en aval et en amont³ : réduction du risque des cultures sèches, de moussons déficientes et de famines ; développement des cultures irriguées (particulièrement du riz, aliment très valorisé) ; loisirs ; pêche et récolte de végétaux aquatiques comestibles ; chasse aux oiseaux ; récupération de boues fertilisantes ; régulation des flux d'eau ; maîtrise de l'érosion : recharge de la nappe alluviale et des nappes phréatiques ; création de zones humides (favorisant la diversité biologique, la protection des oiseaux – mais aussi les conditions d'éclosion de maladies d'origine hydrique...) ; maîtrise de l'érosion ; protection contre les crues, ou encore contre l'envasement rapide et la dégradation d'infrastructures en aval ; fonction défensive ; fabrication de briques ; etc.

L'ensemble de ces ouvrages ont profondément transformé les paysages de l'Inde jusqu'à nos jours et leur histoire s'étend sur des



Vestiges d'une *baoli* (puits à degré) du 11e siècle, Badoh-Pathari (Madhya Pradesh, district de Vidisha)

3. Bien que les objectifs fussent clairement axés sur le stockage de l'eau en amont et sa distribution en aval, le lit des réservoirs pouvait aussi servir pour la culture intensive

siècles. Parmi les sites d'eau conservés en surface, les plus anciens remontent, à notre connaissance, à l'âge dit du Fer (1000-500 avant J.-C.) et sont généralement associés à des sites culturels et mortuaires (Bauer et Morisson 2008). Dans les paysages archéologiques, le plus grand nombre d'ouvrages hydrauliques encore existants, et particulièrement de barrages pourvus de parements en pierres, ont été conçus durant la période dite médiévale (500-1600 de notre ère), particulièrement entre les 8^e et 14^e siècles (du 14^e au 16^e siècle pour l'empire de Vijayanagara) et peut-être en réponse à des fluctuations climatiques caractérisées par des sécheresses à répétition⁴, et que l'historiographie coloniale puis nationaliste hindoue a longtemps qualifiée de déclin généralisé. L'importance des vestiges témoigne au contraire de phases significatives d'activités et d'échanges, d'intensification de l'agriculture, d'expansion démographique et de densification de l'occupation agro-urbaine dans la plupart des régions de l'Inde (Casile 2009 pour une étude de cas en Inde centrale). Les réservoirs constituaient alors un élément clef des processus d'intensification ainsi que de spécialisation agricoles, et plus largement des stratégies agraires et politiques s'appuyant sur de puissants pouvoirs dynastiques. Au cœur de ces stratégies, les institutions religieuses, particulièrement les temples et les monastères, constituaient un autre élément clef. Dans les paysages archéologiques de l'Inde, on les trouve d'ailleurs associées de manière quasi systématique aux ouvrages hydrauliques, particulièrement ceux dont les parois étaient renforcées de blocs de pierre qui en assuraient la solidité et la longévité (Casile 2009 pour l'Inde centrale). Dans le cas des réservoirs, les temples étaient souvent bâtis sur la partie la plus haute (et souvent la plus fragile) de la digue, à proximité du déversoir.

La relation entre temples et ouvrages hydrauliques était complexe, à la fois symbolique, matérielle et productive, conçue pour durer (ce dont atteste l'usage de la pierre). Elle était fondée sur des modes d'investissement particuliers dans la gestion collective de l'eau et des risques écologiques (pluviométrie déficitaire, rupture de barrages, etc.), articulant l'autorité et l'ordre social à différents niveaux de la société. Les connaissances que l'on possède sur ces modes sont fragmentaires et découlent en grande partie d'une lecture des

4. L'importante question des fluctuations climatiques est à peine considérée dans l'historiographie de l'Inde médiévale. Dans le cas du sous-continent indien, elle l'est depuis peu explorée dans les recherches en sciences environnementales. Voir notamment Sihna *et al.* 2007. Voir également Pandey, Gupta et Anderson 2003. On trouvera dans ce dernier quelques références utiles en notes et l'hypothèse d'une corrélation entre fluctuations climatiques (sécheresses récurrentes) et développement des systèmes de collecte des eaux de pluies.

documents épigraphiques (chartes gravées sur plaques de cuivre et inscriptions lapidaires) consignaient les initiatives et les dons de l'élite politique, foncière et religieuse locale et supra-locale dans la création et la maintenance d'ouvrages hydrauliques, considérées à la fois comme source de mérite religieux, indice de pouvoir légitimé et investissement sur retours matériels, économiques, spirituels et politiques. L'étude intégrée de ces documents et du terrain archéologique suggère que ni le modèle du despotisme oriental de Wittfogel ni celui des républiques de villages inspiré de l'idéologie politique gandhienne ne semblent pouvoir s'appliquer dans le cas de l'Inde médiévale, et plus largement pré-moderne (Heitzman 1997, Morrison 2009, pour l'Inde du Sud). La gestion de l'eau et des sols était une affaire décentralisée, développée sous l'influence des rois (mais ces derniers étaient rarement impliqués directement dans la gestion de l'eau et de l'irrigation), de l'élite et de riches parrainages religieux, essentiellement brahmaniques, et articulée autour des divinités des temples, perçues comme entités vivantes et légales, possédant des biens et des droits (Willis 2009), et dont le culte assurait le maintien d'un ordre social et écologique.

Certaines digues d'époque médiévale construites en travers de vallées atteignaient des niveaux proches de barrages contemporains. Les barrages de Bhopal (capitale du Madhya Pradesh) et du site voisin Bhojpur en Inde centrale, construits au 11^e siècle sous le patronage du célèbre roi Bhoja de la dynastie Paramara, comptent parmi les exemples les plus significatifs en Inde à cet égard, rappelant que les grands projets hydrauliques ne sont pas une obsession des seuls temps modernes. Ceux de Bhojpur ont été conçus en travers du lit d'une importante rivière pérenne, la Betwa. Le réservoir formé tenait du gigantisme, tout comme les deux barrages qui le renaient avant qu'il ne se vide avec la rupture catastrophique de l'un d'eux. L'efficacité et la longévité des ouvrages d'eau, plus particulièrement des réservoirs, dépendent de l'interaction de divers facteurs à la fois sociaux et environnementaux. Quels qu'en soient l'âge et la taille, ils ont en commun un ensemble de problèmes dont la complexité rend difficile toute tentative de généralisation. Témoignages directs des difficultés passées, les digues portent les marques de ruptures (dues aux débordements en raison de pluies trop abondantes, à l'accumulation de sédiments engorgeant les réservoirs, etc.) et souvent de restaurations multiples. Ces ruptures, on imagine, pouvaient être catastrophiques, conduisant à la mort d'hommes et d'animaux, et à la dévastation des cultures et des habitats. La qualité et la maintenance des ouvrages étaient donc



Restes d'un barrage après rupture (11^e siècle), Bhojpur, non loin de Bhopal (Madhya Pradesh, district de Raisen).

cruciales – et le sont toujours – et le fardeau du curage généralement porté par les plus basses castes et par les femmes (Shah 2008). Les projets de constructions requéraient des mobilisations parfois massives de main d'œuvre, dont l'histoire orale nous dit qu'elle n'était pas entièrement volontaire (Shah 2008), et pouvaient générer des conflits et s'accompagner de la perte de terres, d'ouvrages plus anciens, de sites sacrés, voire de déplacement de villages entiers comme dans le cas des réservoirs de Bhopal et de Bhojpur, déjà mentionnés. Invisibles dans les documents épigraphiques qui parlent avant tout des élites et de leurs mérites, ces pans d'histoire plus tragique de la gestion des eaux en Inde sont souvent ignorés dans les perceptions traditionalistes contre l'hydraulique moderne. Dépendant des caractéristiques écologiques et des règles sociales, la distribution de l'eau pour l'agriculture et les besoins quotidiens était en outre loin d'être équitable, bénéficiant avant tout aux élites foncières et politiques. Les formes plus pérennes d'irrigation pouvaient être dédiées à la production de cultures de rentes comme le riz et autres cultures intensives, et ne profitaient sans doute pas à toutes les couches de la société dont la majorité vivait surtout de culture pluviale (millet, légumineuse) (Morrison 2010). Autres pans tragiques de l'histoire liés à la gestion des eaux et des sols en temps de grandes sécheresses : les famines, dont l'Inde a connu plusieurs fois les ravages à diverses échelles et dont la mémoire collective et les archives

archéologiques ont conservé les traces qu'il est crucial de documenter dans la mise en perspective historique de la gestion de l'eau, ainsi que l'évaluation du potentiel et de la fiabilité des ouvrages anciens dans les projets de réhabilitation.

L'aménagement de dizaines de milliers d'ouvrages hydrauliques pour les besoins domestiques, agricoles et pastoraux durant l'époque dite médiévale a radicalement transformé les formes et l'écologie des paysages. Dans certaines régions où l'on trouve aujourd'hui très peu de réservoirs récents (formés par les barrages en remblais), les ouvrages proviennent généralement de la période médiévale (Casile 2009). Ils sont associés à plusieurs siècles d'usages et de pratiques structurées par les ruissellements, les sols et les dynamiques d'implantations, autant que par les facteurs politiques et les conditions socioéconomiques. Ils font partie du territoire hydraulique ancien autant qu'actuel. L'évocation très succincte de divers aspects (parmi beaucoup d'autres qui ne sont pas mentionnés) inhérents à la gestion de l'eau et à son histoire en Inde suggère que les systèmes sociotechniques mis en place au fil des siècles n'étaient peut-être pas aussi « traditionnels » ni aussi fiables que certains militants de la petite hydraulique se plaisent à le faire entendre. Les ruptures et l'abandon de quantités de barrages, et les diverses calamités liées, entre autres, à l'imprévisibilité des moussons et aux fluctuations climatiques, en témoignent. Cependant, à l'échelle locale les systèmes anciens se démarquent radicalement de l'hydraulique actuelle du point de vue des impacts environnementaux et humains que l'on sait désastreux. Aujourd'hui, les ouvrages hydrauliques anciens sont pour la plupart à l'état de ruines et d'abandon. Outre la croissance démographique et l'arrêt des activités de maintenance conduisant à l'envasement, les causes de cette dégradation sont liées au développement de nouvelles pratiques de gestion des ressources naturelles depuis la révolution verte – entre privatisation d'un côté et étatisation de l'autre, considérées comme seuls accès à la modernisation et au progrès –, fondées sur une surexploitation des eaux souterraines par le forage de puits privatisés (dont la prolifération est encouragée par l'électricité gratuite pour les motopompes dans certaines régions) et l'aménagement de grandes infrastructures (barrages et canaux pour le transfert d'eau entre bassins versants) à des fins d'irrigation à grande échelle et de production hydroélectrique dans une gestion centralisée. Les impacts de ces pratiques sont gigantesques, tant sur l'évolution des milieux que sur les sociétés (problème de gestion concertée, conflits entre États et entre régions, populations déplacées – principalement d'origine dalits et adivasis –, déficience des

programmes de réhabilitation, tensions entre communautés, endettements des agriculteurs, accaparement des ressources et iniquité dans l'accès à l'eau des grands réservoirs) (McCully 2001). La surexploitation des eaux souterraines par l'intermédiaire des forages dont les États ont favorisé la multiplication diminue le niveau des nappes phréatiques – obligeant les agriculteurs à creuser plus profond – et modifie par ailleurs la relation à l'eau et à l'espace, et les schémas d'implantation et d'interaction avec le milieu, parfois loin des réservoirs autour desquels l'occupation au sol s'articulait autrefois (Shah 2009). Ces réservoirs, s'ils sont en état de fonctionner, demeurent néanmoins importants particulièrement pour le lavage du linge, la toilette quotidienne, l'abreuvement du bétail, la récupération de boues, de plantes et autres produits aquatiques, la fabrication de briques⁵.

La lecture des paysages archéologiques révèle l'existence d'un maillage complexe de plusieurs « générations hydrauliques superposées », juxtaposées, interconnectées, mais difficilement ou « non coordonnées⁶ ». Bien qu'il n'y ait pas de solution simple aux problèmes de l'eau en Inde, la mise en perspective historique des expériences de ces générations – prenant en compte l'existence matérielle et la complexité historique et contemporaine de milliers d'ouvrages anciens – est nécessaire pour évaluer le potentiel et la fiabilité des structures et des systèmes anciens, ainsi que les possibilités de leur adaptation dans les périmètres de l'hydraulique actuelle. En interrogeant la mémoire des paysages, des vestiges, des archives, des hommes et de leurs pratiques, tant au regard de leurs succès que de leurs échecs à travers le temps et l'espace, l'archéologie de l'eau trouve sa place dans la recherche pour le développement et doit contribuer, en collaboration avec d'autres sciences, à enrichir la connaissance des modes alternatifs de gestion en vue de pallier les dynamiques actuelles de précarisation hydraulique.

5. Dans certaines régions, comme en Inde centrale, aucun réservoir des systèmes originaux ne fonctionne de manière effective aujourd'hui, bien qu'ils demeurent encore vivants, et témoignent de longues histoires de maintenance et de reconstruction. Les paysans utilisent les réservoirs abandonnés de manières limitées mais importantes, par exemple pour cultiver dans le lit des réservoirs ou collecter l'eau dans un petit coin encore en fonction d'un lac artificiel autrefois très important (Casile 2009). Un grand nombre de puits et de bassins ne subsistent plus qu'à l'état d'entonnoirs informes asséchés ou en eau généralement très polluée. D'une manière générale, faute de restaurations, les traces des ouvrages anciens tendent progressivement à disparaître sous les phénomènes d'envasement.

6. La notion de « générations hydrauliques » est ici empruntée à El Faiz et Ruf 2006.

Références

- Agarwal, A. et S. Narain eds., 1997 – *Dying Wisdom. Rise, fall and potential of India's traditional water harvesting systems*. Centre for Science and Environment, New Delhi.
- Bauer, A. M. et K. D. Morrison, 2008 – Water Management and Reservoirs in India and Sri Lanka. in *The Encyclopedia of the History of Science, Technology, and Medicine in Non-Western Cultures*, Second Edition, ed. H. Selin. New York : 2213-2214.
- Brohier, R. L., 1934 – *Ancient Irrigation Works in Ceylon*, 3 vols., Colombo. Government Press.
- El Faiz, M. et Th. Ruf, 2004 – La gestion collective de l'eau est-elle encore possible dans le N'fis à l'ouest de Marrakech ? in *Coordinations hydrauliques et justices sociales*. Séminaire PCSI, novembre 2004, Cirad, Montpellier France, 2006.
- Casile, A., 2009 – *Temples et expansion d'un centre religieux en Inde centrale : lectures du paysage archéologique de Badoh-Pathari du 5e au 10e siècle de notre ère*, thèse de doctorat, Université de Paris III - Sorbonne Nouvelle, 3 volumes.
- Chakravarty, K. K., G. L. Badam et V. Paranjpye (eds.), 2006 – *Traditional Water Management Systems of India*, Indira Gandhi Rashtriya Manav Sangrahalaya, Bhopal and Aryan Books International, New Delhi.
- Chapple, C. Key et Tucker M.E. (eds.), 2000 – *Hindusim and Ecology. The intersection of Earth, Sky, and Water*. Harvard University Press for the Center for the Study of World Religions, Harvard Divinity School.
- Davison-Jenkins, D. J., 1997 – *The Irrigation and Water Systems of Vijayanagara*. Manohar, American Institute of Indian Studies, New Delhi.
- Goldsmith, E., 1998 – Learning to live with nature: the lessons of traditional irrigation, *The Ecologist*, vol. 28.3 : 162-171.
- Gunnell, Y., 2000 – Érosion des sols cultivés et gestion conservatoire de l'eau dans les milieux de bouclier semi-aride : originalités de l'Inde du Sud au sein de la zone inter-tropicale, in *Géomorphologie : relief, processus, environnement*, juillet-septembre, vol. 6, n° 3 : 191-201.
- Hegewald, J. A. B., 2002 – *Water architecture in South Asia: a study of types, developments and meanings*, Studies in Asian Art and Archaeology, 24. Brill, Leiden.
- Heitzmann, J., 1997 – *Gifts of Power: lordship in an early Indian state*, Oxford University Press, Delhi.
- McCully, P., 2001 – *Silenced Rivers: the Ecology and Politics of Large Dams*, Zed Books, New York.
- Mishra, A., 2000 – *Traditions de l'eau dans le désert indien. Les gouttes de lumière du Rajasthan*, traduit du Hindi par A. Montaut, L'Harmattan, Paris.
- Morrison, K. D., 2009 – *Daroji Valley: Landscape, Place, and the making of a dryland reservoir system*, Vijayanagara Research Project Monographs, Manohar Press, Delhi.
- Morrison, K. D., 2010 – Dharmic Projects, Imperial Reservoirs, and New Temples of India: An historical Perspective on Dams in India, in *Conservation and Society*, vol. 8.3 : 182-195.
- Mosse, D., 2003 – *The Rule of Water, Statecraft, Ecology, and Collective Action in South India*, Oxford University Press, New Delhi.
- Pandey, D.N., A. K. Gupta et D. M. Anderson, 2003 – Rainwater harvesting as an adaptation to climate change, in *Current Science*, vol. 85.1 : 46-59.
- Rajan, K., 2008 – *Ancient Irrigation Technology: Sluice Technology in Tamil Nadu*, Heritage India Trust, Thanjavur.

- Shah, E., 2008 – Telling otherwise: A historical anthropology of tank irrigation technology in Southern India, in *Technology and Culture*, vol. 49: 652-674.
- Shah, T., 2009 – *Taming the Anarchy. Groundwater Governance in South Asia*, Resources for the Future, Washington.
- Shah, T. et K. Vengama Raju, 2002 – Rethinking rehabilitation: socio-ecology of tanks in Rajasthan, north-west India, in *Water Policy*, vol. 3.6: 521-536
- Shaw J., 2007 – *Buddhist landscapes in Central India: Sanchi Hill and Archaeologies of Religious and Social Change, c. Third Century bc to fifth Century ad*, The British Association for South Asian Studies, The British Academy, London.
- Sinha, A., K. G. Cannariato, L. D. Stott, Hai Cheng, R. L. Edwards, M. G. Yadava, R. Ramesh, et I. B. Singh, 2007 – A 900-year (600 to 1500 A.D.) record of the Indian summer monsoon precipitation from the core monsoon zone of India, in *Geophysical Research Letters*, vol. 34.16, L16707.
- Sutcliffe, J., J. Shaw et E. Brown, 2011 – Historical water resources in South Asia: the hydrological background, in *Hydrological Sciences Journal*, vol. 56.5: 775-788.
- Willis, M. D., 2009 – *The Archaeology of Hindu Ritual, Temples and the Establishment of the Gods*, Cambridge University Press, Cambridge.

Ressources anciennes et enjeux contemporains : l'origine du cacao et le développement économique de la haute Amazonie.

Francisco Valdez

Résumé

L'archéologie ne doit pas se contenter de la simple collecte et analyse des connaissances sur le passé. Sa capacité à étudier les situations révolues permet aux populations actuelles de bénéficier de ces expériences achevées (dans leurs dimensions positives et négatives) pour des développements éprouvés, adaptés à l'environnement. Le texte présente un exemple de ce type d'application dans la haute Amazonie. Les travaux de notre équipe franco-équatorienne ont conduit à la découverte des vestiges d'une culture précolombienne méconnue dans le site de Palanda, amenant à revoir la place de la haute Amazonie dans l'émergence des sociétés andines pré-contact. Un volet de ces recherches a porté sur l'identification de certaines denrées consommées à cette période et les résultats indiquent que le maïs, le manioc, l'igname, le taro, le piment et le cacao étaient cultivés il y a plus de 5000 ans. Dans la foulée de ces découvertes, notre équipe participe à la création d'un programme de réintroduction de la culture d'une variété de cacaoyers de qualité, domestiquée dans la région de Palanda, et particulièrement intéressante pour les marchés internationaux. La découverte de ce patrimoine ancien pourrait entraîner localement une valeur ajoutée par le biais de « l'appellation d'origine ».

Mots-Clés : Archéologie sociale, sociétés anciennes de l'Amazonie occidentale, domestication et culture ancienne du cacao, études d'ADN ancien du cacao.

Les recherches archéologiques menées en Équateur se déroulent dans le cadre d'une convention signée avec l'Institut National du Pa-

trimoine Culturel de l'Équateur (INPC), et portent sur la dynamique de l'occupation de l'espace et le développement socioculturel dans des zones de transition entre les hautes terres andines et le bassin amazonien. Les recherches ont porté sur l'identification de l'anthropisation ancienne du paysage et sur la quête des éléments de culture matérielle présents d'une manière organisée dans l'espace. Les principaux objectifs de cette recherche étaient d'identifier les différentes stratégies d'adaptation humaine aux environnements contrastés de la haute Amazonie, et d'intégrer cette zone charnière entre le Pérou (Andes Centrales) et l'Équateur (Andes Septentrionales) dans les problématiques plus larges touchant à l'histoire des civilisations andines et amazoniennes.

Ces travaux ont été entamés dès 2001 avec un inventaire des ressources patrimoniales présentes dans la province de Zamora Chinchipe, à l'extrême sud-ouest de l'Équateur, dans une zone frontalière difficile avec le Pérou. Cette zone correspond à la haute Amazonie, qui comprend le versant oriental des Andes et arbore des milieux tropicaux étagés entre 2000 et 500 m. Cette province n'avait jamais auparavant fait l'objet de recherches archéologiques, pour diverses raisons parmi lesquelles le conflit frontalier entre l'Équateur et le Pérou (conflit résolu en 1998 par un traité). En outre, les voies de communication y sont très sommaires et cette région frontalière est restée longtemps marginale par rapport au développement socioéconomique de ces deux pays.

Le peuplement de la forêt tropicale humide de la haute Amazonie est encore très mal connu. Il n'existe aucune donnée archéologique sur l'occupation humaine durant l'Holocène ancien, alors que les découvertes récentes sur le cours inférieur de l'Amazone y confirment la présence de l'homme au moins dès 11 000 BP. Ce peuplement ancien a concerné une grande diversité de milieux : forêts denses dans les plaines humides, forêts broussailleuses et savanes dans d'autres secteurs. La forêt tropicale humide de l'Amazonie occidentale semble avoir constitué une importante zone de refuge durant la dernière glaciation (Würn-Wisconsin), correspondant à un long corridor au pied des Andes qui aurait pu accueillir des populations fuyant les températures extrêmes de la région des hauts plateaux andins (Guffroy 2003 : 285-286). Les groupes de migrants auraient expérimenté les potentiels de la chasse (oiseaux et petits mammifères) et de la cueillette (fruits et graines sylvestres) propres à la forêt tropicale, et auraient pu développer des stratégies adaptatives à ce milieu pour y constituer les premières installations humaines.



Localisation du site de Santa Ana - La Florida

Dans cette optique, nous avons initié un programme de prospections régionales dans les niches écologiques variées de la province de Zamora Chinchipe. Le résultat a été surprenant, révélant plus de 300 sites précolombiens de différentes époques, dispersés dans toute la province. Il s'agit en majorité de sites d'habitat témoignant d'une occupation relativement dense de certains secteurs durant les siècles précédant la conquête espagnole (1532 AD). Cependant, les découvertes les plus singulières ont porté sur des vestiges culturels très anciens, rattachés à la période Formative, l'équivalent du Néolithique américain (Valdez *et al.*, 2005). Jusqu'alors, les manifestations culturelles



Vue du site de Santa Ana - La Florida

de cette époque étaient entièrement inconnues sur le versant oriental des Andes, réputé peu propice à l'installation de l'homme. Le climat actuel est caractérisé par de très fortes précipitations (supérieures à 3000 mm/an) et par un régime de saisons dans l'ensemble moins marquées, plus humides que celui de l'Est amazonien. La diversité des sols (dont des terres volcaniques sur le versant oriental de la cordillère et des sols détritiques au pied des Andes) induit une grande diversité de végétation : forêts de montagne au-dessus de 700 m, forêts denses et inondées le long des fleuves, forêts de transition à bambous, et enfin des milieux tropicaux secs et de vastes savanes d'altitude au nord du Pérou (Guffroy 2003 : 287).

Nous avons pu mettre en évidence les traces d'une culture précolombienne hautement développée et méconnue dans une vaste région, le long du bassin du Chinchipe. Cette rivière se déverse dans le Marañón, un des affluents le plus important du fleuve Amazone. Actuellement, le territoire traversé par le Chinchipe se répartit entre Equateur et Pérou, c'est pourquoi la nouvelle culture a reçu le nom de Mayo Chinchipe - Marañón. Le gisement le plus important découvert à ce jour est le site de Santa Ana-La Florida (Palanda), proche des sources du fleuve, à environ 1 040 m d'altitude.



Fouille archéologique en Haute-Amazone

D'un point de vue écologique, le bassin fluvial Mayo Chinchipe se trouve dans la région connue sous le nom de Ceja de Selva. Cette partie de l'Amazonie occidentale comprend les contreforts orientaux des Andes plongés dans un brouillard permanent et marquant la transition entre les hauts plateaux secs du sud de la province de Loja, et la jungle luxuriante des plaines amazoniennes. Le piémont est l'un des endroits du monde où la biodiversité est la plus importante. Des plantes, des oiseaux, des insectes et des reptiles peuplent un univers riche de contrastes et de couleurs cachés dans la brume grise de l'évapotranspiration. La couverture végétale de la forêt tropicale équatorienne, très humide, tranche avec celle des contreforts du côté péruvien, qui se caractérise par une végétation clairsemée passant progressivement d'une forêt sèche de selva à une couverture xérophytique. Ces contrastes écologiques sur moins de 300 km de long font de ce territoire un endroit idéal pour l'étude des adaptations et des interactions socioculturelles dans la longue durée. En outre, la complémentarité de ces deux milieux a favorisé les échanges le long du bassin fluvial. Dans cet environnement tropical, la prospection archéologique a pu révéler les traces d'une même formation culturelle très ancienne dans plusieurs endroits du territoire, et des deux côtés de la frontière (Olivera, 2009).

Les traces découvertes dans le site de Santa Ana – la Florida (SALF) montrent la présence d'un petit village structuré autour d'une grande place circulaire, avec des vestiges architecturaux en pierre témoignant d'une organisation spatiale tout à fait singulière. Le site est composé d'un ensemble de vestiges en pierre à moitié apparents sur une terrasse fluviale de la rive ouest de la rivière Valladolid, qui coule en amont du Chinchipe.

Les premières fouilles ont révélé la structure des habitations et la présence de dépôts d'offrandes céramiques et lithiques, suggérant un haut degré de complexité sociale.

Des datations ¹⁴C faites dans divers contextes archéologiques indiquent que ce site était déjà occupé entre 5300-3685 ans avant le présent (BP), vers 3300-2000 ans av. J.-C. Il s'agit par conséquent de la plus ancienne manifestation culturelle trouvée à ce jour à l'est des Andes.

Le site présente une vingtaine de structures ellipsoïdales disséminées sur un hectare environ. Elles convergent vers le centre du site, où se situe un espace circulaire de 40 m de diamètre, enclos d'une double rangée de pierres. À l'intérieur de ce grand cercle, des dalles et des galets disposés horizontalement forment trois plateformes rectangulaires et symétriques, d'une longueur moyenne de 4 m. Cette structuration architecturale de la terrasse témoigne d'une séparation de l'endroit en deux unités distinctes : l'aire domestique située à l'extérieur du grand cercle et un espace intérieur, destiné à des activités collectives.

L'extrémité orientale du complexe, proche de la rivière, présente aussi des particularités intéressantes. L'intervention de l'homme est évidente dans l'aménagement de la terrasse, qui s'élève à peu près à 15 m au-dessus du lit de la rivière. Sur environ 400 m², le sol de cette partie de la terrasse a été consolidé et la pente descendant vers le lit du torrent nivelée. Une série de contreforts circulaires soutiennent le côté sud-est, au-dessus de l'escarpement. Ces contreforts ont été découverts à la fouille, mais cette architecture monumentale n'était pas destinée à être vue. En plus de sa fonction utilitaire, l'aménagement souterrain avait aussi une fonction cérémonielle, et a servi à mettre en place les fondations d'un temple et d'un espace funéraire. La partie aménagée de la terrasse se présente ainsi comme un espace d'activités spécialisées, à caractère sacré (Valdez 2008a).

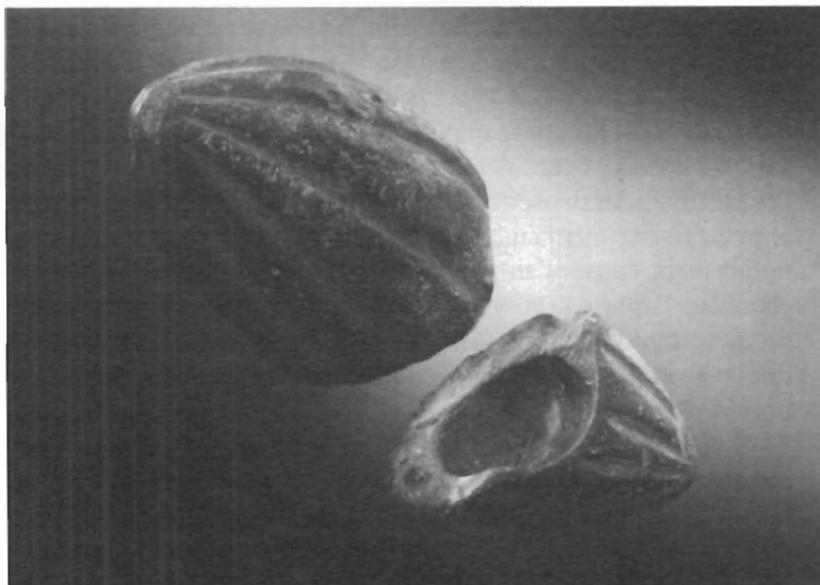
Les recherches ont permis la mise au jour de plusieurs inhumations (dont une tombe à puits) dont les contextes sont mal conservés. Cet exemple d'architecture funéraire reflète bien le rapport de symétrie existant entre les éléments spatiaux, liés aux êtres vivants, et ceux qui

accompagnent les défunts dans leur voyage vers l'au-delà. L'exploration du fond du puits a révélé une chambre funéraire de plan ovale, de 2 m de diamètre. Là reposaient des traces de dépouilles, munies d'un trousseau funéraire impressionnant. Les restes osseux n'ont pas survécu à l'acidité du sol, mais à côté des empreintes des os humains, des offrandes luxueuses ont été trouvées : des parures en turquoises et malachites étaient enfouies dans des caches et d'autres, sans doute initialement cousues sur des tissus disparus, étaient éparpillées. Des coquillages marins (*Strombus* sp.) fragmentés occupaient une place de choix dans la tombe. Parmi les récipients céramiques placés en arc de cercle au bord de la chambre, quatre bouteilles à anse en étrier et un réceptacle anthropomorphe sont particulièrement remarquables. Trois bols en pierre polie et un petit mortier ornithomorphe complétaient ce trousseau. Plusieurs datations au 14C situent l'inhumation aux alentours de 2500 av. J.-C. D'autres sépultures trouvées aux alentours étaient moins complexes, mais contenaient également des offrandes similaires : poteries, bols en pierre polie et parures en turquoise. Ces offrandes sont, sans doute, des ornements personnels dont la nature et la qualité pourraient avoir constitué le symbole distinctif d'un rang social précis (Valdez 2007).

La qualité de ces trousseaux funéraires témoigne d'un haut degré technologique dans les arts lapidaires, la poterie et les textiles, et renvoie à la matérialisation d'une force idéologique sous-jacente. D'autre part, la présence des coquillages provenant de la côte du Pacifique et des matières exotiques, telles que les turquoises, montre l'existence d'un ample réseau d'interactions à courte, moyenne et longue distance (Valdez 2008b).

Si la qualité des offrandes était étonnante, leur contenu était encore plus surprenant. L'analyse des résidus à l'intérieur des récipients céramiques et des bols en pierre a mis en évidence les différentes denrées consommées à cette époque. Des granules d'amidon de manioc (*Manihot esculenta*), maïs (*Zea mays*), taro ou igname (*Dioscorea* spp.), patate douce (*Ipomoea* spp., et *Maranta* spp.), piment (*Capsicum* spp.), haricot (*Fabaceae*), et cacao (*Theobroma* spp.) ont été trouvés dans des contextes clos dans plusieurs récipients et tessons, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas été soumis à une contamination moderne (Zarrillo, 2012 ; Zarrillo et Valdez, 2013). Les granules d'amidon par leur forme géométrique microscopique sont caractéristiques de chaque espèce et peuvent être identifiés sans équivoque par les spécialistes.

De cet ensemble de plantes identifiées, deux sortent du lot communément admis pour les milieux tropicaux anthropiques : le



Mortier en pierre figurant une cabosse de cacao, 5000 BP, Zamora-Chinchipe

maïs et le cacao. L'existence du maïs en Amazonie occidentale est curieuse à une époque aussi ancienne. Cette graminée aurait en effet été domestiquée quelque part en Mésio-Amérique et aurait diffusé par la côte du Pacifique (Blake, 2006). Le maïs aurait été progressivement introduit de la côte vers les hauts plateaux andins à cette époque, mais n'aurait pas traversé les Andes avant une période relativement récente. La découverte du maïs à Palanda amène donc à reconsidérer les théories acceptées jusqu'au présent.

La présence du cacao est encore plus surprenante. Depuis que les Espagnols ont découvert ce fruit au Mexique, au 16^e siècle, l'on suppose que son lieu d'origine était la Mésio-Amérique (Coe et Coe, 1996, Powis *et al.*, 2008). Les plus anciennes traces de l'utilisation humaine de cette plante proviennent jusqu'à présent des contextes Olmèques (1900-1500 BC) du Mexique actuel où les évidences d'une préparation liquide (probable) du cacao ont été testées par l'identification des signatures biochimiques du *Théobroma cacao*. La composition chimique de cette plante est variée, mais deux composants sont uniquement associés dans le cacao : la théobromine et la caféine et, quand on identifie ces deux éléments associés dans des résidus culturels organiques, on peut être certain qu'il s'agit des traces de *Théobroma* (Powis *et al.*, 2011 : 8595).

L'utilisation du cacao à Palanda a été récemment confirmée par l'identification biochimique de théobromine, théophylline et caféine, et des analyses sont en cours aux laboratoires du CIRAD (Centre de Coopération Internationale en Recherche Agronomique pour le Développement), pour l'examen des résidus organiques en vue de la reconstruction de la séquence ADN de cette espèce (Lanaud, communication personnelle mars 2013). Ce dernier aspect est important, car il semblerait que cette région de la haute Amazonie pourrait être un des centres d'origine et de domestication d'au moins une variété de *Theobroma*. En vue de cette possibilité, un projet mixte CIRAD/IRD se développe actuellement pour entreprendre la comparaison des empreintes génétiques ADN des variétés sauvages, des échantillons de la variété native de la région de Palanda et des résidus archéologiques. Des travaux antérieurs entrepris par le CIRAD et l'Instituto Nacional Autonomo de Investigaciones Agropecuarias (INIAP) ont montré une nette relation entre la variété équatorienne du cacao, appelée *Nacional* et celle de vieux cacaoyers de la région amazonienne de Zamora Chinchipe (Lanaud et coll., 2012).

L'origine probable du cacao (et de sa domestication) est une thématique de recherche d'actualité depuis une vingtaine d'années, avec l'identification des populations de cacaoyers sauvages dans toutes les régions amazoniennes depuis la Colombie jusqu'en Guyane et au Brésil (Motamayor *et al.*, 2002). L'évidence de l'utilisation du cacao à Palanda témoigne donc de l'importance que cette plante avait dans la société Mayo Chinchipe, mais ceci pourrait aussi constituer la base de l'identification de l'origine de la variété *Nacional* (Loor Solórzano *et al.*, 2012). Cette variété, réputée mondialement, se caractérise par son arôme floral qui la classe parmi les cacaos fins, très recherchés par les chocolatiers. Pour cette raison, le cacao est un produit emblématique de l'Équateur, considéré comme une ressource patrimoniale naturelle et culturelle par le gouvernement.

La recherche archéologique démontre ainsi que la culture du cacaoyer en Équateur remonte à plus de 5000 ans. Depuis la conquête espagnole et jusqu'au présent, son exploitation commerciale s'est surtout développée dans la zone côtière Pacifique. Si sa région d'origine se trouve en Amazonie, cela pourrait confirmer d'anciens échanges commerciaux entre sociétés amazoniennes et côtières. Cette plante (et ses fruits) aurait pu constituer un des produits originaux d'échange dans un réseau d'interactions Marañón/Pacifique (Valdez 2007). Les restes archéologiques d'origine marine, découverts sur le site de Santa Ana-La Florida supportent l'hypothèse d'échanges interrégionaux à carac-

tère idéologique, plus que fonctionnel. Le cacao et ses dérivés ont pu circuler en raison de leur valeur symbolique autant que nutritive. La théobromine a des qualités énergétiques que ses premiers utilisateurs ont reconnue et appréciée. Comme dans le cas de la coca (*Erythroxylum coca*) également originaire de l'Amazonie, les aspects stimulants, antifatigue et médicinaux ont fait du cacao un produit très estimé dans les sociétés amérindiennes.

Les résultats de la recherche archéologique à Palanda montrent la portée régionale de la culture Mayo Chinchipe-Marañón et soulignent l'importance de la bonne conservation et de la mise en valeur des vestiges patrimoniaux du gisement Santa Ana - La Florida. La protection et la mise en valeur du site sont illusoire sans une participation volontaire de la communauté locale. Les connaissances acquises sur l'histoire ancienne de cette région, auparavant méconnue, peuvent également contribuer au développement socioéconomique de la région.

Les populations qui habitent actuellement la région de Palanda sont des colons originaires des hautes terres andines. Ils ont le plus souvent gardé une vision extractiviste, typique des paysans pauvres des régions arides, et ne bénéficient pas d'une connaissance réelle de la dynamique propre aux milieux tropicaux. Fuyant leur milieu d'altitude, ils se sont trouvés soudainement dans un milieu apparemment riche et varié en ressources naturelles. Cependant, la forêt tropicale humide propre à la haute Amazonie est très fragile, tolérant mal la déforestation et l'installation indiscriminée des pâturages. Depuis une soixantaine d'années, le processus d'adaptation à cet environnement a été pénible et coûteux.

Pour encourager une gestion durable des patrimoines naturels et culturels de cette région, l'équipe archéologique de l'IRD a proposé à la communauté de Palanda un projet visant à la réintroduction dans la région de la culture du cacao. Cette production serait basée sur la variété de cacaoyer *Nacional*, dont les ancêtres ont été trouvés dans la région de Palanda. Le programme a démarré avec la constitution d'une association de femmes qui se charge de créer et d'entretenir une pépinière expérimentale des cacaoyers (natifs de cette région et *Nacional*), multipliés par greffage ou semis afin d'en améliorer les qualités et de les rendre plus résistants aux maladies. La production de la pépinière devrait servir à la commercialisation de ces plantes améliorées et à l'introduction progressive de la variété *Nacional* dans les terrains les plus adéquats. La culture du cacao a une caractéristique particulière.

les jeunes plantes ont grand besoin d'ombre pour bien se développer, donc sa culture s'oppose à la déforestation et favorise la création de jardins organiques mixtes, où la symbiose de plusieurs espèces protège l'environnement, tout en contribuant à l'économie des petits producteurs. Ce projet expérimental s'insère dans un programme plus vaste, instauré par le Ministère d'Agriculture, qui vise aussi à réinstaller la culture généralisée du cacao emblématique de l'Équateur : *Nacional, fino de aroma*, particulièrement intéressante pour la vente sur les marchés internationaux. L'industrie locale du chocolat fin peut devenir dans un futur proche une réalité à Palanda, avec la création, entre autres, d'une appellation d'origine.

Ces recherches archéologiques ont montré que la haute Amazonie a connu un développement précoce de sociétés complexes qui témoigne d'une longue histoire d'adaptation au milieu tropical. L'importance de ces résultats permet d'envisager un peuplement très ancien du versant amazonien et amène à formuler de nouvelles hypothèses sur les modalités d'apparition de la cosmologie des grandes civilisations andines.

Références

- Blake, M. 2006 – Dating the Initial Spread of *Zea mays*. In: *Histories of Maize: Multidisciplinary Approaches to the Prehistory, Biogeography, Domestication, and Evolution of Maize*. Edited by John E. Staller, Robert H. Tykot, Bruce F. Benz. Elsevier, San Diego and New York: 55-72
- Coe, S.C. et M.D. Coe. 1996 – *The True History of Chocolate*. Thames and Hudson, London.
- Guffroy, J. 2003 – Le peuplement précolombien de l'Amazonie occidentale. In *Peuplements anciens et actuels des forêts tropicales*, A. Froment et J. Guffroy eds., IRD Editions, Paris: 285-294.
- Lanaud, C., R. Loor, S. Zarrillo et F. Valdez. 2012 – Origen de la domesticación del cacao y su uso temprano en el Ecuador, *Nuestro Patrimonio* 34 : 12-14.
- Loor Solórzano, R.G., O. Fouet, A. Lemainque, S. Pavék, M. Boccara, X. Argout, F. Amores, B. Courtois, A.M. Risterucci et C. Lanaud. 2012 – Insight into the Wild Origin. Migration and Domestication History of the Fine Flavour *Nacional Theobroma cacao* L. Variety from Ecuador. *PLoS ONE* 7(11): e48438. doi:10.1371/journal.pone.0048438
- Motamayor, J.C., A.M. Risterucci, P.A. Lopez, C.F. Ortiz, A. Moreno et C. Lanaud, 2002 – Cacao domestication I: the origin of cacao cultivated by the Mayas. *Heredity* 89: 380-386.
- Olivera Nuñez, Q. (ed.), 2009 – *Antiguas Civilizaciones en la Frontera de Ecuador y Perú. una propuesta binacional para la integración andina*. Can-AAMS, Lima.
- Powis T.G., A. Cyphers, N. Gaikwad, L. Grivetti et K. Cheong. 2011 – Cacao use and the San Lorenzo Olmec. *PNAS* 108 (21) : 8595-8600.
- Powis T.-G., W.-J. Hurst, P. Rodríguez, C. Ortiz, M. Blake, D. Cheetham, M.-D. Coe et J.-G. Hodgson. 2008 – The origins of cacao use in Mesoamerica. *Mexicon* 30(2):35-38.
- Valdez, F. 2007 – Mayo Chinchipe, une porte ouverte. In *Equateur. L'Art Secret de l'Equateur Précolombien*, D. Klein et I. Cruz eds., Five Continents, pp. 321-349. Milano.
- Valdez, F. 2008a – Inter-zonal Relationships in Ecuador. In *Handbook of South American Archaeology*, H. Silverman y W. H. Isbell, eds., pp. 865-888. Springer, New York.
- Valdez, F., 2008b – Mayo Chinchipe, la Nouvelle Frontière. *Les Nouvelles de l'archéologie* 111-112 : 53-69.
- Valdez, F., J. Guffroy, G. de Saulieu, J. Hurtado et A. Yépez. 2005 – Découverte d'un site cérémoniel formatif sur le versant oriental des Andes. *Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de l'Institut de France. Palevol* 4 : 369-374.
- Zarrillo, S., 2012 – *Human Adaptation, Food Production, and Cultural Interaction during the Formative Period in Highland Ecuador*. Thèse doctorale, University of Calgary, Alberta.
- Zarrillo, S. et F. Valdez. 2013 – Evidencias del cultivo de maíz y de otras plantas en la ceja de selva oriental ecuatoriana, in *Arqueología Amazónica. Las civilizaciones ocultas del bosque tropical*, F. Valdez comp. Pp. 155-179. IRD, IFEA, Abya Yala, INPC, Quito.

4

**L'archéologie
comme levier
du développement**

Le vieil Homme, la Mer et les Îles : Comment considérer le lien entre patrimoine préhistorique et développement en Asie du sud-est insulaire

Anne-Marie Sémah & François Sémah

Résumé

Les archipels de l'Asie du Sud-est sont dépositaires du patrimoine lié aux premiers insulaires de l'histoire de l'humanité. Ces derniers ont su, tant par au plan biologique que culturel, s'adapter à de nouveaux milieux. Cette capacité adaptative se retrouve également, très probablement, pour ce qui concerne l'origine de la navigation organisée et de la pêche hauturière : pour la domestication de nombreuses plantes et animaux utiles des milieux continentaux.

La diffusion de ce message patrimonial, naturaliste et culturel doit prendre en compte autant son aspect universel que les spécificités des cultures régionales. Son expression dans le cadre d'un dialogue entre scientifiques, communautés et autorités, contribue à la prise en compte d'enjeux du développement.

Mots-clés : Asie du sud-est, archipels, préhistoire, évolution humaine, patrimoine, développement

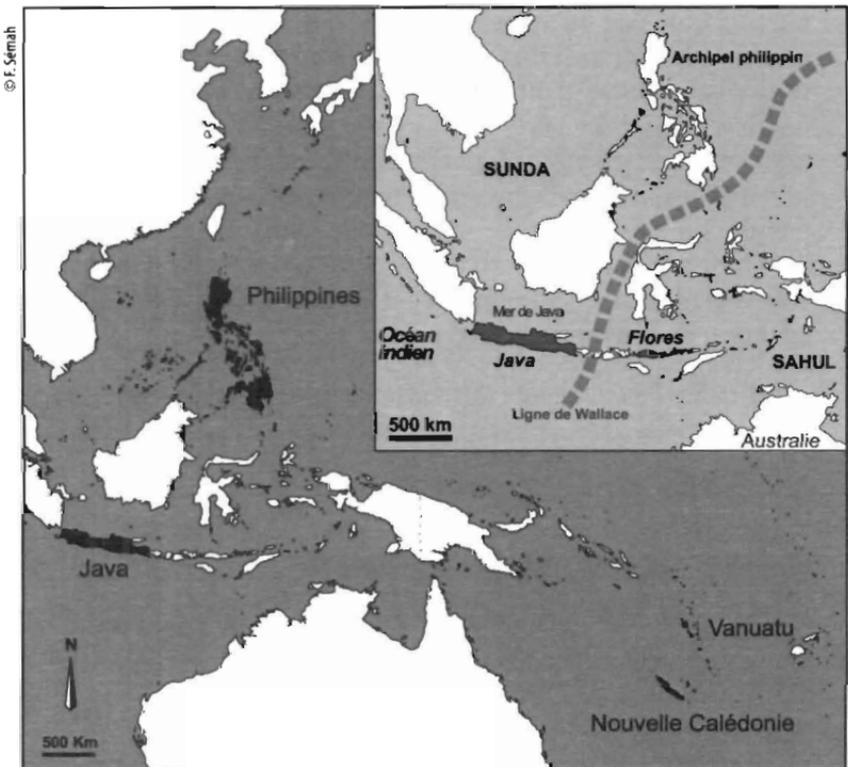
*

Un cadre naturel en perpétuelle mutation

Les archipels d'Asie du sud-est sont dépositaires du patrimoine lié aux premiers insulaires de l'histoire de l'humanité. L'étude de cette fascinante histoire humaine est liée à la grande révolution scientifique du milieu du dix-neuvième siècle. C'est en effet dans ces archipels que l'on note la convergence des travaux fondateurs tant de la biogéographie en zone intertropicale que de la compréhension des

processus de l'évolution et de la sélection naturelle (Darwin, 1859 ; Wallace, 1869).

Ils représentent aussi l'un des exemples les plus frappants de l'impact paléogéographique et paléoécologique des changements climatiques majeurs qui ont affecté notre planète depuis plus de deux millions et demi d'années. Ainsi, selon la position du kaléidoscope astronomique qui a impulsé les rythmes glaciaire-interglaciaire que nous connaissons aux hautes latitudes, le plateau de la Sonde, par exemple, est apparu tour à tour comme un archipel, un ensemble péninsulaire ciselé ou même, lorsque les abaissements du niveau marin ont dépassé la centaine de mètres, une vaste étendue continentale émergée. Suivant les mouvements tectoniques d'une mosaïque de plaques particulièrement active dans cette région du monde, l'aspect de toute la région a connu la formation de nouveaux reliefs plissés, l'apparition de cônes volcaniques géants dont l'érosion



Les archipels d'Asie du Sud-Est et la ligne de Wallace.

a pu combler les bassins les moins profonds (voir par exemple Sémah, 1986).

Les phénomènes naturels d'endémisme, vicariance, contacts et dispersion se seraient produits en suivant des patrons plus complexes que la seule existence ou disparition de détroits séparant les îles. Les importantes variations des étendues marines ont profondément modifié le climat de la zone (évaporation-précipitation) et la nature des moussons, entraînant de ce fait d'importantes phases d'expansion et de fragmentation des écosystèmes, notamment forestiers (forêt tropicale humide, forêt de mangrove etc. ; Sémah & Sémah, 2012).

C'est dans un tel contexte que se sont écrits des chapitres majeurs de l'histoire de la conquête des mers et des îles par le genre *Homo*, marqués par la capacité adaptative biologique et culturelle de ce dernier. Primate, il a dû s'adapter aux bouleversements rapides et souvent répétitifs des paysages. Homme, son organisation sociale, qui s'est complexifiée avec le temps et, certainement, l'évolution de sa démographie, lui a permis comme ailleurs d'inventer les solutions multiples lui permettant de s'affranchir de certaines contraintes naturelles, d'identifier et d'exploiter ses territoires, et plus tard d'apprendre à utiliser, apprivoiser puis à domestiquer de nombreux processus naturels (voir par exemple Barker *et al.*, 2007).

L'évolution humaine dans les archipels

L'abord scientifique de tels pans d'histoire ne peut se faire que dans une optique interdisciplinaire résolue, initiée il y a plus de cent vingt ans lorsque Dubois (1894) partit vers les Indes néerlandaises à la recherche du «chaînon manquant», dont la découverte contribua à fonder la Paléontologie humaine.

Elle a depuis jeté quelque lumière sur certaines phases clés de cette grande aventure, dont la diversité peut être soulignée. Probablement descendants des premiers représentants du genre *Homo* sortis d'Afrique, ceux qui devaient devenir les tout premiers insulaires de l'histoire de l'humanité, il y a environ un million et demi d'années, ont à nouveau traversé vers le Sud la ceinture équatoriale et ont développé, sur l'île de Java, des caractères anatomiques et comportementaux (Widianto, 2006) sans doute liés à leur adaptation aux divers écosystèmes forestiers, littoraux ou d'arrière-pays, qu'ils ont colonisés (Sémah *et al.*, 2001). Un demi-million d'années plus tard, l'ouverture de larges passages sur le plateau de la Sonde permit le contact entre les hominidés

insulaires et leurs cousins du continent asiatique, attesté par la diffusion de traditions culturelles liées à l'outillage lithique vers les archipels (Sémah *et al.*, 1992). C'est à cette époque que semble attesté le premier franchissement de la célèbre barrière biogéographique appelée « Ligne de Wallace » par les hominidés vers d'autres archipels (voir Dizon & Pawlik, 2010), au premier rang les petites îles orientales de la Sonde (Brumm *et al.*, 2010). Ces colons ont peut-être été les ancêtres de formes endémiques originales d'humanité, dont la documentation semble être appelée à se multiplier depuis la découverte du fossile de la « Femme de Flores » (Morwood *et al.*, 2004). Notre espèce, quant à elle, est peut-être apparue dans les îles il y a près de cent mille ans, mais s'est clairement répandue dans la région il y a plus de cinquante mille ans. C'est à cette époque que des groupes sont partis à la conquête de l'Australie (O'Connell & Allen, 2004), capables d'organiser de véritables traversées et d'assurer leur subsistance en haute mer (O'Connor *et al.*, 2011). L'histoire d'*Homo sapiens* dans les archipels est encore loin d'avoir été correctement déchiffrée (voir par exemple Bellwood, 2007 ; Simanjuntak *et al.*, sous presse). Elle reflète cependant, certainement dès l'origine, des mosaïques de populations d'une complexité comparable à celle que nous observons aujourd'hui. La mise en place de ces dernières est liée autant aux bouleversements environnementaux, telle l'importante remontée du niveau marin qui a suivi la fin de la dernière glaciation, il y a près de douze mille ans, entraînant une redistribution majeure des territoires, qu'au développement des échanges et migrations intentionnelles (par exemple ceux qui ont présidé à la diffusion des traditions néolithiques il y a quelques milliers d'années, ou à l'expansion des groupes navigateurs austronésiens ; Bellwood, *op. cit.*).

Un message scientifique et patrimonial

L'approche scientifique de ces aspects si particuliers de l'évolution humaine véhicule ainsi un message patrimonial incluant de multiples facettes, naturaliste, culturelle, sociale mais aussi historique, dont l'importance est indéniable.

En premier lieu, il convient de souligner la multiplicité du lien qui existe entre les archipels sud-est asiatiques et la construction de la connaissance scientifique :

- Nous sommes ici au cœur de l'un des principaux laboratoires naturels d'étude de la (paléo-) biogéographie, incluant la province de Sunda, celle de Sahul, et entre les deux la Wallacea.

- Ce laboratoire a révélé de façon très précoce son immense potentiel, et a ainsi joué un rôle majeur dans la construction de la connaissance scientifique, qu'il s'agisse de la théorie de l'évolution, de son ancrage dans les temps géologiques, ou encore de la naissance de la paléontologie humaine.

- Prenant en compte l'ensemble de ses dimensions spatio-temporelles, ce laboratoire permet d'étudier près d'un million et demi d'années d'évolution humaine, incluant à l'évidence une période durant laquelle ont coexisté – voire cohabité - plusieurs formes d'hominidés (Morwood *et al.*, 2004 ; Zeitoun *et al.*, 2010).

- Entre Terre et Eau, depuis les territoires marins dont les limites sont constituées par les côtes jusqu'aux isolats montagneux, en passant par les axes fluviaux et les forêts (Forestier, 2010), il permet d'appréhender, y compris dans sa dimension temporelle, les mécanismes de mise en place des identités culturelles, sociales, voire politiques des groupes qui constituent la mosaïque de ses peuplements actuels.

La diffusion de ce capital scientifique et culturel s'adresse autant à un public local que régional ou international, et rencontre à un



© A.M. et F. Sémah

La grotte de Tabon (Ile de Palawan, Philippines), dans laquelle a été retrouvé, notamment, un frontal d'*Homo sapiens* ancien (environ 17 Ka), fait l'objet de nouvelles études (datation, sédimentologie, palynologie). Cette grotte se trouve dans un contexte environnemental actuellement protégé et devrait elle-même appartenir prochainement au patrimoine mondial de l'UNESCO.

premier degré l'intérêt classique que suscite l'histoire naturelle de l'Homme. Cette mission de diffusion doit cependant prendre en compte nombre de spécificités régionales d'Asie du sud-est insulaire, parmi lesquelles : le fondement religieux des sociétés, impliquant de mettre simultanément à profit les dimensions naturalistes et culturelles énoncées ci-dessus pour distinguer, dans un discours interprétatif, la construction de la connaissance scientifique, de la révélation propre à l'éducation religieuse :

- le caractère propre à des pays fédérant un nombre remarquable d'ethnies et de cultures, telle l'Indonésie dont la devise est « Unité dans la Diversité » (*Bhinneka Tunggal Ika* en sanscrit) : le message patrimonial est ici à même de mettre en relief des valeurs universelles relatives à la diversité des sociétés humaines modernes, des liens qu'elles ont développés et inventés avec leurs environnements.

Patrimoine de l'évolution humaine et enjeux du développement

En Asie du sud-est insulaire, les sociétés humaines ont appris, peut-être plus qu'ailleurs, à développer une réelle résilience face aux aléas de la nature. Les exemples sont nombreux, pour les plus anciens fossilisés dans les couches sédimentaires, tels les empilements de sols d'occupation humaine vieux de près d'un million d'années constitués sur les berges des rivières au centre de l'île de Java (Purnomo, 2013), régulièrement détruits à l'époque par les lahars consécutifs aux éruptions volcaniques. Plus proches de nous dans le temps, d'autres événements de l'histoire de la Terre sont remarquables, et peuvent aisément être mis en regard d'enjeux très actuels pour les sociétés. Il en va ainsi de la documentation des hauts niveaux marins (supérieurs de quelques mètres à l'actuel) qui ont prévalu durant de brefs optima climatiques interglaciaires (par exemple il y a un peu plus de cent mille ans), et surtout de la remontée consécutive au changement climatique de la fin de la dernière glaciation (cf. § 2; voir Sémah A. M. *et al.*, 2004), qui peuvent être comparés au risque encouru dans le cadre du changement global actuel.

Il ne s'agit pas ici de demander au patrimoine de porter un message naïf fondé sur une histoire adaptative ayant connu un certain succès. Il s'agit au contraire de prendre en compte les acquis de cette histoire, ainsi que ses conséquences parfois dramatiques qui ont entraîné la disparition de certains groupes humains, afin de contribuer à mettre en place une politique de conservation naturelle, culturelle et sociale qui prenne en compte la mémoire dans sa définition. De tels acquis sont, bien entendu, mieux documentés sur les périodes récentes



Paysage de mangrove qui caractérise bien souvent le milieu près duquel ont vécu les premiers insulaires. Ce milieu, actuellement préservé dans de nombreux pays comme une richesse, apporte à l'homme des moyens de subsistance importants.

et historiques, mais s'enracinent parfois très profondément dans le temps : ainsi en va-t-il (cf. *supra*) des relations entre l'Homme et la forêt tropicale humide ou la forêt de mangrove.

Une telle orientation présente, aux côtés d'approches climatiques, géologiques ou géographiques, une utilité certaine en matière de gestion du risque (par exemple en ce qui concerne l'appréciation du risque potentiel représenté par l'activité d'un volcan, le régime d'un cours d'eau ou la survenue d'un événement dérégulant le climat de type El Niño). Elle permet surtout d'apprécier l'importance d'une documentation intégrant, sur le temps long, autant la richesse des ressources naturelles que celle de leur gestion par les sociétés.

Ces aspects sont relatifs à la conservation de la biodiversité, des écosystèmes et des traditions culturelles et techniques liées à leur occupation et à leur exploitation. Ils ne sont plus ici le reflet de simples vœux que s'approprieraient des groupes d'obédience « écologiste » face à des réseaux favorables à un développement économique « débridé ». Il s'agit au contraire d'éléments incontournables dans une politique de développement durable.

Vecteurs du message patrimonial et dialogue

L'effort de diffusion des valeurs liées au patrimoine préhistorique, tout comme la conservation de ce dernier, ne sauraient procéder de la seule transmission univoque d'un savoir.

La présence, sur un territoire, du « plus ancien » fossile représentant une étape cruciale de l'évolution humaine dans les archipels, qu'il s'agisse du premier hominidé insulaire, du premier représentant de notre espèce parti à la conquête des archipels, de l'inventeur de la pêche hauturière ou de la préservation/domestication de plantes utiles (telles que *Arenga*, palmier à sucre ou le *Pandanus*) représente en fait « l'accroche » du message patrimonial. Cependant, la vision scientifique du chercheur démontre fréquemment, principalement pour les périodes anciennes, les limites évidentes du cliché qui lierait, en qualité de « descendants », les communautés actuelles à celles dont les traces sont exhumées lors des fouilles. Le caractère aborigène (= issu des origines) bien souvent revendiqué par les communautés qui se considèrent propriétaires des sites est cependant réel. Il a pour fondement l'intensité, chronologique et culturelle, du lien tissé avec leur territoire et s'accompagne d'un attachement au patrimoine préhistorique. Un attachement analogue existe au niveau national voire régional, auquel se surimpose fréquemment une dimension politique.

La narration, véhicule indispensable pour refléter et transmettre cet attachement, représente une constante et prend des formes extrêmement diverses. Un bon exemple est celui qui a présidé à la découverte du Pithécantrophe de Java à la fin du dix-neuvième siècle. Les sites javanais prospectés puis fouillés par Dubois n'ont pas été découverts par hasard. Ils étaient connus depuis plusieurs siècles par les Javanais, et mentionnés dans leur littérature en qualité de gisements recélant les restes des victimes des grandes batailles mythiques de la tradition hindouiste.

Patrimoine et héritage sont ici encore synonymes. Le message narratif représente la condition indispensable à la transmission de l'héritage en direction de la génération suivante au sein des communautés locales. Il véhicule aussi (cf. *supra*) l'interprétation du scientifique au bénéfice de la société. La rencontre entre ces deux acteurs centraux que sont les communautés propriétaires du site et les scientifiques qui l'exploitent pour construire la connaissance représente un élément crucial pour construire de bonnes pratiques en matière de recherche et de conservation, et pour mettre ces dernières au service du développement.

Références

- Barker G., Barton, H., Bird, M., Daly, P., Datan, I., Dykes, A., Farr, L., Gilbertson, D., Harrison, B., Hunt, C., Higham, T., Kealhofer, L., Krigbaum, J., Lewis, H., McLaren, S., Paz, V., Pike, A., Piper, P., Pyatt, B., Rabett, R., Reynolds, T., Rose, J., Rushworth, G., Stephens, M., Stringer, C., Thompson, J. & Turney, C. 2007 – The 'human revolution' in lowland tropical Southeast Asia: the antiquity and behavior of anatomically modern humans at Niah Cave (Sarawak, Borneo). *Journal of Human Evolution*, 52: 243-261.
- Bellwood P., 2007 – *Prehistory of the Indo-Malaysian archipelago*. 3rd Edition, ANU E Press, Canberra, 384 p.
- Brumm A., Jensen G.M., Bergh G.D. van den, Morwood M.J., Kurniawan Aziz, F. and Storey M. 2010 – Hominins on Flores, Indonesia, by one million years ago. *Nature*, vol. 464, pp. 748-752.
- Darwin, C. 1859 – *On the Origin of Species by Means of Natural Selection, or the Preservation of Favoured Races in the Struggle for Life*. London, John Murray.
- Dizon, E. & Pawlik, A.-F. 2010 – The lower Palaeolithic record in the Philippines. *Quaternary International*, 223–224: 444-450.
- Dubois, E. 1994 – *Pithecanthropus erectus. Eine Menschenähnliche Uebergangsform aus Java*. Landesdruckerei, Batavia.
- Forestier, H., 2010 – *La pierre et son ombre : réflexion sur le phénomène hoabinhien d'Asie du sud-est*. Unpublished Habilitation, Université de Paris Ouest.
- Morwood, M.J., Soejono, R.P., Roberts, R.G., Sutikna, T., Turney, C.S., Westaway, K.E., Rink, W.J., Zhao, J.-X., Van den Bergh, G.D., Rokus Awe Due, Hobbs, D.R., Moore, M.W., Bird, M. I. & Fifield, L.K. 2004 – Archaeology and age of a new hominin from Flores in eastern Indonesia. *Nature*, 431: 1087–1091.
- O'Connell J.F. & Allen J., 2004 – Dating the colonization of Sahul (Pleistocene Australia–New Guinea): a review of recent research. *Journal of Archaeological Science*, 31, 6 : 835–853.
- O'Connor, S., Ono, R. & Clarkson, J. 2011 – Pelagic Fishing at 42,000 Years Before the Present and the Maritime Skills of Modern Humans. *Science*, 334, 6059: 1117-1121.
- Purnomo, A. 2013 – *Stratigraphie et Sédimentation au Sud Est du dôme de Sangiran: l'environnement des Homo erectus au début du Pléistocène Moyen*. Unpublished PhD, Università Degli Studi di Ferrara.
- Sémah A.-M. Sémah, F., Moudrikah, R., Frölich, F. & Djubiantono, T. 2004 – A late Pleistocene and Holocene sedimentary record in Central Java and its palaeoclimatic significance. in S.G. Keates & J. Pasveer Eds., "Quaternary Research in Indonesia". *Modern Quaternary Research in Southeast Asia*, Balkema, Rotterdam, vol. 18: 63-88.
- Sémah, A.-M. & Sémah, F. 2012 – The rain forest in Java through the Quaternary and its relationships with humans (adaptation, exploitation and impact on the forest). *Quaternary International*, 249: 120-128.
- Sémah, F. 1986 – Le peuplement ancien de Java - Ébauche d'un cadre chronologique. *L'Anthropologie*, Paris, vol. 90, n°3: 359-400.

Sémah F., Sémah A.-M. & Djubiantono T. 2001 – From the shorelines to the slope of the volcanos: the long *Pithecanthropus*' treck. in Simanjuntak, T., Prasetyo, B. & Handini, R. (ed.) *Sangiran: Man, Culture and Environment in Pleistocene Times*. EFEO/Yayasan Obor, Jakarta : 195-218.

Sémah F., Sémah A.-M., Djubiantono T & Simanjuntak H.T. 1992 – Did they also make stone tools? *Journal of Human Evolution*, Londres, 23: 439-446.

Simanjuntak H.T., Sémah F. & Sémah A.-M. *in press* – Tracking Evidence for Modern Human Behavior in Palaeolithic Indonesia. *Bulletin of the National Science Museum*, Tokyo.

Wallace, A.R. 1869 – *The Malay Archipelago*. New York, Harper and Brothers.

Widianto, H. 2006 – The oldest *Homo erectus* stone tools in Java: from the lower Pleistocene Pucangan formation in Sangiran. Comm. 18th Congress of the Indo-Pacific Prehistory Association, Manila 20–26 March 2006.

Zeitoun V., Détroit F., Grimaud-Hervé D. & Widianto H. 2010 – Solo man in question: Convergent views to split Indonesian *Homo erectus* in two categories. *Quaternary International*, n° 223-224 : 281-292.

L'archéologie préventive en Afrique centrale (Cameroun et Gabon) ; un outil du développement.

Richard Oslisly

Résumé

En Afrique centrale, l'archéologie préventive permet depuis plus d'une décennie d'accéder à des données considérables, jusqu'ici inaccessibles, et qu'il aurait été difficile à l'archéologie classique de fournir. Elle apparaît comme une excellente opportunité pour la connaissance du passé africain ; elle participe à la formation d'étudiants et est même devenue une source d'emploi ; et elle permet d'étoffer les collections des musées nationaux. Chaque projet d'archéologie préventive est une expérience très positive et démontre qu'il est possible, sans impacts économiques préjudiciables, d'avoir une collaboration fructueuse entre scientifiques et acteurs du développement.

Mots-clés : Archéologie préventive ; Afrique centrale ; Impact économique

En Afrique centrale, l'archéologie préventive, une discipline scientifique récente, permet depuis plus d'une décennie d'accéder à des données considérables, sans commune mesure avec celles que l'archéologie habituelle permet de fournir (Oslisly 2010). L'ouverture et les décapages effectués par des engins de terrassement lors de grands travaux publics ont permis d'accéder à des zones jusqu'ici inaccessibles du fait de leur importante couverture forestière, et qui dès lors ont pu faire l'objet de prospections et de fouilles.

Après une présentation du contexte et du champ de l'archéologie préventive, de ses différentes phases et de son cadre réglementaire, nous allons livrer quelques exemples de projets aboutis au Cameroun

et au Gabon, et indiquer les effets positifs de ce type de recherches en Afrique centrale.

L'Archéologie Préventive

Dans le cadre des grands travaux publics, l'archéologie préventive intervient lorsque des opérations de terrassements pourraient altérer ou détruire des éléments du patrimoine culturel enfoui. C'est une discipline scientifique récente qui, désormais en Occident, fait partie intégrante de l'archéologie. En Afrique centrale, les archéologues, tout en sensibilisant les bailleurs de fonds et les autorités administratives, essaient de l'intégrer dans les études d'impact environnemental (EIE) afin d'obtenir des financements et ainsi, de définir un calendrier de travail qui comportera les temps de prospection, de fouille et d'étude.

Dans la sous-région, plus précisément au Cameroun et au Gabon, l'archéologie préventive représente actuellement 8 projets archéologiques sur 10. Dans cette région couverte par d'importantes forêts tropicales, les terrassements et ouvertures de sols sont des occasions uniques pour les archéologues d'enregistrer le maximum d'indices et de traces, de collecter la moindre information, afin d'étudier les vestiges archéologiques puis de les interpréter. C'est seulement une fois ces étapes successives menées à leur terme que l'on pourra mieux comprendre la vie des populations anciennes dans leur contexte environnemental. Depuis une quinzaine d'années, la masse des résultats rassemblés enrichit et transforme notre vision du passé. Les archéologues en restituent les grandes lignes au public en produisant des conférences, des expositions, des colloques, des livres et différents produits multimédias.

Quatre phases importantes sont distinguées dans la mise en place d'un projet d'archéologie préventive :

- L'étude documentaire fondamentale permet de dresser un bilan des connaissances archéologiques, le plus exhaustif possible pour la région concernée ou environnante.

- Le diagnostic ou l'étude d'impact archéologique est réalisé par une prospection systématique visant à détecter les indices témoignant d'une occupation humaine, selon une méthodologie appropriée au contexte tropical (Oslisly et White 2003), par une évaluation des traces sur les sites repérés pour en estimer l'étendue, l'état de conservation, pour mesurer l'importance des sites et enfin l'impact potentiel de l'aménagement envisagé.

- La fouille archéologique intervient lorsque le site est jugé

important ou de haute priorité sur le plan culturel ou chronologique. Il est alors décapé selon les méthodes adaptées à son contexte.

- La dernière phase va concerner les publications scientifiques, les conférences et les expositions pour le grand public.

Le cadre réglementaire de l'archéologie préventive

L'archéologie préventive, depuis 2000, est devenue l'outil de travail des archéologues qui œuvrent en Afrique centrale. Pour rappel, elle est composée de deux interventions archéologiques, une phase de diagnostic suivie par une phase de fouilles, toutes deux mises en œuvre lorsque des travaux d'aménagement et de terrassement sont susceptibles d'affecter des éléments du patrimoine archéologique enfoui.

Il existe une réglementation internationale dont le Cameroun et le Gabon sont signataires avec la convention 1972 de l'UNESCO qui concerne la protection du patrimoine culturel et naturel mondial et qui a été ratifiée respectivement en 1982 pour le Cameroun et en 1986 pour le Gabon. Cette convention vise à éviter toute négligence vis-à-vis du patrimoine lors des projets de construction et préconise la protection du patrimoine culturel contre toute forme de dégradation, de destruction, de transformation, d'aliénation, d'exportation, de pollution, d'exploitation, ou toute autre forme de dévalorisation. Elle impose également de signaler toute découverte de nature archéologique et de faire appel aux spécialistes afin d'examiner l'ampleur et d'évaluer le degré de conservation des trouvailles.

Sur le plan national, au Cameroun, les actions développées en vue de l'exploitation et de la sauvegarde des patrimoines culturels et naturels relèvent des lois :

- n°2013/003 du 18 avril 2013 régissant le patrimoine culturel du Cameroun, qui a remplacé la loi n°91/008 du 30 juillet 1991.
- n°96/12 du 05 Aout 1996, (chapitre III, section IV, articles 36 et 39 ; chapitre IV, article 65) portant sur la loi-cadre relative à la gestion de l'environnement, qui stipule que la protection, la conservation et la valorisation du patrimoine culturel et architectural sont d'intérêt national.

Quant au Gabon, les actions développées pour la protection des patrimoines culturels et naturels relèvent des lois suivantes :

- n°2/1994 portant sur la protection des biens culturels du Gabon (articles, 1, 2, 3, 35, 36, 63, 64 et 65). La nouvelle loi, qui est en cours de finalisation, va renforcer les actions de protection du patrimoine

par le développement systématique de programmes d'archéologie préventive.

- n°003/2007, relative aux parcs nationaux, qui vise dans le cadre du processus de développement de la conservation du patrimoine naturel et culturel national, à promouvoir une politique de protection et de valorisation durable dans les parcs nationaux (articles 2, 3, 30 et 62).

Fort de ce cadre réglementaire, le financement des grands projets a conduit peu à peu à l'intégration d'une politique orientée vers le sauvetage puis la protection du patrimoine archéologique au Cameroun et au Gabon, ainsi que le renforcement des capacités locales.

Les acteurs de l'archéologie préventive

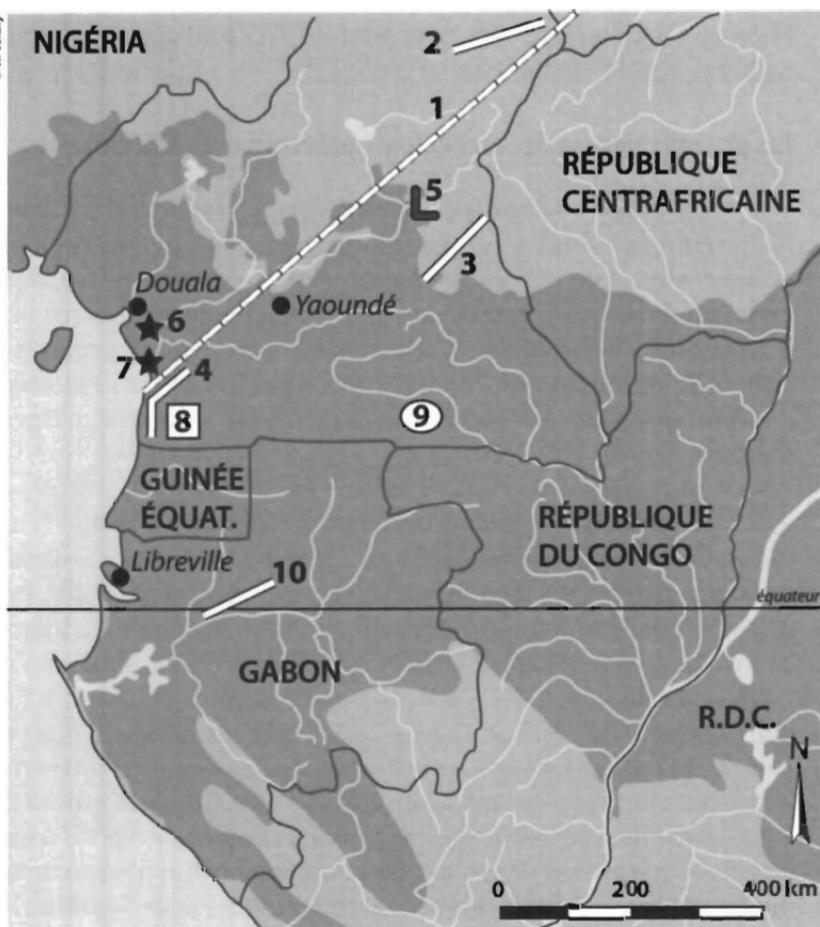
En essayant de faire respecter les lois de protection du patrimoine culturel, tout en sensibilisant les bailleurs de fonds qui ont su faire remonter l'information aux autorités étatiques, il a été possible d'élaborer au préalable des programmes de sauvetage archéologique (après le démarrage des terrassements) qui, par la suite, se sont systématisés pour devenir des programmes d'archéologie préventive (avant le début des terrassements).

Les acteurs de la protection du patrimoine sont classés en deux groupes, le premier est constitué d'archéologues, le second, de bailleurs de fonds qui œuvrent au respect du cadre réglementaire.

Les archéologues dits « seniors » sont africains, issus des universités de Yaoundé, de Ngaoundéré ou de Libreville, et européens, issus d'institutions (Institut de recherche pour le Développement - IRD) ou d'universités (Université Libre de Bruxelles - ULB), et qui travaillent en concertation depuis dix ans sur les projets d'archéologie préventive. Ils s'appuient sur des archéologues dits « juniors », étudiants expérimentés ayant une très bonne connaissance des techniques et méthodologies utilisées lors de ce type d'opérations.

L'archéologie préventive ne pourrait se faire sans l'aide des bailleurs de fonds que sont les institutions internationales, les entreprises privées et les organismes non gouvernementaux sensibilisés au patrimoine culturel. Par exemple, la Banque mondiale a tenu un rôle d'arbitre dans le pipeline Tchad/Cameroun, l'Union Européenne pour les infrastructures routières du Cameroun, l'ONG néerlandaise Tropenbos dans le cadre de l'Unité technique opérationnelle de Campo Ma'an, le consortium Banque Mondiale et Banque Européenne pour les centrales thermiques de Douala et de Kribi et au Gabon, l'Agence

© R. Oslidy



- 1. Pipeline Tchad/Cameroun Exxon ;
- 2. Axe routier Ngaoundéré/Touboro/Bogdibo ;
- 3. Axe routier Bertoua/Garoua-Boulai ;
- 4. Axe routier Lolodorf/Kribi/Campo ;
- 5. Barrage du Lom Pangar ;
- 6. Centrale thermique de Douala ;
- 7. Centrale thermique de Kribi ;
- 8. UTO de Campo Ma'an ;
- 9. Concession minière de Mbalam ;
- 10. Axes routiers Médoumane/Lalara et Médoumane/Ndjolé.

Figure 1 – Localisation en Afrique centrale atlantique des projets d'infrastructures comprenant un volet d'archéologie de sauvetage ou préventive

Française pour le Développement pour les axes routiers Médoumane/Lalara et Ndjolé/Médoumane (Figure 1).

Les projets relevant de l'archéologie préventive en Afrique centrale

Ces projets de construction sont le parfait exemple d'une conciliation entre contraintes techniques et exigences culturelles dans le plus profond respect de la préservation du patrimoine culturel. Quelques exemples illustrent la réussite de cette politique de sauvegarde et de préservation du patrimoine archéologique menée au Cameroun et au Gabon. Ils montrent que l'archéologie préventive est aussi le moyen d'obtenir des données nombreuses et de qualité sur les peuplements anciens.

Le Pipeline Cameroun/Tchad, Consortium Cotco/Totco (2000-2004)

Il est sans conteste la référence non seulement au Cameroun, mais plus généralement en Afrique Centrale, concernant l'archéologie préventive et de sauvetage. Au sein du projet de pipeline Tchad/Cameroun a été créé « un plan de réduction de l'impact archéologique » qui a permis de découvrir 472 sites (302 au Cameroun et 170 au Tchad) dans l'emprise du pipeline. Dans le cadre de ce travail, les compagnies pétrolières ont opté pour la constitution de deux équipes mixtes (archéologues locaux et étrangers) au Cameroun et au Tchad, qui ont travaillé ensemble et cohabité plus de trois ans. Le plan de réduction, au-delà de sa dimension de gestion du patrimoine culturel, apporte une masse sans précédent de données archéologiques pour la préhistoire de l'Afrique centrale. Il a permis non seulement la collecte de données nouvelles dans des régions jusque-là inconnues et inaccessibles, mais il a aussi livré des données exceptionnelles. L'analyse de 107 sites, dont 49 ont été datés au radiocarbone, a été une opportunité unique de définir des cadres chrono-culturels dans une région de l'Afrique centrale qui était alors en grande partie encore inconnue (Lavachery *et al.*, 2005a, 2005b, 2010).

Archéologie préventive sur les sites des centrales thermiques de Dibamba et de Mpolongwé (Cameroun)

Face à la demande croissante en énergie électrique du pays, la société camerounaise AES Sonel à travers sa filiale Kribi Power Development Company (KPDC) a été amenée à construire deux centrales thermiques à Dibamba-Yassa et à Mpolongwé respectivement près de Douala et Kribi. Sur ces deux sites, la filiale KPDC, respectueuse de la



Fouille de structures archéologiques dans la tranchée du pipeline Cameroun-Tchad.

demande de préservation du patrimoine archéologique formulée par les bailleurs de fonds (Banque mondiale et consortium de banques européennes) a financé le volet d'archéologie préventive ; en 2007 une première phase de diagnostic des deux sites a révélé un grand nombre d'artéfacts semblant suggérer la présence d'un riche patrimoine archéologique enfoui.

En 2008, la construction de la centrale de Dibamba s'est déroulée sur un terrain de six hectares et a nécessité le dégagement d'une grande quantité de terre. Les fouilles ont été menées pendant 35 jours en étroite collaboration avec une entreprise locale de travaux publics afin d'orienter les travaux d'enlèvement de terre (270 000 m³) en fonction de l'avancée des travaux archéologiques. Sur ce site, il a été découvert 223 structures archéologiques correspondant à 218 structures en fosses et 5 niveaux archéologiques. Les vestiges matériels (592 kg) sont constitués d'objets de pierre, de poteries, de faïence anglaise, de restes d'activités métallurgiques, de perles et du verre. La poterie que l'on retrouve dans les structures est très variée avec des décors réalisés au peigne, à la roulette en bois gravée, la roulette végétale et au bâtonnet. Les restes d'activités métallurgiques sont constitués de

tuyères et de scories, attestant ainsi d'une grande maîtrise des techniques de réduction du fer. Les perles bleues et blanches, la faïence, et le verre témoignent des contacts et des échanges des populations de Dibamba avec les premiers européens (Oslisly et al., 2008). Les résultats des analyses au carbone 14 confirment l'existence d'une présence humaine discontinue depuis 2000 ans, avec un âge du fer ancien (1^{er} – 3^e siècles) suivi par une longue séquence (10^e – 20^e siècles) de l'âge du fer récent aux premiers contacts avec les européens.

C'est en 2010 qu'a débuté la construction de la centrale thermique de Mpolongwé sur un terrain de 22 hectares. Les fouilles ont été menées pendant 105 jours en étroite collaboration avec l'entreprise de travaux publics Razel afin de ne pas freiner l'avancée des travaux d'enlèvement de terre (70000 m³). Au cours de ces travaux, les archéologues ont découvert 50 structures archéologiques correspondant à 37 structures en fosses, 12 niveaux archéologiques horizontaux comportant des éclats de pierres taillées et une forge. Les vestiges matériels (392 kg) sont constitués d'objets de pierre, de poteries, de faïence, de restes d'activités métallurgiques, de perles, de verre et d'outils en fer (Oslisly *et al.*, 2010). La poterie que l'on retrouve dans les structures est très variée avec des décors réalisés au peigne pivotant avec des roulettes en bois gravée et/ou végétale. Les restes d'activités métallurgiques sont constitués de tuyères, de scories et de très nombreuses pointes en fer attestant ainsi d'une grande maîtrise des techniques de réduction du fer. Les perles, la faïence et le verre témoignent des contacts et des



Fouille de structures en fosse archéologie preventive site de la centrale thermique de Kribi, Cameroun

échanges des populations de Mpolongwé avec les premiers Européens et particulièrement avec les Allemands à la fin du 19^e siècle. Les résultats des analyses radiométriques confirment une présence humaine discontinue depuis 10 000 ans à nos jours avec une longue occupation de groupes néolithiques dans le dernier millénaire avant J.C.

L'archéologie préventive du barrage hydroélectrique du Lom Pangar (Cameroun)

En 2005 à la confluence du Lom et du Pangar (Est du Cameroun), une prospection préliminaire d'une vingtaine de jours a permis de découvrir 23 sites archéologiques. La chrono-séquence du peuplement de la région en corrélation avec les données obtenues sur le pipeline COTCO (2000-2004) et le volet d'archéologie de sauvetage de la route Bertoua/Garoua-Boulaï (2000-2002) se situe au début de notre ère. Le projet du barrage de Lom Pangar sommeillait par faute de financement. Depuis 2011 à la faveur de travaux de terrassement préparatoires, des opérations de prospections archéologiques sont menées afin de délimiter les zones à fort impact patrimonial dans le cadre du PGES (Programme de Gestion Environnemental et Social) financé par l'Agence Française de Développement et la Banque Mondiale. Un important programme d'archéologie préventive a été retenu par les bailleurs et va se réaliser à partir de cette année. Lom Pangar va ainsi devenir le projet-phare de l'archéologie préventive en Afrique centrale par l'importante superficie (600 km²) qui va être mise en eau, et par le nombre d'archéologues impliqués.

L'archéologie préventive de l'axe routier Médoumane / Lalara (Gabon)

Au Gabon, même si la loi sur la protection du patrimoine culturel a été promulguée par l'Assemblée nationale en 1994, il a fallu attendre 2004 pour voir les décideurs (Ministère des Travaux Publics.), les bailleurs (Agence Française de Développement) et les constructeurs (Société Dragages Gabon), dans le plus pur respect de la loi de 1994, permettre aux archéologues de mener à bien un programme de sauvetage archéologique sur la route Médoumane/Lalara et de révéler une très longue présence humaine sur près de 100 000 ans (Oslisly et Assoko Ndong, 2006). La découverte de 56 sites et 2 mines d'extraction du minerai de fer sur 84 km de cet axe routier (un site tous les 1 500 m) a permis de combler en partie les connaissances dans une région où rien n'était connu. Ces découvertes et les premières analyses du matériel (85 Kg) apportent également de remarquables informations : la majorité des sites inventoriés se positionnent sur des sommets de col-

line de type demi-orange, confirmant ainsi la méthode de prospections archéologiques en forêt équatoriale (Oslisly et White, 2003) qui favorise la recherche d'artefacts sur les sommets de collines.

Cette position dominante est un facteur important dont il faudra toujours tenir compte dans la prévision de futurs grands travaux routiers, ferroviaires ou miniers au Gabon, au Cameroun et en Afrique centrale forestière. Ce fut une expérience très positive qui a montré qu'il était possible d'avoir une collaboration fructueuse entre scientifiques et acteurs du développement pour le bénéfice de tous et sans impacts économiques préjudiciables.

L'archéologie préventive se poursuit depuis 2012 sur l'aménagement du tronçon routier Ndjolé/Médoumane avec les mêmes protagonistes.

Conséquences positives des recherches préventives

L'archéologie préventive a permis d'accéder aux données qu'il aurait été difficile à l'archéologie classique de fournir. Les zones considérées comme inaccessibles ont fait l'objet de prospections et de fouilles grâce à l'ouverture des zones forestières et aux décapages par des engins de terrassements.

De nouvelles connaissances historiques et de nouvelles méthodologies

Les résultats issus de ces recherches ont repoussé le peuplement ancien à 100 000 ans avant l'actuel. De manière générale, quelles que soient les zones géographiques d'intervention de l'archéologie préventive, les établissements anciens comportent des vestiges de l'âge de la Pierre, un stade Néolithique, un âge du Fer et une période précoloniale. Les vestiges révèlent l'utilisation d'une culture matérielle diversifiée – pierre, céramique et fer – dont la maîtrise est attestée par de nombreux artefacts de qualité.

Par ailleurs, au Cameroun et au Gabon, si certaines méthodes de recherche classiques telles que les repérages visuels au sol des vestiges ou l'exploitation cartographique sont employés, des procédés particuliers sont utilisés, à l'exemple des tarières pour l'évaluation du potentiel archéologique du sous-sol ; le décapage par les engins du génie civil (pelle excavatrice, bulldozer, niveleuses...) met réellement en évidence des traces archéologiques grâce à une étroite collaboration avec les conducteurs d'engins et des moniteurs formés.

Opportunités et perspectives

L'archéologie préventive et de sauvetage apparaît comme une opportunité remarquable pour la connaissance et la reconstitution de l'histoire ancienne du Cameroun et du Gabon ; par ailleurs elle participe, dans les universités, à la formation d'étudiants dont les sorties sur le terrain sont rares, et contribue à leur obtention de diplômes (trois doctorats et deux masters professionnels). Elle est désormais une source d'emplois ponctuels comme ce fut le cas sur le pipeline Tchad/Cameroun et dans les autres projets (centrales thermiques de Dibamba ou de Mpolongwé), et elle va enrichir en artefacts les futures vitrines des musées comme celles du musée des civilisations du Cameroun à Dschang (Djache Nzefa 2012). C'est grâce au pipeline Tchad/Cameroun qu'a été créé à Yaoundé le dépôt archéologique d'Ekounou afin de réceptionner le matériel archéologique de ce projet et l'entreposer dans de bonnes conditions. Actuellement ce dépôt est déjà saturé et de nouvelles extensions sont nécessaires, car le volet archéologique du barrage de Lom Pangar va débiter. Il faut également que le Cameroun et le Gabon se dotent de moyens en hommes et en matériel, en créant des unités d'intervention en archéologie préventive au sein du ministère de la culture et de ses directions régionales. La prise en compte de l'archéologie dans les divers projets devrait être de plus en plus importante pour une relance de l'archéologie africaine, d'autant plus que la reprise économique impliquera de grands travaux d'infrastructures ; à l'instar du Cameroun et du Gabon, mais à un degré moindre (Oslisly et Assoko Ndong, 2006), les autres pays d'Afrique centrale forestière – Congo, Guinée Equatoriale... – connaissent eux aussi de grands travaux de construction mais l'archéologie préventive y est encore « le parent pauvre » par manque de potentiel humain. Le cadre législatif et coercitif doit être renforcé dans le but d'obliger les acteurs à accepter les études d'impact archéologiques. Les décideurs et les bailleurs de fonds doivent être davantage sensibilisés à l'intégration du volet archéologique dans tous les grands projets de développement. Le sous-sol de l'Afrique centrale riche en pétrole, manganèse, fer et autres minerais... l'est également d'un patrimoine culturel archéologique et historique insoupçonné. Il y a là un héritage enfoui qui ne doit pas être négligé ou perdu, mais qu'il faut au contraire connaître, repérer et gérer pour pouvoir le transmettre aux générations futures. Face au rythme important des grands travaux qui risquent de faire disparaître ce patrimoine, une politique de préservation et de conservation à l'échelle de la région (Ould M. Naffe *et al.*, 2008) doit être développée en se dotant de véritables moyens institutionnels et techniques.

Références

- Djache Nzefa S. (dir.). 2012 – *Les Civilisations du Cameroun : histoire, art, architecture et sociétés camerounaises*. Editions de La Route des Chefferies.
- Lavachery P., Mac Eachern S., Tchago B., Gouem Gouem B., Kinyock P., Mbaïro J., Mbida C. & Nkokonda O., 2005a – Cultural heritage management in Central Africa: regional survey on the Chad-Cameroon oil pipeline. *Antiquity*, 79, 303 : 56-60.
- Lavachery P., Mac Eachern S., Tchago B., Gouem Gouem B., Kinyock P., Mbaïro J., Mbida C. & Nkokonda O., 2005b – Komé to Ebomé: Archaeological research for the Chad Export Project, 2000-2003. *Journal of African Archaeology* 3, 2 : 175-193.
- Lavachery P., Mac Eachern S., Tchago B., & Mbida Minzie C., 2010 – De Komé à Kribi: archéologie préventive le long de l'oléoduc Tchad-Cameroun, 1999-2004. *Journal of African Archaeology Monograph Series*, Volume 5.
- Oslisly R., 2010 – Une décennie d'archéologie de sauvetage et préventive au Cameroun (2000-2010). *Les nouvelles de l'archéologie*, n° 120-121 : 75-80.
- Oslisly R. & White L., 2003 – Etude des traces de l'impact de l'homme sur l'environnement au cours de l'holocène dans deux régions d'Afrique centrale forestière: la réserve de la Lopé (Gabon) et le sanctuaire du Banyang Mbo (Cameroun). In A. Froment et J. Guffroy. (Eds). *Peuplements anciens et actuels des forêts tropicales* : 77-87.
- Oslisly R. & Assoko Ndong A., 2006 – *Archéologie de sauvetage sur la route Médoumane Lalara. Vallée de l'Okano – Gabon*. Libreville, WCS Editions.
- Oslisly R., Kinyock P., Ngouoh F., Nkokonda O. & Nlend P. 2008 – *Etude archéologique du site de Dibamba*. Rapport final. Douala, AES Sonel & KPDC.
- Oslisly R., Kinyock P., Nlend P., Ngouoh F. & Gouem Gouem B. 2010 – *Etude archéologique du site de Mpolongwé Kribi*. Rapport final. Douala, AES Sonel & KPDC.
- Ould Mohamed Naffé B., Lanfranchi R. & Schlanger N. (Eds). 2008 – *L'archéologie préventive en Afrique : enjeux et perspectives*. Nouakchott, Sèpia Editions.

Conclusion

Une archéologie largo sensu...

Alain Marliac

Il est remarquable de constater que l'ouvrage collectif récent intitulé *La Préhistoire des autres* (Schlanger & Taylor 2012) outre de rater l'essentiel : comment ces Autres définissent leurs Préhistoires, n'a pas fait appel aux archéologues français familiers de l'altérité : ceux de l'IRD (ex-ORSTOM¹). Depuis les années soixante, dans des conditions parfois difficiles (territoires inconnus, parfois hostiles, solitude), ils ont cependant contribué avec quelques autres équipes françaises (CNRS, MNHN, EFEO, Universités), aux recherches archéologiques de la France à l'étranger avec cette particularité, unique parmi les Instituts de recherche français, et très appréciée des partenaires : vivre sur place, parler leur langue, travailler ensemble². Si cette politique des affectations de longue durée a pu éloigner périodiquement ces chercheurs des centres de recherche métropolitains, elle les a plongés néanmoins au cœur du développement puisque, outre de devoir apprendre à partager pays, langues, cultures et individus, ils se devaient de se soucier de la réception de leurs travaux par d'autres qui ne partagent pas automatiquement leurs principes, méthodes et techniques de travail, non plus que leur vision du monde et qui, par ailleurs, ont d'énormes problèmes souvent graves à résoudre (maladies, sous-alimentation, urbanisme sauvage, pollutions) sans parler des guerres et des catastrophes climatiques.

Après une première réflexion disciplinaire de la première génération d'archéologues (Marliac 1995³) et un ouvrage pluridisciplinaire sur la présence du passé (Bernus E., Polet J., Quéchon G. 1997), la deuxième vague des archéologues de l'IRD, ses collègues-associés et amis, présente ici quelques exemples de réflexions à partir de l'archéologie, à la mesure des enjeux des sociétés et des hommes impliqués dans le développement, répondant par là à l'insistance – parfois déplacée

1 En nombre de chercheurs, l'archéologie n'a jamais été d'un grand poids face aux autres sciences humaines de l'IRD (géographie, sociologie, économie...).

2 Cf. le rapport du CNER (fondu dans l'AERES depuis) sur l'ORSTOM en 1995.

3 Née d'un Rapport d'évaluation rédigé à la demande du Directeur Général et remis le 13.09.1991. *L'Archéologie ORSTOM : quel avenir ?* Ms. 77p.

– avec laquelle, depuis ses premiers pas (années soixante), leurs instances hiérarchiques/administratives comme certains collègues non-archéologues leur demandent de se justifier⁴. Une sorte de réalisme éco-matérialiste face aux problèmes du développement s'est souvent autorisé à déclarer notre discipline inutile (Marliac 2009b⁵). Et si déjà dans notre propre pays, elle doit se battre continuellement pour exister à l'échelle nationale (Demoule 2012), on imagine combien de fois il a fallu, à propos de son effectif expatrié, répondre à la question : A quoi sert l'archéologie ? A quoi sert le passé ? Et montrer son impact positif (Oslisly). Les contributions présentées ici répondent, comme jadis notre Maître A. Leroi-Gourhan puis nous-mêmes, à ce genre de questions, en montrant que si notre discipline, comme les autres, s'enferme par nécessité technique, elle s'ouvre tout autant aux profanes pour la simple raison que ce sont eux qui en tirent quelque intérêt, culturel, moral, économique (Casile, Oslisly) ou politique (Ottino, Guillaud, Marliac) et que cet intérêt ne peut être ignoré sous prétexte de faire de la science et rien que de la science... Dans cette optique, c'est leur passé qui les interpelle de différentes façons, soit qu'ils en possèdent un par tradition transmise, orale ou écrite (Sémah & Sémah, Marliac), soit que notre intervention le fasse naître ou renaître et qu'alors ils le revendiquent (Galipaud), soit qu'ils buttent sur les témoignages de ces passés (révélés en particulier par les grands travaux ou l'érosion), soit encore qu'il leur apporte, sous formes de graines (Valdez) ou d'aires festives (Ottino), de quoi renouveler le présent. Ce passé, négativement étiqueté par nos modernes (les vieux démons, l'archaïsme, le ringardisme), revient alors sur la scène comme s'il ne pouvait pas passer réellement. Les archéologues sont très bien placés pour dire, montrer quelquefois et surtout rappeler avec d'autres, que le temps ne passe pas comme les modernes le pensent, voulant refaçonner de fond en comble l'homme et le monde (Latour 1991).

Par sa définition, l'archéologie qui fascine les jeunes générations est excellemment placée dans le champ des savoirs et des pratiques pour à la fois susciter des alliances/lécondations entre sciences et enrichir des recherches multidisciplinaires (paléoclimats, paléoterroirs, domestications des plantes et des animaux), génétique des populations (Froment), contrôle de l'eau (Casile), etc., dépasser son propre académisme

4 « A l'intérieur même d'un organisme inscrivant si clairement sa vocation dans son titre : recherche pour le développement en coopération, on a souvent laissé entendre ces dernières années que le questionnement sur l'inscription dans la durée des sociétés humaines répondait mal au but affiché et n'entretenait qu'un rapport lointain avec les priorités des pays en développement » (Bernus, Polet, Quéchon 1997 : 8).

5 A. Leroi-Gourhan, *Plaidoyer pour une science inutile*. Le Monde, 27.03.1974, p. 17.

en proposant des problématiques nées de réflexions sur son objet – les civilisations anciennes dans leurs milieux et dans le cadre actuel, et la filiation avec elles – et participer ainsi à des opérations de développement des Histoires. Depuis sa naissance (Laming-Emperaire 1963), on sait combien les sciences de la nature (géopédologie, botanique, zoologie..) sont toujours présentes lors des recherches archéologiques, qu'il s'agisse de situer des vestiges dans l'évolution quaternaire (Semah & Semah), d'identifier les sols dans lesquels on les trouve, d'analyser des objets, définir la flore et la faune, etc. On sait aussi combien les sciences exactes comme la physique, l'optique, la télédétection, la chimie, l'anthropologie physique, la biologie génétique (Froment) etc., concourent elles aussi à affiner nos connaissances sur le passé en s'appuyant sur la facette strictement archéologique des recherches. On constatera, ici comme jadis (Marliac 1991, Seignobos 1992, Bonnemaïson 1997, Guillaud et Dupré 1997, Marchal 1997), combien la géographie humaine peut prendre une part importante dans les travaux archéologiques en leur offrant une lecture paysagique aussi bien culturelle que naturelle – comme l'initia Seignobos (1982) et comme le montrent les auteurs de cet ouvrage (Guillaud, Saulieu, Ottino, Galipaud). Cette prise en compte spatiale revêt parfois l'aspect d'une redécouverte par les autochtones, redécouverte conduisant à une réappropriation/réinterprétation d'un patrimoine ostéologique mythifié (Semah & Semah) ou parfois composé de restes cyclopéens (Ottino). Aux Marquises, la restauration de monuments anciens, les *tohua*, a fourni aux grandes fêtes communautaires locales de réappropriation culturelle actuelle, des espaces adaptés. Redécouverte aussi que celle de graines de cacao plus anciennes que celles jusqu'ici acceptées (Mexique 1500-1900 BC), lançant le projet de réintroduction régionale de la culture du cacao en Haute Amazonie équatorienne (Valdez).

On est moins habitué à penser que l'archéologie (qui est de l'anthropologie) peut fournir une interprétation socio-culturelle de faits isolés par les naturalistes⁶. Ainsi les autochtones lisent leurs paysages différemment car ceux-ci sont parsemés de géosymboles (Guillaud), matérialisant une vision du monde non-moderne, l'inscrivant même parfois dans la morphologie des paysages (c'est l'humanisation de Graff, Auclair, Lemjidi, Ewague & Simenel).

Si parfois, les peuples mettent la main à la pâte sans les archéologues comme lors de la restauration du *tohua* de Hikokua (Ottino) et si

⁶ Les faits archéologiques sont de nature-culture quoique souvent, à la façon moderne, attribués soit à la Nature soit à la Culture (Latour 1991).

on devine assez facilement l'impact en terres exotiques des recherches sur le Passé (C.A. Diop), on en mécomprend, souvent, la portée culturelle réelle. En effet c'est nous – occidentaux modernes – qui pensons que les peuples et Etats concernés doivent s'intéresser au passé et à un certain passé sous un certain temps (Guillaud, Marliac), alors que certains peuples y sont indifférents (Hopis), non seulement à cause de leur propre actualité, parfois très contraignante sinon violente, mais aussi parce qu'ils ont déjà une vision de leur passé : « *We do not have to study our origins. I don't question my teachings. I don't need proof in order to have faith* » (Anderson 1980 cité par Zimmerman in Layton 1989 : 213). « *Traditional Aborigines do not need this [the study of prehistory] they have knowledge as shaped by tradition* » (Haglund 1976 cité par Hubert in Layton id. : 155). « *They [indigenous people] don't need archaeology to tell them what they already know* » (Nicholas, 2003). A ces visions « traditionnelles » s'ajoutent (ou s'opposent parfois) les passés islamisés ou christianisés, les passés constitués par la recherche scientifique pour aboutir, quelquefois, à des reconstructions plus ou moins solides à des fins politiques. L'Algérie post-coloniale, l'Afrique du sud post-apartheid, l'Indonésie de Sukarno, Israël, la Polynésie française (Ottino), etc. sont ainsi – entre autres – des lieux de rediscussion et réévaluation constante du passé (e.g. Sand 2010, Lukan 2008) et, quoique certains textes frôlent, parfois conjointement, la récupération (Tahiti vis à vis des Marquises), et une sorte de négationnisme/créationnisme⁷, ils soulignent, à leur manière, combien on ne peut être sans passé, quitte à s'en fabriquer un de toutes pièces (Diop 1979).

Avoir ou pas un passé, c'est avoir une certaine vision du monde (Saulieu, Descola 2005). Nous, occidentaux, sommes arrivés dans les savanes et forêts d'outre-mer tout armés de notre vision Espace-Temps, c'est-à-dire avec nos « sciences » (Latour 1991), comme jadis dans les campagnes françaises où le souci de l'histoire (et donc de l'archéologie) comme le rappelait Michel Serres (1994) était bien éloigné des préoccupations des paysans de son Quercy natal.

Tant et si bien qu'il faut aujourd'hui un effort sur soi-même pour envisager que le passé a pu être – pour nos prédécesseurs – très différent de Nos ancêtres les Gaulois, Notre ancêtre Lucy ou de tout autre construction/déconstruction à la mode installée dans nos têtes par un siècle d'enseignement et de propagandes. Ainsi allait-il d'ailleurs du passé de tous les peuples avant la naissance puis l'expansion des sciences. Avant la colonisation, l'Afrique ne s'interrogeait pas sur

⁷ « *Les Africains étaient chrétiens bien avant les Européens* », 2008 New African N°5 : 8-12.

sa parenté avec Lucy, non plus que les Chinois sur leur « ancêtre » Sinanthrope ou les Javanais du 19^e siècle sur le Pithécanthrope d'Eugène Dubois (Semah & Semah). Tout en même temps et inversement, d'autres peuples sont profondément intéressés et s'impliquent dans les recherches d'autant plus que leur passé traditionnel, parfois dédaigné, n'a été que très récemment effacé (Ottino) et jusqu'à quel point ? Au final nous sommes, en qualités d'archéologues, confrontés à des passés différents dont certains s'affirment, parfois très concrètement, comme à Nias (Guillaud) ou aux Marquises (Ottino), à côté des passés que nous élaborons (Marliac). Faut-il tendre dès lors comme le dit P. Ottino vers une archéologie partagée ?

Oui, et voilà bien un domaine ou l'alliance recherche sophistiquée/recherche de plein air proposée pour les sciences en général (Callon *et al.* 2001), qui pose comme complémentaires la recherche confinée (les spécialistes) et la recherche à l'air libre (les gens du commun), s'avère pertinente sinon première : pour qui nos recherches sont-elles importantes ? Qui pose les questions ? Et de quelle façon ? Comment concilier tous ces points de vue (Guillaud, Marliac) ? L'archéologie établissant des séquences très limitées (Oslisly) ou des cartographies culturelles (Galipaud), poursuit-il les mêmes buts, se pose-t-il les mêmes questions que l'autochtone comme le pense P. Ottino⁸ ?

Les textes qui précèdent sont les illustrations d'une telle archéologie de plein air, au sens déjà précisé, c'est-à-dire des textes placés non pas au cœur de la discipline, mais à la jointure des concepts de nature comme de culture, aux frontières du temps (ses bornes, son comput, sa définition), aux fondations des implantations modernes (usines, barrages), aux ruptures entre les espaces de la vie des hommes, aux articulations entre elles des civilisations, à la rencontre des partenaires (professionnels et profanes), et au-delà des frontières reconnues – même si arbitraires – de la discipline⁹. Et c'est donc à juste titre, par rapport au développement, qu'une vision géographique prédomine ici sur la vision habituellement plus académique de notre discipline contingente comme toute science par son objet, sa théorie, ses méthodes et ses techniques.

S'il ne faut pas, en effet, mélanger ce que la discipline autorise¹⁰

8 *Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ?*

9 Nous sommes ici parfois dans l'*ethnoarchéologie*, c'est-à-dire là où existe un recouvrement historique, totalement absent dans le cas de l'*archéologie pur* (e.g. Salakien, Magdalénien ou Acheuléen).

10 « *Prehistory is the science of artifacts and relations between artifacts conducted in the terms of the concept culture* » (Dunnell 1971).

et ce qu'elle laisse se discuter, il faut aussi laisser imaginer , questionner ou projeter au-delà, afin d'accéder aux passés auxquels les concernés tiennent.

Abréviations

AERES : Agence d'Evaluation de la Recherche et de l'Enseignement Supérieur (France).

CNER : Centre National d'Evaluation de la Recherche (France).

CNRS : Centre National de la Recherche Scientifique (France).

EFEO : Ecole Française d'Extrême-Orient.

MNHN : Muséum National d'Histoire Naturelle (France).

ORSTOM : Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer (France)
devenu IRD : Institut de Recherches pour le Développement (France).

Références

- Bernus E., Polet J., Quéchon G. 1997 (eds.) – *Empreintes du passé*. ORSTOM, Ed. de l'Aube.
- Bonnemaison J., 1997 – Les lieux de l'identité : vision du passé et identité culturelle dans les îles du sud et du centre de Vanuatu. In Bernus et al. 1997 : 11-41.
- Callon M., Lascoumes P. & Barthes Y. 2001 – *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*. Seuil, Paris.
- Demoule J.-P., 2012 – *On a retrouvé l'histoire de France. Comment l'archéologie raconte notre passé*. R. Laffont, Paris.
- Descola P., 2005 – *Par-delà nature et culture*. Gallimard, Paris.
- Diop C.A., [1954] 1979 – *Nations nègres et culture*. Présence Africaine, Paris.
- Dunnell R.C., 1971 – *Systematics in Prehistory*. The Free Press, New York.
- Guillaud D. & Duprè G., 1997 – Archéologie et tradition orale : contribution à l'histoire des espaces du pays d'Aribinda, province de Soum, Burkina Faso de 1875 à 1983. In Bernus et al. 1997:107- 149.
- Laming-Emperaire A., 1963 – *L'archéologie préhistorique*. Seuil, Paris.
- Latour B., 1991 – *Nous n'avons jamais été modernes*. La Découverte, Paris.
- Layton R. (ed) 1989 – *Conflict in the archaeology of living traditions*. Unwin Hyman, London.
- Lugan B., 2008 – *Histoire de l'Afrique*. Ellipses, Paris.
- Marchal J.-Y., 1997 – Vestiges d'occupation ancienne au Yatenga (Haut-Volta) : une reconnaissance en pays Kigba. In Bernus et al. 1997 : 67 -105.
- Marliac A., 1991 – *De la préhistoire à l'histoire au Cameroun Septentrional*. Etudes & Thèses ORSTOM, Paris, 2 vol.
- Marliac A., 1995 (ed) – *Milieus, sociétés et archéologues*. ORSTOM-Karthala, Paris.
- Marliac A., 2009a – *L'objet archéologique en question*. <http://echangesetsavoirs.wordpress.com/>
- Marliac A., 2009b – *Modernisme et Développement*. CR. de Kahn F., Lecourt D., Moulin A.-M. 2007 – *Y a-t-il une éthique propre à la recherche pour le Développement ?* IRD-CCDE, Paris.
- Nicholas G.-P., 2003 – The persistence of Memory, the politics of Desire : archaeological impacts on Aboriginal Peoples and their responses. In Smith C. & Martin Wobst H. (eds) *Devolonizing archaeological theory and practice*. Routledge, London : 75-97.
- Sand Sh., 2010 – *Comment le peuple juif fut inventé*. Flammarion, Champs, Paris.
- Schlanger N. & Taylor A. C. (eds), 2012 – *La Préhistoire des autres*. La Découverte, MQB, INRAP, Paris.
- Seignobos C., 1982 – *Montagnes et Haute Terres du Nord-Cameroun. Parenthèses*, Roquevaire, France.
- Seignobos C., 1992 – Les parcs arborés comme gisements archéologiques : exemples empruntés au Tchad et au Cameroun. *Atlas de l'Archéologie ; Encyclopedia Universalis*, Paris : 331-332.
- Serres M., 1994 – *Eclaircissements. Entretien avec Bruno Latour* Flammarion, Champs, Paris.
- Wiley Y.G. & Phillips P., 1958 – *Method and Theory in American archaeology*. Chicago Univ. Press.

Les auteurs

Anne Casile, spécialiste de l'Asie du Sud « pré-moderne », est entrée à l'IRD en 2010. Dans le cadre de son doctorat et d'un projet financé en Angleterre, elle a consacré sa recherche à l'étude des paysages archéologiques d'un centre agro-urbain d'époque « médiévale » en Inde Centrale, s'intéressant tout particulièrement au rôle structurant des institutions religieuses dans la construction de l'espace et la gestion de l'eau et des sols. L'archéologie de l'eau et l'étude de ses patrimoines culturels en Inde sont désormais au cœur de ses recherches.

Contact : anne.casile@ird.fr

Alain Froment est anthropobiologiste, spécialiste de l'évolution humaine, et directeur des collections d'anthropologie du Musée de l'Homme. Entré à l'ORSTOM en 1980 comme médecin épidémiologiste, il a conduit sur plusieurs terrains africains (Burkina, Sénégal et surtout Cameroun) des projets d'écologie humaine centrés sur les adaptations biologiques à l'environnement tropical. Il développe actuellement un projet sur l'histoire génétique du peuplement de l'Afrique centrale.

Contact : froment@mnhn.fr

Jean-Christophe Galipaud est archéologue, spécialiste des civilisations sud-est asiatiques et océaniques. Entré à l'Orstom en 1990, il a participé à de nombreux programmes de recherche, dans le Pacifique, autour de l'origine et des conditions du peuplement initial des îles. Parallèlement il a participé en Nouvelle-Calédonie et au Vanuatu à la mise en place des services de recherche archéologique et d'inventaire et de protection du patrimoine culturel. Depuis 2008 il étudie dans les îles d'Asie du sud-est les interactions culturelles durant l'Holocène.

Contact : jean-christophe.galipaud@ird.fr

Gwenola Graff est égyptologue, spécialiste des cultures pré-pharaoniques. Entrée en 2005 à l'IRD, son travail s'oriente autour de deux thématiques : l'iconographie prédynastique égyptienne : de l'image à l'écriture et l'art rupestre péri-saharien (Maroc-Egypte) : la composi-

tion graphique comme interface entre l'image et l'écriture. Elle dirige deux missions de terrain, l'un dans le sud de l'Égypte (région d'Assouan) et l'autre dans le sud du Maroc (région de Guelmin).

Contact : gwenola.graff@ird.fr

Dominique Guillaud, géographe, est entrée en 1981 à l'Orstom. Après des débuts dans le Sahel burkinabè, elle est ensuite passée à divers terrains insulaires sud-est asiatiques et océaniens (Sumatra, Nouvelle-Calédonie, Timor Leste). Elle a collaboré avec des spécialistes de l'anthropologie, de l'archéologie et de l'histoire pour identifier les usages du passé dans les constructions territoriales actuelles. Elle dirige depuis 2009 l'UMR Paloc (« patrimoines locaux », IRD-MNHN)

Contact : dominique.guillaud@ird.fr

Alain Marliac, archéologue, entré à l'ORSTOM en 1966, spécialiste de l'Afrique Noire nord-tropicale, a exercé au Cameroun du Nord essentiellement puis en Indonésie. Après avoir récapitulé les connaissances archéologiques sur le Cameroun, effectué l'étude du site à pétroglyphes de Bidzar, et publié la première séquence archéo-géomorphologique sur le paléolithique ancien du Nord-Cameroun, il a produit la première étude sur les cultures de l'Age du Fer au Cameroun Septentrional dans leurs environnements. Membre fondateur du réseau MégaTchad, il s'est ensuite impliqué dans l'étude des savoirs en compétition dans les opérations de développement, étude qu'il poursuit depuis son départ à la retraite en 2005.

Contact : a.marliac@free.fr

Richard Oslisly est géoarchéologue, spécialiste des civilisations d'Afrique centrale forestière. Entré à l'IRD en 1999, il a développé de nombreux programmes de recherches au Gabon et au Cameroun en s'employant à mesurer l'impact de l'homme sur les forêts tropicales humides dans le passé, à démontrer l'importance des changements climatiques depuis 5000 ans et, à travers un programme d'archéologie préventive, à sensibiliser tous les acteurs du développement en Afrique centrale à la préservation et à la protection du patrimoine archéologique.

Contact : richard.oslisly@ird.fr

Pierre Ottino-Garanger, archéologue, est entré en 1982 à l'Orstom. Ses travaux le menèrent à Tahiti, en Nouvelle-Calédonie, à Wallis,

en Australie, en Papouasie-Nouvelle-Guinée et en Nouvelle-Zélande. Depuis plusieurs années, il s'intéresse à l'organisation humaine aux îles Marquises, en Polynésie française. Ses recherches sont menées en étroite coopération avec les Marquisiens, leur volonté de redécouvrir, sauvegarder et valoriser leur patrimoine culturel et naturel, des architectures monumentales aux plus délicates images tracées sur la pierre ou dans la peau !

Contact : pierre.ottino@ird.fr

Geoffroy de Saulieu est archéologue à l'IRD depuis 2010. Après une thèse de doctorat en Protohistoire européenne en 2001, il participe au programme de recherche mené par Jean Guffroy et Francisco Valdez sur le versant sud-oriental des Andes équatoriennes. Il s'est ensuite concentré sur la vallée du Pastaza, située dans le centre de l'Amazonie équatorienne. Affecté au Cameroun depuis 2012, il participe activement au programme interdisciplinaire « PPR-FTH-AC », concernant le massif forestier d'Afrique Centrale, second en importance après l'Amazonie.

Contact : geoffroy.desaulieu@ird.fr

François Sémah, géologue et préhistorien, étudie et enseigne la préhistoire et la géologie du Quaternaire au Muséum national d'histoire naturelle (Paris). Il y a dirigé le département de Préhistoire du Muséum et est à présent responsable de l'enseignement et de la pédagogie. Son intérêt se porte sur la dynamique de la dispersion humaine en Asie du Sud Est insulaire depuis les plus anciens *Homo erectus* jusqu'à l'Homme moderne. Il organise de nombreuses missions de terrain, dirige des chantiers de fouille et des chantiers-écoles, tant en Indonésie qu'aux Philippines. Il coordonne des projets internationaux en relation avec la conservation du patrimoine et le développement.

Contact : semah@mnhn.fr

Anne-Marie Sémah est géologue et préhistorienne. Au sein de l'équipe LOCEAN de l'IRD et grâce à l'analyse pollinique, sa recherche porte (à partir de sondages lacustres) sur les changements de la végétation et du climat depuis le dernier maximum glaciaire jusqu'à la fin de l'Holocène dans le SW Pacifique. Chercheur associé au Muséum national d'histoire naturelle, elle travaille également à reconstruire l'environnement des *Homo erectus* et *Homo sapiens* d'Asie du Sud Est insulaire, principalement à Java (Indonésie) et aux Philippines. Elle consacre une

partie de son temps à des fouilles et des chantiers-écoles à Java et participe enlin à des projets internationaux (conservation, patrimoine et développement).

Contact : *anne-marie.semah@ird.fr*

Francisco Valdez est archéologue américaniste, spécialiste des civilisations de la forêt tropicale. Il a été archéologue au musée national de l'Équateur (1981-1989). Entré à l'ORSTOM en 1990, il a participé au programme Archéologie du bassin de Sayula (Jalisco), au Mexique occidental. Il a intégré le laboratoire Ermès (IRD-université d'Orléans) où il a préparé avec Jean Guffroy un programme de recherche en Amazonie occidentale. Depuis 2001 il a travaillé simultanément sur les sites de la côte Pacifique de l'Équateur (La Tolita-Ciudad de la Laguna) et les sites situés en Amazonie occidentale, à la frontière sud-orientale, entre l'Équateur et le Pérou. Son équipe a découvert la civilisation Mayo Chinchipe, vieille de 5 500 ans BP.

Contact : *Francisco.valdez@ird.fr*

Abstracts

Archaeology for Development

1 – Spaces and times of Archaeology Local territories and development

Dominique Guillaud

A territory, for rural societies of the South, is primarily invested with diverse meanings, it is a symbolic organisation of space inspired by the social organization, and it is involved in the construction of identity. Territoriality conveys two main mechanisms: a reference to past times, but with a specific temporality; and a materiality of the memory, embodied in “high places” or “geosymbols”. This perspective means that in order to understand human territoriality, one has to go through the local population’s representations. Inspired by examples from the Indonesian islands of Nias and Siberut, the paper evokes the purposes of this approach: it can guide the archaeological survey by revealing crucial places that the group still reactivates in its social and political legitimation, or in land claims. Furthermore, as it provides an excellent introduction to the understanding of a society and of the main elements of its spatial structure, it is likely to provide new guidelines for development, involving archaeology in it, and it can give to local people a specific and responsible role in the new logics and practices of development.

Keywords: territory, territoriality, Indonesia, identity, topogeny, geosymbols, local populations, development

The territory: a relay for meanings

Geoffroy de Saulieu

This paper is based on Bonnemaïson's definition of the territory as being the spatial projection of culture, which makes it the main reference of identity in many tropical societies. It analyses the differences between such a perspective and the requirements of development issues, which are based on a cadastral vision. To bridge this gap, archaeology can help enlightening the territory by exploring the three main themes that organize it: that of a "sacred geography", with geosymbolic remains or "hot spots" that punctuate it; that of the sociopolitical order which is reflected in the archaeological finds; and that of production, whose activities on the long run transform and shape the landscapes. The text concludes with the methods to be deployed for such an approach, noting the need for a connivance with the group whose identity is sustained by the territory, and beyond, for an appropriation by such group of archaeology's results.

Keywords: Archaeology, Territory, Identity, Amazonia, Cameroon

Carved landscapes: a comparative study of Rock Art South of the Mediterranean (Egypt/Morocco)

Gwenola Graff,

Laurent Auclair, A. Lemjidi, A. Ewague, R. Simenel

Rock carvings studies have resulted in an important archaeological literature most often specialized in chronological periods (Paleolithic, Neolithic, metal ages etc.). Few works address the diachronic evolution of rock art expression in relation to its socio-ecological contexts with an interdisciplinary perspective. The rock carvings, being historical evidences which often make a lot of room to animal representations, are yet able to contribute significantly to the understanding of long term human-environment relationships: adaptation, transformation, resilience of socio-ecological systems. This project relates to an historical perspective of eco-anthropology (the ecological history of man) across the southern Mediterranean and has its originality in an interdisciplinary approach: archaeology, paleoecology, geography and ethno-anthropology. It looks at both past environments and

contemporary contexts, often overlooked by archaeological programs: the local representations of rock art and oral traditions, agro-pastoral and current geographical contexts.

**Keywords: Rock art, Sahara, Landscape archaeology,
Anthro-pology of image**

Towards a plural Archaeology ?

Alain Mariac

Apart from the West, where schooling has more or less swept out traditional and ancestral knowledge, several notions of « the Past » still exist in the life of people from many developing countries. One of them, built up by science (including archaeology), offers a past that follows a linear timeline, another one, more imprecise in time, is identity-oriented, and has been inherited from tradition (legends and myths). Other kinds of past have been shaped by the various sub-groups who, according to their needs and creeds, have been dipping into the scientific reconstructions of the past that followed the introduction of archaeology in their countries. It is the task of archaeologists, anthropologists and politicians to control the critical balance and the free dissemination of these inevitable and diverse requests for archaeology.

**Keywords: past, development, scientific knowledge, ordinary knowledge,
belief, North-Cameroon, Iron Age.**

2- Archaeological heritage and the construction of identity

Archaeology and national identity: Vanuatu Cultural and Historic Sites Survey

Jean-Christophe Galipaud

In the early '90s, the young Vanuatu nation led by an Anglican pastor, Father Lini, was facing the dilemmas of development. The cohesion and traditions of this archipelago, counting over a hundred scattered islands and as many languages, was threatened

by its opening to the world. Father Lini's desire to promote a strong national identity based on the values of a reinvented and adapted «custom», and the need to facilitate the economic development of the islands, led to the setting up of a project for the inventory and preservation of cultural heritage, with the help of ORSTOM and of the European Union. This project illustrates the potential of an enlarged archaeological approach to create an effective tool for the preservation and management of cultural heritage, and for the training of its stakeholders.

Keywords: Cultural heritage, Economic development, Identities, Vanuatu

Reappropriation of Archaeological sites and cultural revival in the Marquesas islands

Pierre Ottino

The Marquesas habitat is an example of adaptation to the particular morphology of islands, and is consistent, in its fundamental principle, with the cultural tradition of Pacific Islanders. From the perception of environment by the Polynesians themselves, to the scientific analysis of archaeology which deciphers the "cultural landscape", this article discusses the fruitful dialogue between the archaeologist and the islanders. It also evokes the role of the researcher in the rediscovery and valorisation of ancient heritage, which aims at strengthening the Oceanic identity of a changing society.

Keywords: participative archaeology, habitat, heritage, valorization, identity, development, cultural festival and revival, re-appropriation of the past

Anthropological genetics, between archaeology and identity: Afro-Americans in search of their African roots

Alain Froment

Anthropological genetics deals with the history of population movements and therefore cooperates closely with archaeology. One emerging fields involving African population in genetics concerns

their relationship with the descendants from the Diaspora. As they intensify their search for identity, these people, now citizens of developed countries, are a possible (though neglected) source of investment and tourism. African-American descendants of the slave trade suffer from being cut off from their past heritage, but they also have with Africa an ambiguous relationship combining fascination, rejection and nostalgia. Two research lines have recently been developed to explore this past: the first is the analysis of skeletons excavated in slaves cemeteries, especially those from the New York burial ground; the second is the study of DNA that gives a complex but partially intelligible signal of descent. The creation of a database of African populations is a prerequisite for this study, not only to meet the demand for identity, but also to confront genetic and archaeological data in order to understand the history of population movements. The results match well the linguistic divisions of Africa and lead to many applications including medical ones. A consequence of this research is the development of a genetic tourism industry for Black Americans, eager to discover the African part of their roots. This could have a positive economic impact on the countries of West and Central Africa by increasing infrastructure capacities and by encouraging investment.

Keywords: genetics, mtDNA, bioarchaeology

3 - The capital of the past: models, resources, heritage

Water Archaeology and development: some reflections on the Indian case

Anne Casile

In India, water has long been a major concern in terms of both the availability of the resource and its management, as evidenced in numerous surface remains of past water control (dams, embankments, wells, pools), which have shaped the cultural landscapes over centuries. A large number of these works were built during the "medieval" era, and are linked to the vestiges of

religious sites. Most are abandoned, and since the green revolution and the setting up of large dams (the “temples of modern India”), they contrast with the current practices of water management, which are based on the overexploitation of groundwater. Considering these recent developments and their impacts on the developing societies of India, it is now crucial to investigate the memory of landscapes and their vestiges, and the long-term relationships and dynamics between societies and environment regarding water control. Such a contribution of archaeology resorts to the field of research for development devoted to water issues and water governance, and to today’s debate strongly opposing “tradition” to “modernity”.

Keywords: water management, hydraulic remains, temples, India

**Ancient resources, contemporary issues:
the origin of cocoa and the economic development
of the Upper Amazon**

Francisco Valdez

Archaeology cannot be satisfied with the mere transmission of knowledge about the past. Its ability to study past situations may allow existing populations to benefit from past experiences, whether positive or negative, and to discover or renew lifestyles adapted to their environment. This paper presents an example of such application in the Upper Amazon. The works of our Franco-Ecuadorian team has led to major archaeological finds on the Palanda site, concerning an unknown pre-Columbian culture whose discovery led to reconsider the place of the Upper Amazon in the emergence of the Andean civilization. One aspect of this research was the identification of certain foods from that period. Starch granules of different plant species found inside different pottery and stone vessels as well as in ceramic sherds showed that maize, manioc, yams, sweet potatoes, taro, peppers and cocoa were cultivated in the Upper Amazon over 5 000 years ago. The evidence of the use of cocoa in the region coincides with the recent findings of a team of geneticists (CIRAD / INIAP) that suggest that the Upper Amazon could have been the cradle of the domestication of *Theobroma cacao*. Following these discoveries, our team is promoting a program for the re-introduction of a variety of very good quality cocoa, domesticated in the Palanda region, and particularly interesting

for international markets. The discovery of this ancient heritage could also, in the long run, entail an added value through the "Controlled origin" label.

Keywords: Social archaeology, upper amazon early complex societies, cacao domestication and early agriculture, ancient DNA cacao research.

4 - Archaeology as a lever for development

The Old Man, the Sea and the Islands: How to consider the link between prehistoric heritage and development in island Southeast Asia

Anne-Marie Sémah, François Sémah

Southeast Asian archipelagos are the repository of an ancient heritage linked to the earliest islanders in human history. These pioneers were able, through biological and cultural adaptation, to cope with newly colonized environments. Such an adaptive capacity is also likely to be reflected in the origins of organized seafaring and offshore fishing, as well as in the domestication of numerous useful plants and animals in continental environments. The dissemination of such a naturalist and cultural heritage must consider its universal value as well as the specific identity of local cultures. Within the frame of a dialogue between scientists, communities and authorities, the expression of this heritage helps considering development issues.

Keywords: Southeast Asia, archipelagos, prehistory, human evolution, heritage, development

Preventive archeology in Central Africa (Cameroon and Gabon), a tool for development

Richard Oslisly

For more than a decade in Central Africa, preventive archaeology has been producing considerable data, that was until now inaccessible, and that classical Archaeology would have found difficult to provide. It appears as an excellent opportunity for the knowledge of African

past; it has been widely used for the training of students, and can even provide them with a source of meaningful employment: it will also fill in the collections of future national museums. Each project in preventive archaeology is a very positive experience and demonstrates that it is possible, without negative economic impacts, to have a successful collaboration between scientists and development actors.

Keywords: Preventive archaeology; Central Africa; Economic impact

Achevé d'imprimer en avril 2014
sur les presses de COM in the BOX
559 rue Saint Pierre
13012 Marseille - France

L'archéologie à l'IRD s'est développée autour des expériences en partenariat sur les terrains tropicaux, en réponse à une demande forte des pays du Sud. Les outils de la discipline archéologique servent ici non seulement à caractériser les peuplements anciens, mais aussi à apporter des éléments de réponse à différents enjeux plus actuels : apprécier la vulnérabilité des aires soumises à des risques naturels ou climatiques, récupérer et valoriser certains capitaux agronomiques ou certains aménagements du passé, pour en restituer l'usage, parfois, aux populations. Cette approche peut aussi permettre de mesurer la continuité dans le temps des territoires et l'ancrage des patrimoines, révélant le caractère idéalisé des identités actuelles.

À travers des exemples puisés sur tous les continents et dans tous les pays où elle se déploie, de l'Équateur à l'Indonésie, du Cameroun aux Marquises, d'Afrique du Nord à l'Inde et la Mélanésie, et dans des régions encore peu connues par la discipline, cette archéologie pour le développement esquisse le champ d'une recherche engagée au service du Sud et de ses populations locales.

Jean-Christophe Galipaud, archéologue IRD, a travaillé sur l'origine et les conditions du peuplement initial des îles océaniques. Il a participé en Nouvelle-Calédonie et au Vanuatu à la mise en place des services de recherche archéologique et d'inventaire et de protection du patrimoine culturel.

Dominique Guillaud, géographe IRD, directrice de l'UMR Paloc («patrimoines locaux»), collabore en Asie du Sud-Est avec des spécialistes de l'anthropologie, de l'archéologie et de l'histoire pour identifier les usages du passé dans les constructions territoriales actuelles.

-  Santé
-  Travail et économie
-  Villes
-  Patrimoines
-  Science, nature et environnement
-  Agriculture et alimentation
-  Familles, genres, générations

